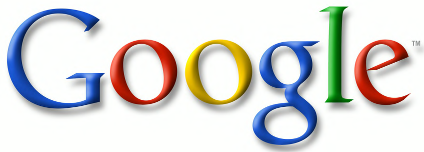


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

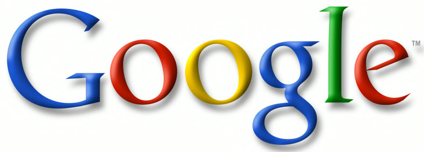
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 725,609

A7.
18.

# OEUVRES

DE

# D'ARNAUD,

François Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

PAULINE ET SUZETTE, AMÉLIE, DAMINVILLE.

---

TOME TROISIÈME.

---

AVEC FIGURES.

A PARIS,

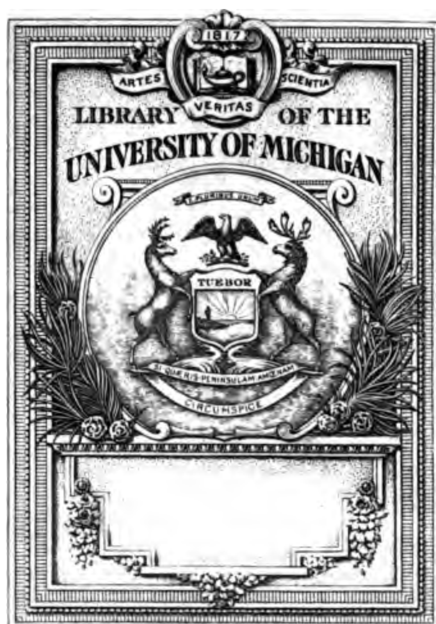
Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

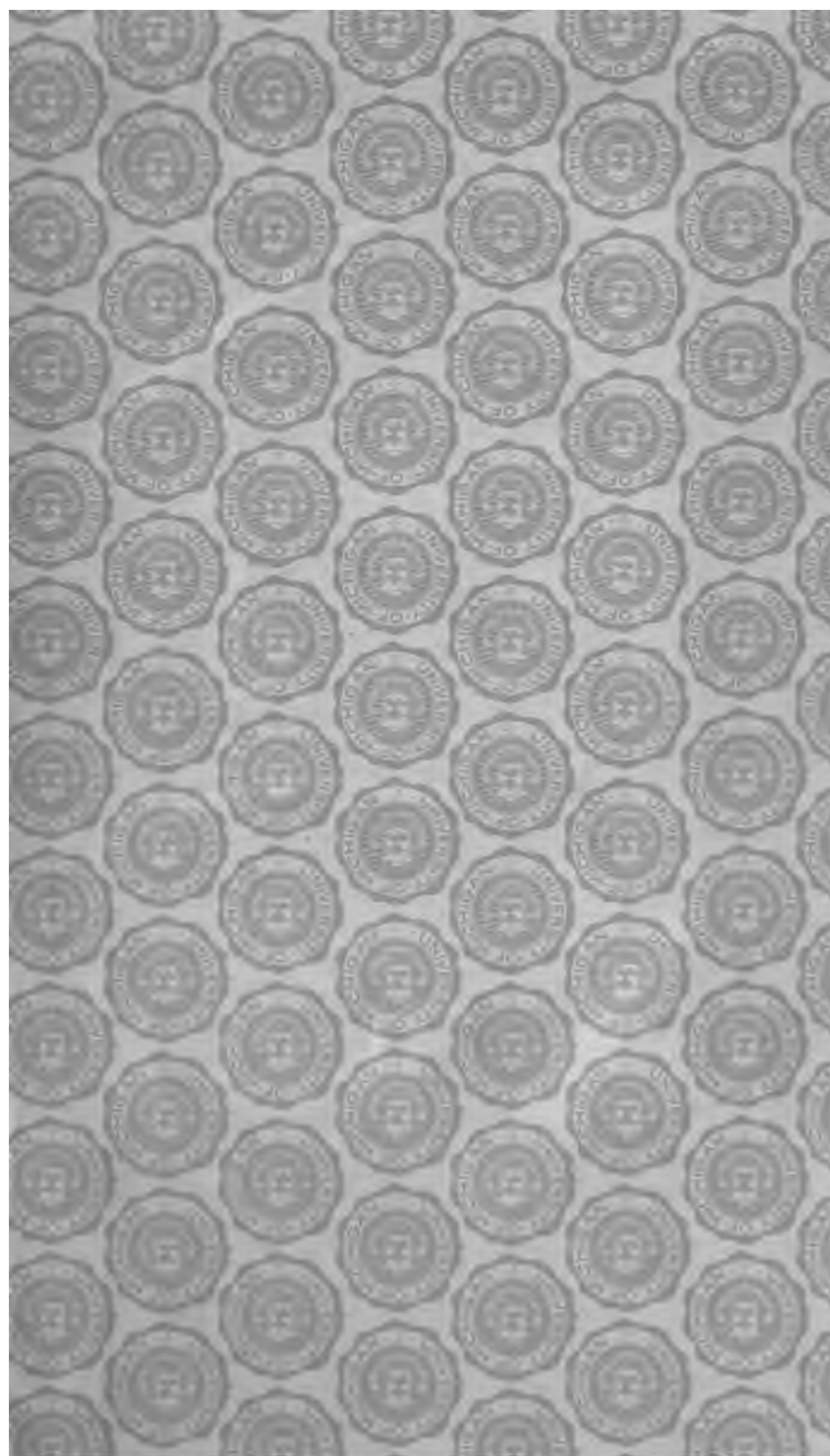
---

M. DCC. CXV.

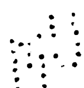
# AMÉLIE,

## ANECDOTE ANGLAISE.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
[illegible]2
1815



Rom. Lang.
Boute f...
11-2 ... 31
... 1933

# PAULINE ET SUZETTE,

## ANECDOTE FRANÇAISE.

---

848
A742
1815




PAULINE ET SUZETTE.





# PAULINE ET SUZETTE;

## ANECDOTE FRANÇAISE.

---

UNE femme de la campagne, veuve, & n'ayant qu'un ſeul enfant, avoit nourri la fille de gens de condition, fort riches, qui faiſoient leur ſéjour à Paris; les premières années de Pauline (c'étoit le nom de baptême de mademoiſelle de Monticourt,) s'étoient écoulées au village; l'embarras

& les dépenses d'un procès avoient obligé ses parents de la tenir éloignée de la capitale; leur affaire terminée, &, leur fortune raffermie, ils s'empressèrent de l'appeller au sein de sa famille. Pauline ne s'étoit point séparée de Suzette, sa sœur de lait, sans un regret extrême; les deux enfants avoient partagé la douceur de leurs goûts naissants, de ces amusements pleins de candeur, que l'innocence peut-être rend si chers. Des ames neuves ont de la peine à rejetter les premières impressions qu'elles ont ressenties; la confusion des objets n'a point encore égaré & fatigué leurs desirs: mais Suzette sur-tout ne pouvoit oublier mademoiselle de Monticourt. La nature auroit-elle plus d'empire au village ? le cœur se déployeroit-il avec plus d'effusion dans ces lieux où le sentiment est moins distrait & moins divisé ? l'homme étoit né pour vivre à la campagne; le tumulte des villes l'a enlevé à lui-même, l'a livré à ce bouleversement d'états & de passions qui se combattent & se nuisent réciproquement, & en quittant la retraite agreste, il a perdu la jouissance des vrais plaisirs.

L'ame de Suzette étoit remplie de Pauline; elle

en parloit ſans ceſſe à ſa mère, qu'elle auroit voulu continuellement accompagner, dans ſes voyages de Paris. Philippine, de ſon côté, ne témoignoit pas pour ces voyages moins de vivacité que ſa fille ; l'une & l'autre, n'approchoient mademoiſelle de Monticourt qu'avec les marques de la plus tendre affection ; elles lui portoient toujours de nouveaux préſents, tels que la ſimplicité champêtre leur permettoit d'en offrir, les prémices de leurs fleurs & de leurs fruits. Quoiqu'elles fuſſent pauvres, elles n'auroient pas cédé pour une ſomme conſidérable, ces bagatelles qu'elles eſtimoient comme le plus riche tréſor ; elles voloient avec un égal empreſſement auprès de Pauline, dont l'amitié cependant paraiſſoit ſe refroidir. Chaque fois qu'elles la revoyoient, elles la trouvoient moins careſſante, & en reſſentoient une peine ſecrète qu'elles ſembloient craindre mutuellement de ſe confier.

Un jour qu'elles retournoient à leur village, Suzette ſortit la première d'une ſorte de rêverie où elles étoient plongées : — Qu'avez-vous, ma mère ? vous gardez avec moi le ſilence ! auriez-vous quelque chagrin dont la cauſe me ſeroit cachée ? —

Oh! ce n'eſt rien, ma fille, ce n'eſt rien; j'ai pu me tromper... il ne faut pas trop s'attacher à ſes idées; ce ſont des craintes ... aſſurément, ſans ſujet. — Des craintes! expliquez-vous, ma mère: peut-être avons nous toutes deux la même penſée. —— Je te l'avouerai donc: je ne ſais, notre chère Pauline ne nous fait pas une réception ſatisfaiſante; y as-tu pris garde comme moi? &... Suzette, cela me déchire le cœur; tiens, j'en verſe encore des larmes: —— Juſtement, ma mère, j'ai fait la même remarque. Il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé avec elle: car je le vois bien, nous ne ſommes plus à ſes yeux que de miſérables villageois; je l'appellois tendrement ma ſœur: elle m'a répondu ſéchement que ce n'étoit pas là ſon nom, & que je devois lui donner celui de mademoiſelle de Monticourt; auſſi-tôt les pleurs m'ont ſuffoquée; je n'ai pu que lui dire: mademoiſelle... mademoiſelle, il ne m'arrivera plus de vous nommer ma ſœur, puiſque cela vous déplaît: mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer. Je me ſuis approchée pour me jetter dans ſes bras: le croiriez-vous? elle m'a repouſſée! —— Elle t'a repouſſée? le mauvais cœur! ſi tu ſavois... je ne

me suis donc pas abusée... ah! Suzette, comme ces airs là lui vont mal! oui, ils lui vont mal certainement... ce que c'est que la ville! elle nous caressoit tant, lorsqu'elle habitoit le village! ma fille, on dit bien vrai que les gens de Paris n'aiment point, nous en voyons la preuve; Pauline, depuis qu'elle est dans ce séjour, a perdu sa tendresse pour nous; hélas! je voudrois bien l'imiter, & je ne saurois. *Il n'est tel que d'être pauvre*, pour avoir un cœur sensible! Suzette tu ferois de même, si tu devenois une *riche demoiselle*. —— Ah! ma mère, pouvez-vous imaginer que je change jamais à ce point? vous me serez toujours chère, dans quelqu'état que je sois: mais mademoiselle de Monticourt a beau se plaindre, je l'appellerai ma sœur; c'est une habitude dont je ne me corrigerai pas; si les richesses empêchent d'aimer; oh! je prétends rester toujours Suzette... Vous levez les yeux au ciel! vous soupirez! —— Pauline, Pauline, devois-je attendre de ta part cette indifférence? Oui, chaque voyage que je fais à Paris, je m'apperçois que sa froideur augmente... j'ai envie de ne plus aller la voir. —— Ma mère, vous me feriez trop de peine! vous vous en causeriez à vous-même; croyez-

moi : elle nous aime... mais, comme vous le dites, c'eſt ce vilain Paris qui lui a donné des manières ſi ſèches, ſi rebutantes ; ces gens-là n'oſent donc pas montrer qu'ils ont un cœur ! allez, ma ſœur... elle aura beau faire, il faudra bien qu'elle nous paye de retour ; nous ſentons pour elle tant d'amitié !

Ces entretiens, où deux ames ingénues ſe developpoient dans toute leur naïveté, adouciſſoient les mortifications que ces bonnes-gens eſſuyoient ; en-effet mademoiſelle de Monticourt avoit contracté un air de hauteur qui devenoit inſupportable ; ſa mère lui en faiſoit continuellement des reproches : — D'ou vient donc, mademoiſelle, cette fierté dédaigneuſe dont vous ſemblez faire parade ? Sçavez-vous que c'eſt le défaut le plus révoltant, & qui obſcurcit totalement les meilleures qualités. L'amour-propre bleſſé ne pardonne jamais, & il ne reçoit point de bleſſures légères ; tout eſt pour lui une atteinte mortelle. Le don de ſe faire aimer eſt, ſans contredit, un talent néceſſaire à quiconque veut vivre dans la ſociété. On eſt bien indulgent pour nous, lorſque nous paraiſſons nous intéreſſer aux autres. Vous avez de l'orgueil, chacun a le ſien, & l'art du monde

eſt de faire accroire qu'on ne s'occupe que du ſoin de flatter celui d'autrui. D'ailleurs avez-vous à vous applaudir de votre naiſſance, de vos richeſſes ? Tout cela vous eſt étranger ; c'eſt une ame ſenſible, ce ſont vos vertus qui vous appartiennent, & que vous devez cultiver ; la plus eſſentielle eſt l'affabilité, ſur-tout envers les perſonnes que le préjugé ſeul a créés nos inférieurs ; il faut s'attacher à les conſoler de la diſtance que la bizarrerie du ſort ou plutôt de l'opinion, a miſe entre elles & nous. Nous ne ſçaurions trop les rapprocher, & vous n'imagineriez pas le bien qu'elles nous veulent de cette eſpèce de complaiſance, qui, dans le fond, n'eſt qu'un acte de juſtice. Je l'ai déjà obſervé : vous regardez avec une indifférence qui tient du mépris, les gens de la campagne ; ma fille, à ne conſulter que les diſpoſitions invariables de la nature, l'agriculture eſt peut-être le premier emploi, la première dignité ; & quand nous n'aurions pas recours aux lumières de la raiſon, conduiſons-nous d'après notre cœur : il ne ſçauroit nous en impoſer ; c'eſt l'eſprit qui nous trompe. Sentez toute l'obligation que nous avons à des

êtres continuellement occupés de nos besoins : nous recueillons, chaque jour, le fruit de leurs travaux, le prix de leurs sueurs, & quelquefois de leurs larmes ; ce sont eux, en un mot, qui soutiennent notre éxistence ; & ingrats que nous serions ! nous pourrions leur refuser notre reconnaissance, nos respects ? . . Des respects, s'écrie Pauline ! — Oui, mademoiselle, des respects, de véritables hommages. La vertu active est à la campagne, & voilà celle que nous devons chérir & révérer. Comment, par éxemple, osez-vous recevoir avec tant de froideur cette bonne-femme, qui vous a nourrie de son lait, qui a veillé sur votre enfance, qui l'a élevée avec tant de précaution, qui vous aime comme sa propre fille ? . . — Ma mère, on pourroit lui faire une pension. — Que dites-vous, mademoiselle ? ce sont là de ces dettes que le sentiment seul peut acquitter. J'en suis assûrée : une caresse de mademoiselle de Monticourt toucheroit plus Philippine, que tout l'argent qu'on pourroit lui donner. Une nourrice ressemble assez à une mère, & vous ne concevez pas ce qu'est l'amour maternel.

Pauline écoutoit ces leçons sans en profiter, & la pauvre Philippine ne cessoit avec sa fille de

revenir s'expofer à d'éternelles humiliations de fa part ; elle s'en retournoit contente, pourvû qu'elle eût joui un feul inftant de la préfence de fa chère enfant: c'eft ainfi qu'elle l'appelloit; cependant elle ne cachoit pas à Suzette qu'elle eût défiré un autre accueil.

Suzette touchoit à cet âge où l'amitié ne fuffit point pour occuper le cœur, & l'amour eft un befoin qui fe fait fentir au village, ainfi qu'à la ville ; la fille de Philippine aimoit donc : il eft vrai que c'étoit de l'aveu de fa mère, & que l'honnêteté n'avoit point à s'offenfer de ce penchant: Jacques en étoit l'heureux objet; fils d'un fermier aifé, il eût pu le difputer pour les agréments de la figure à nos élégants les plus à la mode; ce qui le diftinguoit encore davantage, il avoit un naturel excellent ; Suzette lui étoit d'autant plus chère qu'elle avoit à fe plaindre de la fortune. J'aurai, difoit-il à fon pere, fi vous me le permettez, tant de plaifir à partager avec Suzette le peu de bien dont vous me laifferez la difpofition! elle eft fi honnête! elle aime tant fa mère! oh! je travaillerai pour elle & pour moi, & puis Suzette m'aidera auffi de toutes fes forces; j'en fuis fûr, elle me fera regagner la dot qu'elle n'aura pu

m'apporter. Le fermier aimoit beaucoup son fils; & il n'avoit pas la façon de penser des habitans de la ville : il ne regardoit dans le choix d'une épouse pour son enfant que l'inclination réciproque, & la pratique de la vertu.

Mademoiselle de Monticourt avoit atteint de même ce terme où les parents songent à des projets d'établissement ; elle se voyoit entourée d'une foule d'adorateurs. Sa famille qui ne pensoit pas comme le père de Jacques, mettoit au nombre des premiers avantages d'un tel engagement, le rang & l'opulence ; elle avoit jetté les yeux sur le marquis de Blinsey. Il comptoit pour un des plus puissants charmes de Pauline l'immense succession qu'elle attendoit ; ses créanciers le pressoient de se marier, & le marquis ne demandoit à l'hymen que les faveurs de la fortune. Depuis long-tems, il croyoit goûter celles de l'amour avec une de ces beautés avilies dont on achète les complaisances, ce qui n'avoit pas peu contribué au dérangement de ses affaires ; cependant il sçut jouer auprès de mademoiselle de Monticourt le personnage d'amant le plus impatient de devenir époux. Il avoit toutes les qualités d'un séducteur accompli : il pinçoit *délicieusement* de la harpe, moduloit avec

goût l'air Italien du jour, faisoit de petits vers, tout étincelants d'esprit, prenoit tous les tons, railloit avec finesse, déchiroit d'une façon amusante ceux qu'il appelloit ses plus chers amis, & ne manquoit pas de distribuer force louanges pleines de fausseté & de fadeur à la société chez laquelle il se trouvoit. Sous une politesse maniérée, il cachoit un égoïsme monstrueux, & sur-tout un fond d'audace & d'intrépidité que rien n'étoit capable de déconcerter : aussi Blinsey jouissoit-il d'une réputation brillante ; il servoit de modèle aux fats de la cour & de la ville ; ses décisions sur l'art profond des bagatelles, de ces riens si importans parmi nous autres Français, passoient pour des oracles infaillibles. Les femmes sur-tout se *l'arrachoient* ; mademoiselle de Monticourt, dont l'amour-propre mal dirigé, & tous les défauts qui l'accompagnent, croissoient à vûe d'œil, imaginoit de la meilleure foi du monde, *être folle* du marquis, & cette passion qui l'abusoit, n'avoit pour principe

---

*Etre folle du marquis*, &c. On observera qu'on n'employe ici ces expressions, que pour donner quelques exemples du jargon ridicule & parasite introduit dans la meilleure société ; je suis fâché de cet aveu : ce sont nos dames

que cette ſtupide vanité, qui tourne tant de têtes, apporte tant de dégoûts, & procure ſi peu de plaiſirs.

Il y avoit pourtant des moments où Pauline, quel que fut ſa préſomption, doutoit de la tendreſſe de Blinſey; eſt-il bien vrai, lui diſoit-elle, que vous m'aimiez? —— La demande, mademoiſelle, eſt d'une ſingularité *prodigieuſe*! vous ſeriez donc la ſeule qui pourrriez vous méconnaître! on n'a point tant de charmes *impunément*, & lorſqu'on vous voit, il faut de toute néceſſité aimer, à en perdre la raiſon. Pour moi, il y a long-temps que je vous ai fait le ſacrifice de la mienne... —— Votre raiſon, marquis! —— Et

ſur-tout qu'il faut accuſer d'avoir accrédité ces hyperboles puériles qui gâtent la noble ſimplicité de la langue; aujourd'hui le mot ne rend plus la penſée. On a tout énervé, tout traveſti, tout confondu; on aime *à la folie*; on hait *à la mort*; on eſt *ravi*, *enchanté*; ſans contredit l'eſprit a fait des progrès, mais la pureté du Français tel qu'on le parloit à la fin du règne de Louis XIV, & même l'art de lier ſes idées, la logique naturelle, ſont altérés conſidérablement; il n'y a que nos bons écrivains qui puiſſent faire ceſſer cette eſpèce d'épidémie, en conſervant le courage de proſcrire toutes ces innovations vicieuſes. Encore une fois, reſtons-en à nos modèles, & n'eſpérons pas enrichir la langue par ces prétendues hardieſſes qui ne ſervent qu'à l'appauvrir.

pourquoi, s'il vous plaît, voudriez-vous que je n'eusse pas une raison? tout comme un autre, mademoiselle, tout comme un autre, & des plus assurées. Il ne tient à votre serviteur que d'être philosophe; je vous fais au reste les honneurs de ma philosophie: le sage est, à vos genoux, l'amant le plus tendre, le plus passionné, brûlant de vous posséder; oui, belle Pauline, je fais serment à vos pieds de vous adorer une *éternité*; n'allez pas craindre que je devienne un mari, oh! personne n'aime ainsi que moi, & je vous le prouverai ... je veux que vous me regardiez comme une ame unique. — Quoi, monsieur, c'est bien Pauline détachée de tous ses alentours qui a eu le bonheur de vous plaire? — Vous seriez dans un désert que j'irois vous y chercher. J'éprouve des instants où *sérieusement* votre fortune, votre rang me fâchent; je voudrois que vous fussiez dans l'indigence, rejettée de tout l'univers, pour goûter le plaisir délicat de vous offrir mon hommage; il est si pur, si désintéressé!

L'orgueil est facile à tromper: celui de Pauline s'applaudissoit de cet aveu, tandis que le marquis, au fond du cœur, rioit de sa crédulité; il ne manquoit pas même de laisser échapper quelques larmes, car

c'étoit un de ses premiers talents, il savoit pleurer à propos, & après avoir baisé la main de mademoiselle de Monticourt, il se retiroit enchanté de tous les mensonges grossiers qu'il avoit eu l'audace de prodiguer ; tous deux au reste étoient extrêmement satisfaits l'un de l'autre.

Que Jacques étoit loin de ressembler à monsieur le marquis ! il aimoit avec tous les transports, & toute la délicatesse dont le véritable amour est susceptible. Il auroit donné sa vie pour Suzette ; il lui répétoit sans cesse : oh ! ma chère Suzette, si tu savois comme je t'aime ! tiens, je voudrois que tout-à-l'heure on vînt me dire : Jacques, vous allez être roi, & Suzette, demanderois je tout de suite ? Suzette ne sera point reine. Je répondrois sur-le-champ : laissez-moi ma bêche & mon rateau, & gardez votre royauté ... vas, si j'ai le bonheur de t'épouser, comme je l'espère, je serai plus heureux ... que le roi de France. Est-ce qu'on n'a pas tout lorsqu'on possède ce qu'on aime ? & puis, y a-t-il quelque chose sur la terre qui approche de ma Suzette ? Je donnerois toutes nos vignes, le château, notre village même, si j'en étois le seigneur, pour obtenir un regard, un seul

ſeul regard de toi... Suzette, m'aime-tu autant que je t'aime? La fille de Philippine répondoit par les mêmes ingénuités; ces amants ne connaiſſoient point les graces & la fineſſe du langage: mais c'étoient leurs cœurs qui s'exprimoient; Jacques rediſoit toujours à ſon père: je ne ſais, l'amour me donne une force que je n'avois point encore éprouvée; je ſuis certain que, lorſque j'aurai épouſé Suzette, je ferai dans nos vignes le double de l'ouvrage. *Il n'y a que d'aimer* pour tenter l'impoſſible; mon père, vous ne vous appercevrez pas que je n'aurai rien reçu en mariage; rien, j'ai tort, j'aurai tout, étant le mari de Suzette, & je ſens que je ſerai capable de tout faire; la bénédiction ſera dans notre ménage; nous ſerons bientôt riches.

La conduite du jeune villageois étoit conforme à ſes diſcours. En-effet, pour obtenir le conſentement de ſon père, il faiſoit des prodiges d'activité; il travailloit autant que pluſieurs hommes enſemble; Suzette montroit une égale ardeur. C'eſt dans ces ames pures & innocentes que l'amour eſt la ſource des vertus.

Ils ſont prêts à s'unir. Philippine, & le père de Jacques ont réſolu de faire part du mariage à

mademoiselle de Monticourt; la bonne-femme sur-tout témoignoit un extrême desir de se rendre à Paris, accompagnée des jeunes-gens; elle auroit cru manquer à Pauline, en ne les lui présentant point.

Ils arrivent chez monsieur de Monticourt; sa fille se trouvoit avec Blinsey, dont on alloit aussi conclure incessamment le mariage; il entretenoit sa maîtresse de son prochain bonheur, avec cette vivacité, cette facilité d'élocution qui sert ce qu'on appelle si improprement l'esprit, & qui blesse le sentiment; sa parure brillante & du dernier goût sembloit annoncer la frivolité de son ame; ce n'étoient que clinquant, paillettes, broderies légères; quel objet de comparaison avec Jacques, qui, en été, avoit un habit de gros drap, une chemise d'un linge assez fin, mais sans manchettes, & dont la physionomie fraîche & vermeille respiroit la santé, la franchise & la bonne conscience! C'est sous cet aspect que le villageois s'offre à la vûe du fat *élégant*; Jacques tenoit par la main sa prétendue; son père veut faire un compliment à mademoiselle de Monticourt: je n'ai pas voulu, mademoiselle, que mon fils eût l'honneur d'épouser votre sœur de lait, avant que de prendre

la liberté de vous en prévenir; j'ose vous demander votre protection pour nos enfans. Pauline reçoit cette espèce d'hommage avec cet air dédaigneux, dont Philippine en secret étoit toujours plus mortifiée : — Il n'est pas mal (se tournant du côté de Blinsey) pour un paysan! Qu'en dites-vous? & la petite (en regardant Suzette) a vraiment quelque gentillesse! Un paysan, interrompt avec dépit la nourrice, mademoiselle! un paysan peut être tout aussi bien qu'un autre. —— La bonne, de l'humeur! (la villageoise murmuroit entre ses dents, & ne pouvoit retenir sa sensibilité). Blinsey se met de la partie, pour amuser mademoiselle de Monticourt, & donner une idée de son talent de plaisanter : —— Comment! ces gens-là s'avisent donc d'aimer! Et pourquoi pas, monsieur le marquis, dit le jeune homme piqué? nous avons un cœur aussi-bien que vous, & je ne troquerois pas le mien contre le vôtre. —— Sans doute que tu trouves ta Suzette une beauté incomparable? c'est une brune assez agaçante, il faut en convenir. Mademoiselle est bien belle, repart Jacques, en montrant Pauline, mais je ne la préférerois pas à Suzette. (De grands éclats de rire à ce propos) Vous pouvez vous mo-

quer de nous, monſieur. D'ailleurs, eſt ce pour la figure qu'on aime ? c'eſt pour le caractère, & Suzette eſt auſſi bonne qu'elle eſt agréable. Et vous, la charmante de monſieur Jacques, reprend le fat, levez les yeux, regardez-moi, regardez-moi : s'il me paſſoit par la tête la fantaiſie de vouloir vous épouſer : hem ! eſt-ce que vous ne m'aimeriez pas mieux que votre futur ? —— Oh, non, monſieur ! vous êtes *bien brave* : mais Jacques, tel qu'il eſt, me plaît encore plus que tous les meſſieurs de Paris. Et Jacques, du coin de l'œil, remerçioit vivement ſa bonne amie. Cela commence à m'ennuyer, interrompt Pauline d'un ton de mépris ; pourquoi auſſi avoir fait entrer ces gens, quand j'étois en compagnie ? A ce mot de gens, Philippine fond en larmes : —— Pauline... mademoiſelle, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que nous vous déplaiſons ; je croyois vous faire honneur... & n'imaginez pas qu'on vous demande rien ; j'aimerois mieux mendier mon pain, ma fille & moi... (Suzette verſe auſſi des pleurs) —— Suzette, ne pleure point, nous ne reviendrons jamais ici.... vous êtes bien fière, mademoiſelle, parce que vous vous croyez riche, de condition. — Que veut dire cette femme ?

je me crois riche, de condition ; elle prétendroit m'insulter!.. (s'adressant à des domestiques) qu'ils sortent ! Oui, reprend Philippine, avec l'énergie du désespoir, nous sortirons, nous nous hâterons de fuir... oh ! Dieu ! me serois-je attendue à de pareils coups? je l'ai bien mérité! (Blinsey veut pousser par le bras Philippine hors de l'appartement) Point de violence, monsieur... ah! Suzette, étoit-ce la réception que nous devions espérer? elle ignore... non, je ne dirai rien.. je ne dirai rien.

Cette espèce de scène désagréable parvient jusqu'à monsieur & madame de Monticourt : l'un & l'autre paraissent : ils sont affligés de l'état où ils voyent ces honnêtes villageois. Madame de Monticourt en apprend le motif, & accable sa fille des plus vives réprimandes. Pauline verse des larmes de colère. Madame, s'écrie aussi-tôt la nourrice, ne la grondez point, je vous prie ; je ne puis supporter le chagrin que tout ceci lui cause. Ah ! Pauline... mademoiselle!.. je ne vous reverrai plus ; soyez heureuse ; le ciel me punit... & c'est par vous !

La bonne-femme ne sçauroit poursuivre. Les sanglots lui coupent la voix. Mademoiselle de Mont-

ticourt furieuse ordonne qu'on la débarrasse de cette *canaille*, ce sont ses expressions. C'est alors que Philippine laisse éclater l'emportement de la douleur : — Vous êtes une ingrate, une dénaturée... d'un seul mot, je pourrois... ô ciel ! voilà donc ma récompense ! c'est-là le prix de tant d'amour ! j'ai tout fait pour vous ... je ne retourne point à notre village : j'expire ici aux pieds de celle... qui m'est chère encore. Monsieur, ( à Blinsey, ) il ne faut point nous chasser... me chasser, moi ! & de qui reçois-je cet affront ?.. nous appeller une canaille !.. Oui, si je t'aimois moins ... ( à Suzette, & à Jacques, ainsi qu'à son père ) allons, retirons-nous, sortons de cette maison, pour n'y jamais rentrer.

On veut appaiser Philippine ; on l'invite à passer quelques jours à Paris : —— Oh ! je n'y resterois pas un jour, une heure ; c'est cette malheureuse ville qui gâte ainsi le naturel. Pauline, au village, n'eût jamais eu cette dureté ! ... je suis bien payée de ma tendresse !.. oui, je pourrois me venger, mais... je l'oublierai, il le faut bien ... je m'y résoudrai ; je ne vous importunerai plus de ma présence.

Ces bonnes-gens ne veulent pas même accepter

les moindres offres de la part de monſieur & madame de Monticourt; ils ont repris le chemin de leur hameau.

Les domeſtiques rapportent que Philippine a redit pluſieurs fois, que d'un ſeul mot elle pourroit rabbaiſſer la fierté de mademoiſelle ; elle a ajouté qu'elle éprouvoit qu'on n'offenſoit pas le ciel impunément. Ces expreſſions n'offrent aucun ſens à monſieur & à madame de Monticourt ; cependant ils en ſont affectés, & ne ſauroient pardonner à leur fille d'avoir occaſionné un éclat ſi indécent.

Suzette partageoit la triſteſſe de ſa mère, & s'obſtinoit à lui demander l'explication de ces termes interrompus qui lui étoient échappés. Philippine ne répondoit que par de longs ſoupirs. Elle diſoit ſeulement : combien je ſuis attriſtée ! & qui me maltraite à ce point ? Ils arrivent à leur village. Depuis cette époque, la bonne-femme gardoit un morne ſilence, pleuroit continuellement, embraſſoit Suzette, ſe retiroit vîte de ſon ſein, tournoit ſans ceſſe les yeux vers le ciel, & refuſoit de prendre de la nourriture. Les préparatifs de la noce étoient ſuſpendus. Philippine ſe contentoit de dire à Suzette, en mettant la main ſur ſon cœur : le mal eſt-là. Je

n'en reviendrai point... ah! c'eſt vous qui me faites mourir! Pauline, Pauline!

Blinſey cependant, *avec tout l'eſprit du monde*, amuſoit ſa future aux dépens des honnêtes villageois : il lui rappelloit l'air gauche de Jacques, la timidité *ſournoiſe* de Suzette, la groſſiéreté de Philippine : —— Avez-vous admiré l'inſolence de ces vers de terre ? cela parle, ſe plaint ! on a manqué de reſpect à madame Philippine ! ah, ah, ah ! il faut avouer que l'aventure eſt unique ; ces *gueux* s'imaginent avoir de l'éxiſtence.

Enfin mademoiſelle de Monticourt étoit prête d'aller à l'autel. On avoit épuiſé la recherche des modes dans les ajuſtements qui lui étoient deſtinés ; elle ſe voyoit au comble de ſes vœux ; elle épouſoit un homme d'une haute naiſſance ; tout ſon orgueil pouvoit ſe déployer ; les fêtes, les diſtinctions, les marques d'honneur l'attendoient ; elle devoit même, dans quelque temps, figurer à la cour ; quelle flatteuſe perſpective ! c'eſt alors que ſa beauté, ſa vanité ſeront également ſatisfaites ; que d'adorateurs à ſes genoux ! comme elle s'enivrera à longs traits des doux poiſons de la coquetterie & de la fortune ! c'étoit à tous ces rêves brillans

que s'abandonnoit ſans réſerve ſon imagination.

On vient annoncer à ſes auteurs que Philippine eſt atteinte d'une maladie mortelle, & qu'elle demande abſolument, avant que d'expirer, à leur communiquer un ſecret de la dernière importance; elle les prioit inſtamment, qu'ils euſſent ſur-tout l'attention d'amener avec eux mademoiſelle de Monticourt. Ils ont réſolu de ſe rendre à l'invitation; Blinſey étoit preſſé de ſe marier; il vouloit que cette cérémonie précédât ce maudit voyage, (c'eſt ainſi qu'il l'appelloit,) dont monſieur & madame de Monticourt, ſelon lui, auroient pu ſe diſpenſer; il falloit bien leur céder. Pauline s'applaudiſſoit de l'impatience que témoignoit le marquis; elle n'avoit aucun doute ſur ſes ſentiments; il paraiſſoit avoir conçu un amour à toute épreuve. Eh bien! dit-il à ſa maîtreſſe, puiſque vos parents ont l'imbécillité de vouloir aſſiſter à l'agonie d'une vieille inſenſée, je vous tiendrai compagnie; charmante Pauline, rien ne peut nous ſéparer; nous allons avoir un ſpectacle qui n'eſt guères divertiſſant, il faut en convenir: mais l'amour embellit tout, il ſera du voyage; j'en vais demander la permiſſion à monſieur & à madame de Monticourt: ils ne me

la refuferont point. Votre nourrice me paraît affez bonne comédienne; vous verrez qu'elle aura l'efprit de ne point mourir, jufqu'au moment qu'elle ait vû votre père & votre mère. Tout cela finira par une penfion qu'elle va folliciter pour fa petite Suzette ; oh ! j'en fuis fûr ! autant de retranché fur la fucceffion ... nous payerons les frais de la nôce.

Mademoifelle de Monticourt & fes parents, accompagnés du marquis, & d'une foule de domeftiques, font arrivés au village de Philippine : ils font entrés dans la fimple chaumière. Blinfey ne quittoit point fon ton plaifant : il fait admirer à fa future, la majefté, difoit-il, qui fe déployoit fous le toît innocent des bergers, la riche ordonnance des bâtiments, le goût exquis des meubles : — C'eft ainfi que vivoient nos bons ayeux, & en-effet meffieurs les poëtes ont bien raifon de nous vanter ce beau fiècle d'or : il eft, ma foi, digne de nos regrets !

Cependant on approchoit de l'humble grabat où étoit couchée la pauvre Philippine. Suzette, à fes côtés, fondoit en larmes, ainfi que Jacques qui partageoit fa douleur ; le curé foutenoit la tête de la mourante, & aux pieds du lit s'étoit éta-

bli un tabellion qui sembloit n'attendre que le moment d'écrire ; une foule de spectateurs les entouroit. Du plus loin que Philippine apperçoit le père & la mère de Pauline : — Pardon monsieur & madame, si je vous appelle ici ! mais voilà monsieur, ( montrant le curé ), qui dit que je ne puis absolument, sans offenser Dieu, me dispenser de révéler un secret... qui vous intéresse, &... je vais mourir ; je vous demande pardon d'avance, ainsi qu'au ciel ; daignerez-vous me l'accorder ? La curiosité se peint sur les visages : tout est en suspens ; qu'est-ce que ce secret qui va se découvrir ? Le marquis lui-même est impatient de l'apprendre. Monsieur & madame de Monticourt rassurent la bonne-femme, & lui promettent que, quel que soit l'aveu qu'elle va leur faire, elle peut être assurée d'obtenir le pardon qu'elle sollicite. La nourice semble ranimer ses forces, & reprenant la voix : — Il m'en coûte bien à faire un tel aveu ! vous voyez la femme la plus coupable, la plus repentante... mon amour pour mon enfant... qui ne m'a payée que de duretés, d'humiliations, m'a égarée au point de commettre un crime énorme... encore une fois, me le pardonnerez-vous ? On lui répète

la même promesse; le curé la presse de s'expliquer; elle poursuit en baissant la tête, & d'un ton balbutiant : j'ai mis ma fille à la place de la vôtre : Pauline est Suzette, & Suzette est Pauline.

Jamais coup de tonnerre n'a été plus foudroyant. Mademoiselle de Monticourt tombe comme anéantie près du lit, en poussant un cri effroyable : —— Je suis Suzette ! ce sont les seuls mots qu'elle puisse proférer. Suzette, de son côté, se précipite vers monsieur & madame de Monticourt qui lui ouvroient leurs bras, & s'écrie : quoi ! voilà mon père & ma mère ! Blinsey frappé de la même surprise recule quelques pas en arrière. Toute l'assemblée, par divers signes, exprime son étonnement. Philippine continue son espèce de confession ; il est enfin constaté par des preuves de la dernière évidence, que la villageoise avoit été substituée à la demoiselle, & que la demoiselle étoit la simple paysanne. La bonne-femme versoit des pleurs ; elle veut embrasser sa fille, qui rejette ses caresses, sort précipitamment de la chambre, en se cachant le visage de son mouchoir, & court saisir un fer que le hasard lui fait trouver : elle alloit s'en percer le sein : monsieur de Monticourt qui l'avoit suivie, lui ar-

rête le bras, & s'efforce de la rappeller à la raiſon.

Jacques croyoit que cet évènement étoit l'effet d'un rève. Il ſe frottoit les yeux, & ne ſe laſſoit point de les attacher ſur Suzette, dont il ne perdoit pas un mouvement, un regard ; Suzette que nous allons préſentement nommer Pauline, étoit dans le ſein de madame de Monticourt, qui ne ceſſoit de l'embraſſer ; le jeune villageois commençoit à reſſentir quelque chagrin : ſa maîtreſſe ne lui diſoit pas un mot ; il craignoit déjà que ce changement ſi imprévu ne lui fût préjudiciable. Le marquis de ſon côté, étoit plongé dans la rêverie : il en ſort enfin : —— Ma foi ! voilà un vrai ſujet de comédie, & je ne m'attendois pas au dénouement.

Monſieur de Monticourt ne quittoit point la véritable Suzette ; il cherchoit à calmer ſon déſeſpoir ; il lui promettoit d'avoir ſoin de ſa fortune ; il l'aſſuroit qu'il auroit toujours pour elle la tendreſſe d'un père : —— Je ne ſuis point votre fille ! je ne ſuis point votre fille ! je ne ſuis donc qu'une miſérable payſanne ! moi, dans l'opprobre, dans la fange ! . . Eh ! qu'eſt devenu Blinſey ? . . . hélas ! j'ai tout perdu ! tout m'abandonne,

jusqu'au marquis ! Il s'offre, en ce moment, aux regards de monsieur de Monticourt : —— Marquis, accourez, venez adoucir la déplorable situation... de ma fille ; Suzette conservera ce nom si cher à mon cœur. Blinsey n'approchoit point avec cette vivacité que doit ressentir un amant ; est-il près de monsieur de Monticourt, il s'adresse plutôt à lui qu'à l'infortunée qui expiroit de douleur : —— En-effet le coup est un peu difficile à supporter !.. il faudroit avoir de la philosophie... que diable s'y feroit attendu ? pour moi, je n'en reviens point... Ah ! Blinsey, s'écrie Suzette, dans quel abyme je me trouve précipitée ! je suis couverte d'humiliation. —— Il est vrai que c'est une étrange destinée ; n'être plus la fille de monsieur ! de si brillantes espérances évanouies ! être Suzette ! — Eh ! oui, je la suis, la plus à plaindre, la plus abjecte des femmes ! qui daignera aujourd'hui jetter seulement les yeux sur moi ? . . Blinsey, votre amour... ( elle croit appercevoir quelque changement sur le visage du marquis ) vous ne m'en parlez point ! vous ne me consolez point ! votre cœur... Monsieur de Monticourt prend la parole & s'adressant à Suzette : — Si Blinsey vous aime

toujours aussi ardemment, comme je l'imagine, je pourrai vous donner une fortune qui vous mettra en situation de lui offrir votre main; la dot ne sera pas aussi forte que celle dont vous auriez joui avec le nom de ma fille: mais elle sera suffisante pour quelqu'un qui préfèreroit le sentiment à la richesse; n'est-il pas vrai, marquis? — En-vérité, je suis stupéfait, confondu, anéanti. Je vais voir un peu... cette bonne femme auroit peut être fabriqué un roman... fiez-vous à moi: j'aurai soin d'éxaminer...

Blinsey se retire à ces mots qu'il n'achève point; son embarras n'échappe pas à monsieur de Monticourt, & sur-tout à la fille de Philippine. — Ah! monsieur, il est inutile de m'abuser! tout me perce le cœur, & Blinsey aussi!

Laissons monsieur de Monticourt s'efforcer par des témoignages de compassion & de bienfaisance, d'adoucir la cruelle destinée de la malheureuse Suzette, & volons avec le marquis auprès de la nouvelle Pauline. Jacques ne la perdoit point de vûe; elle s'occupoit déjà moins de son amant; plusieurs impressions différentes éclatoient à la fois sur son visage; on saisissoit à travers cette variété

de mouvements rapides, le plaisir que lui causoit une révolution inespérée : elle prêtoit peu d'attention aux discours de la nourrice qui lui demandoit pardon de lui avoir si longtemps enlevé son état; elle a pourtant la générosité d'aller voir Suzette, qui, malgré tout ce que lui disoit monsieur de Monticourt, continuoit d'être ensevelie dans une sorte d'anéantissement. Pauline assurément ne pouvoit avoir oublié les humiliations qu'elle avoit essuyées de la part de la fille de Philippine, & cependant elle n'écoutoit dans cette circonstance, que la pitié. Ce sentiment honorable pour la nature, seroit-il supérieur dans le cœur humain aux mouvements mêmes si impérieux de l'orgueil ? ou la situation présente de Suzette faisoit-elle sentir davantage à mademoiselle de Monticourt, le prix de la nouvelle vie qu'elle sembloit recevoir ? elle assuroit de son amitié l'infortunée fille de sa nourrice, dont ces marques de bonté augmentoient encore le désespoir. Les bienfaits d'un inférieur, qui, par un hasard imprévu, vient à se trouver élevé au-dessus de nous, sont, il n'en faut point douter, les mortifications les plus sensibles pour l'amour-propre. Il ne lui pardonne point sa générosité, & il regarde

ses services comme l'excès du malheur & de l'outrage. L'ame de Suzette étoit frappée de tous les coups.

Blinsey avoit suivi mademoiselle de Monticourt chez le curé, où l'attendoient les femmes de sa mère. On se préparoit à lui ôter ses habits, & à lui en substituer de moins grossiers qu'on avoit apportés à la hâte de la ville prochaine. Le marquis ne cessoit de se répandre en éloges sur la beauté de Pauline, qu'il avoit la lâcheté de louer aux dépens de celle de Suzette : mademoiselle de Monticourt a l'esprit de saisir ce trait honteux de bassesse : —— Monsieur le marquis, voyez ce que c'est que d'être demoiselle ! il y a un moment que vous ne me regardiez pas ; vous ne me disiez point de si jolies choses, quand j'allois voir ma sœur à Paris, car elle sera toujours ma sœur, &... vous l'aimiez. La réponse de Blinsey étoit un de ces remplissages de mots qui produisent des expressions quelquefois agréables, & qui ne signifient rien. Ce n'étoit ni Pauline, ni Suzette qui l'attachoient, mais la riche héritière de monsieur de Monticourt.

On avoit, chez le pasteur, dressé à Pauline une espèce de toilette ; elle goûtoit la douceur, peut-être,

pour la première fois de sa vie, de contempler à son aise quelques-uns de ses attraits naissants dans un petit miroir assez mesquin : mais il suffisoit à l'impression de coqueterie qui se développoit dans l'ame de mademoiselle de Monticourt. C'est en quelque sorte, le premier sentiment dont une femme soit agitée. La jeune paysanne se voyoit déjà assez dans cette glace, pour s'applaudir de la métamorphose ; elle étoit déjà animée du desir de plaire ; la simplicité de Suzette s'évanouissoit à vûe d'œil. Elle entend quelque bruit : eh! comment disoit-on ? est-ce que les gens changeroient en si peu de temps ? Messieurs, (on parloit aux laquais), laissez-moi approcher de mademoiselle Suzette, non, de mademoiselle Pauline ; dites lui donc...que c'est son ami, son ami Jacques ; je le serai toujours.

Mademoiselle de Monticourt reconnaît la voix, & ordonne qu'on n'empêche point le villageois d'entrer ; il avoit le cœur gros, & les larmes aux yeux ; il fait deux pas en arrière, lorsqu'il apperçoit sa maîtresse entourée de plusieurs personnes occupées à l'ajuster —— Tu es . . . vous êtes bien belle, mademoiselle Suzette ! comment donc ! vous voilà toute parée pour la nôce ! Pour la nôce,

mon cher Jacques, interrompt Pauline, en poussant un profond soupir! — Eh, oui! pour la nôce! parce que vous n'êtes plus Suzette, est-ce que vous n'avez plus le même cœur? ne devions-nous pas nous marier? Mon ami, dit une des femmes, songez que mademoiselle aujourd'hui est d'un rang qui vous interdit ce langage familier : — Eh! mon cher Jacques, reprend Pauline, je vous promets une éternelle amitié; mais... la différence des conditions... il faut renoncer à ce qui auroit fait le bonheur de Suzette. Mes parents m'ont ordonné... Jacques, je ne suis plus la maîtresse. —— Qu'est ceci, s'écrie le jeune homme? j'imaginois que lorsque qu'on aimoit bien, cela suffisoit pour s'épouser. Moi, je serois devenu le seigneur de notre village, que je vous aurois prise vîte pour ma femme. Allez, mademoiselle... je n'aurois pas crû... vous me ferez mourir de chagrin... Suzette, *cèla est bien mal*!

Pauline est sensible à la situation de Jacques: cependant au milieu des regrets, elle ne perdoit point de vûe sa toilette; le marquis vient persiffler *impitoyablement* l'honnête villageois. Mademoiselle de Monticourt s'irrite contre Blinsey, & prend

avec vivacité le parti de Jacques. Le père de ce dernier, déjà prévenu par madame de Monticourt, entre dans la chambre où étoit Pauline, & emmène son fils qui avoit la voix étouffée par les sanglots.

Voilà donc mademoiselle de Monticourt dans tout l'éclat de la parure & de sa nouvelle condition; ils sont prêts à retourner à Paris; Philippine qui s'étoit vûe sur le point de mourir, revenoit à la vie, tandis que Jacques se désoloit. Pauline aimoit encore sans doute : elle eût bien desiré accommoder son orgueil & son amour, car la vanité avoit déjà altéré de son souffle corrupteur cette ame si pure, si remplie de la véritable tendresse, & chaque instant, cette séduction faisoit de nouveaux progrès.

Pauline trouve seul son ancien amant: — Mon cher Jacques, je t'en prie, ne t'afflige point: tu me seras toujours cher : mais juge toi-même s'il m'est permis de céder à mon inclination: me voilà demoiselle, & l'on dit qu'une demoiselle ne sauroit épouser un paysan. — Oui, interrompt Jacques, en pleurant avec amertume, quand on est devenue une volage, une traîtresse; allez! vous êtes

bien faite pour habiter ce détestable Paris où l'on n'aime point. Quelle différence de moi! je vous l'ai dit : j'eusse été *gros seigneur*, roi tout-à-l'heure, que j'aurois couru vous chercher aux champs, & vous mener à l'église ; quelle perfidie ! parce que vous êtes demoiselle ... tous vos *beaux messieurs*, tous vos marquis ne vous aimeront pas comme Jacques vous aimeroit... & je vous aime encore ; je vous aimerai toujours : c'est ce qui me causera la mort ; vous en saurez bientôt la nouvelle... je ne veux point vous faire de reproches... —— Mon ami, écoute-moi donc : je t'ai dit que tu auras à jamais mon amitié ; je te ferai du bien... —— Du bien ! du bien de vous ! j'aimerois mieux cent fois mourir de faim ; pour le peu de jours qui me restent à vivre, j'ai suffisamment... est-ce que du bien, c'est de l'amour ? vous êtes une ingrate ... au nom de Dieu ! dites-moi donc encore que je vous suis cher ; pour moi, je le sens trop, je ne pourrai jamais vous oublier ; tenez, votre image sera toujours au bout de mon sillon, & il n'y aura pas moyen de l'en ôter. Il n'y avoit qu'une Suzette dans le monde ; & il me sera impossible d'en aimer d'autre.

Mademoiselle de Monticourt, inspirée par son père & sa mère, employoit en-vain la raison avec un homme vrai qui ne connaissoit que le sentiment, & qui cédoit à toute l'impulsion & l'ingénuité de son cœur.

Le marquis rencontre monsieur de Monticourt qui se promenoit dans un petit jardin, séparé par une haye d'une pièce de terre attenante ; il l'aborde avec un air de réflexion : —— Vous êtes bien solitaire, monsieur ! — J'ai laissé ma femme & ma fille auprès de cette pauvre Suzette dont le sort m'afflige extrêmement ; je me mets à sa place ; on ne s'accoutume point à ces sortes de révolutions : celle-ci est affreuse : mais, je vous l'ai dit, je m'efforcerai de la dédommager par une fortune honnête ; elle a reçu une brillante éducation ; elle a des charmes, des vertus ; vous m'avez paru l'aimer véritablement ; sa naissance, quoiqu'obscure ne porte point avec elle le déshonneur : la fille d'un homme de la campagne n'est-elle pas préférable à ces héritières qui ne sont distinguées de la dernière classe des citoyens, que par les exactions & les bassesses accumulées de leurs parents ? moi, je ne rougirois point, si j'avois à me marier,

d'épouser une femme dont les ancêtres auroient été de bons laboureurs; encore une fois, j'aimerois mieux entendre dire que j'ai des parents employés à l'agriculture, que si l'on me reprochoit d'être entré dans une famille qui devroit au crime sa richesse & son élévation. — Assurément Suzette est aimable; je ne nierai point que la nature lui a prodigué des agréments... Mais, monsieur, interrompt monsieur de Monticourt, vous m'en parlez d'un ton qui me cause quelque surprise! un amant s'exprime avec plus de vivacité... —— Un amant, monsieur... ne doit jamais perdre la bienséance de vûe; il s'agit ici d'un mariage; je suis soumis à des préjugés indispensables; ma naissance, le monde... votre alliance me flattoit beaucoup. En un mot, monsieur, c'étoit votre fille que j'aimois, &... il n'y a rien de changé: si vous le trouvez bon, je continuerai de faire ma cour... mademoiselle de Monticourt est bien faite pour rendre inconstant; & puis, je vous en fais l'aveu, je brûle de vous appartenir: vous m'avez inspiré une amitié... c'est vous que j'épousois.

Blinsey n'en peut dire davantage. Une femme égarée de douleur, s'élance à travers la charmille,

& vient tomber expirante auprès de monsieur de Monticourt qui la reçoit dans ses bras ; on reconnaît la malheureuse Suzette, qui ne peut proférer que ces mots : vous dont je croyois être aimé !.. je n'ai plus qu'à mourir ! Elle se penche dans le sein de monsieur de Monticourt, dont les premiers soins s'attachent à secourir cette infortunée, à la consoler ; il s'adresse ensuite au marquis : monsieur, vous venez de vous faire connaître ; je vois trop quel étoit l'objet de votre tendresse : c'est ma fortune, dont vous étiez épris ; allez, monsieur, de semblables procédés méritent de ma part une explication décisive ; je venge Suzette, en vous annonçant que je vous prie de m'oublier moi & ma famille, de renoncer pour jamais.... — Epargnez-vous, monsieur, des expressions qu'il ne me convient pas d'entendre. Vous tranchez du chevalier : oh ! moi, je hais les romans ; ma proposition vous déplaît : à la bonne heure, monsieur, à la bonne heure ! vous me permettrez de porter mes vœux ailleurs ; consolez les affligés ; redressez les torts ; pour moi, je m'en retourne au plus vîte à Paris ; ce n'est pas ma faute à moi, si un maudit évènement vient faire une paysanne de votre fille. Au-reste, il n'y avoit rien de perdu ;

vous le voulez, je me retire; & aussi-tôt Blinsey va rejoindre ses domestiques, & part comme un éclair, pour regagner la capitale.

Suzette s'abandonne à toute la violence d'un désespoir inexprimable : — Voilà donc ce que c'est que l'amour ! cruel Blinsey ! quel monstre de scélératesse, d'inhumanité, de perfidie ! j'étois trompée à cet excès ! mes yeux sont ouverts ; & qu'ai-je à envisager ? ( elle se tourne vers monsieur de Monticourt ) vous m'avez empêché de terminer mes maux ! je vous ai regardé comme mon père : par ce nom si cher, donnez moi la mort ; c'est le seul bienfait dont je veuille être redevable aux hommes ; désormais ils me seront tous en horreur... vous-même... ah ! funeste hasard, qui m'a amenée auprès de vous, qui m'a fait entendre... ce que je n'aurois pas dû me dissimuler ! Dans ma situation, on ne peut inspirer que ce sentiment, qui est le comble du malheur, la pitié ; la pitié ! & ce barbare que j'aimois, m'a refusé jusqu'à cette faible marque d'humanité !

Madame de Monticourt qui n'a pu découvrir le motif du départ précipité de Blinsey, vient à son époux : elle apprend la nouvelle cause de l'accable-

ment où elle voit Suzette plongée ; elle lui prodigue ses soins, ses caresses : la fille de Philippine étoit insensible à tous ces témoignages de compassion, ou plutôt elle en étoit offensée. Le curé, qui joignoit de l'esprit à un cœur excellent, se met aussi de la partie, & tâche par des représentations touchantes & pleines d'onction, de rappeller Suzette à elle-même.

On étoit prêt de reprendre le chemin de Paris. Monsieur & madame de Monticourt avoient résolu d'emmener Suzette qui étoit instruite de leur dessein ; leur fille même projettoit de lui faire oublier la cruelle révolution qu'elle venoit d'éprouver ; on n'attendoit donc plus, pour quitter ce séjour, que cette infortunée qu'on avoit laissée avec le pasteur qui cherchoit à la calmer. Quel objet frappe les regards ! la fille de Philippine accourant en habit de paysanne, & portant sous son bras un paquet qu'elle présente à monsieur de Monticourt. O ciel ! s'écrie-t-on, pourquoi ces vêtements ? Ce sont, dit Suzette avec une espèce de fureur concentrée, les habillements qui conviennent à ma condition actuelle ; & voici monsieur, ceux qui me rappelleroient inutilement ma situation passée ; je les remets dans vos mains. J'étois votre fille ;

j'espérois des richesses, des plaisirs ; des grandeurs ; je me trouve présentement une paysanne, la dernière des créatures ; je m'étudierai à en prendre l'esprit, le caractère, les sentiments d'humilité ; j'embrasse avec transport tout ce que mon nouvel état m'offre de peines, de fatigues, de confusion à endurer. Ces mains s'essayeront à déchirer le sein de la terre ; si je verse des pleurs, du-moins on ne jouira pas du plaisir inhumain de les voir couler ; tout m'est devenu odieux, insupportable ; je déteste la nature entière ; je m'abhorre moi-même ; ô Dieu, délivrez-moi d'une éxistence trop accablante !

Suzette verse un torrent de larmes, pousse des cris ; on veut lui parler : elle fait signe qu'elle est déterminée à ne rien entendre ; mademoiselle de Monticourt va vers elle avec attendrissement : — Ma chère sœur, nous ne nous quitterons point ; venez avec nous à Paris : — Pour vous servir sans doute, mademoiselle, s'écrie Suzette ! dérobez-moi votre présence, car votre vûe augmente mon supplice ! jouissez de votre bonheur ; vous vous repaissez à longs traits de mon humiliation ; elle est au comble ; oui, c'est vous qui êtes mademoiselle de Monticourt, & c'est moi qui suis Suzette, Suzette qu'à

trahie l'ingrat Blinfey, qui doit être abandonnée, rejettée, oubliée de tout le monde. J'ai fait un fonge : quel réveil !

On ne peut fe repréfenter un femblable tableau : Philippine vouloit embraffer fa fille qui fe refufoit toujours à fes careffes. Monfieur & madame de Monticourt, Pauline, le curé montroient également de la douleur, quand monfieur de Monticourt reprenant la converfation, parle d'affurer un revenu à Suzette : celle-ci fe relève tout-à-coup de fon abbattement : ne fuis-je pas affez malheureufe, monfieur ? faudra-t-il ajoûter l'opprobre à mon infortune ? des bienfaits ! des bienfaits arrachés à la compaffion ! Non, monfieur, croyez-moi, il me refte encore de l'orgueil ; & je le mettrai à foutenir fans aucun fecours ma trifte éxiftence ; c'eft à moi que je devrai ma miférable vie ; allez, j'aurai encore affez de vanité pour m'élever au-deffus de ma nouvelle condition. J'apprendrai à travailler, à méprifer l'univers entier... à mourir.

Monfieur de Monticourt infifte inutilement. Suzette demeure inébranlable, & fait toujours voir plus d'emportement & de hauteur.

Jacques de fon côté ne fe révoltoit pas moins con-

tre son sort ; il s'échappe de la maison paternelle ; s'il ne peut parvenir à lui parler encore de son amour, de son désespoir, il veut du moins goûter la satisfaction de jouir de la présence de son ancienne maîtresse ; un regard de mademoiselle de Monticourt lui rendra la vie. Elle sortoit de la cabane de Philippine : Jacques s'avance en tremblant ; il a tant de choses à dire ! il voudroit parler : sa voix s'éteint, & il tombe presque mourant aux pieds de Pauline, qui sent toute sa tendresse se réveiller ; elle s'empresse de le relever : —— Mon ami, en quel état vous vois-je ? que ne puis-je disposer de mon sort ! oh ! je crois que, malgré ma naissance, tout ce qui nous sépare, je vous épouserois : mais, Jacques, j'ai un père, une mère, ils sont mes maîtres, & ils me défendent de songer seulement à vous. —— Suzette... mademoiselle, pardonnez, je vous aimois si tendrement, oh si tendrement ! je vous regardois comme ma femme, & il faut que dans une minute, je change de pensée, de cœur !.. il ne m'est pas possible ; mon père a beau me faire des représentations, me menacer : ce misérable cœur sera toujours le même, je le sens bien ! encore, si je vous voyois ! — Il faut te consoler, mon cher

Jacques... —— Me conſoler ! ah ! l'on meurt de ces coups-là ! je n'y réſiſterai point, je n'y réſiſterai point. Quoi ! l'on ne veut pas ſeulement que vous penſiez à moi, tandis que votre pauvre Jacques penſera toujours à vous ! mon père, monſieur le curé, le roi voudroient que j'euſſe une autre idée, ils *n'y réuſſiroient* point. Je ſuis bien aſſuré que le ſoir, le matin, aux champs, à la paroiſſe, par-tout, j'aurai le reſſouvenir de mademoiſelle Suzette. Pauline apperçoit un de ſes domeſtiques : —— Adieu, mon ami, on vient me chercher : —— Adieu ! quel mot ! —— Oui, il faut que je vous quitte... tu me ſeras toujours cher : Jacques, je viendrai te voir.

Mademoiſelle de Monticourt eſt en-effet obligée de laiſſer Jacques à qui elle ne peut que ſerrer la main ; ſon père & ſa mère marchoient ſur les pas du domeſtique. Le jeune-homme étoit retombé expirant dans les larmes ; il ne proféroit que ces mots : vivre ſans Suzette, Suzette que j'allois épouſer ! elle m'a pourtant dit : » tu me ſeras toujours » cher ! » Tu me ſeras toujours cher ... mais je ne l'épouſerai point ! ce ſera un autre qui ſera ſon mari ! ô Dieu ! elle m'aura bientôt oublié !.. elle m'a ſerré la main !

Le moment est venu où monsieur & madame de Monticourt avec leur fille, se séparent de la nouvelle Suzette & de Philippine; on assure une pension à la dernière, & l'autre est recommandée vivement au curé; on a promis de revenir les visiter. Jacques va monter sur une petite éminence qui se trouvoit dans le voisinage, & de-là il suit de l'œil les équipages qui emportent tout ce qu'il aime. Quand il les a perdus de vûe, il croit quelque temps les voir encore; il descend enfin, en s'écriant: c'en est donc fait! il faut que je renonce à Suzette! il n'y a plus de Suzette pour moi!.. oui! je suis bien sûr qu'on m'oubliera!

En-effet mademoiselle de Monticourt ne fut pas long-temps à Paris, sans se ressentir de cet air contagieux de légereté qu'on semble y respirer. Chaque jour emportoit insensiblement des traits de l'image de Jacques; cette vérité d'ame, si peu connue dans les villes, commençoit à s'altérer; la coquetterie augmentoit ainsi que l'extrême envie de plaire. Emportée par ces divers tourbillons qui se chassent mutuellement, Pauline avoit peine à se rendre compte des impressions passageres qu'elle éprouvoit: cependant il y avoit des instants où l'hon-

nête villageois revenoit dans sa pensée. Ses parents lui annoncent qu'ils lui destinoient un époux, & que le choix étoit déjà fait : — Comment ? est-ce que ce n'est pas à une fille à se choisir un mari, & ne faut-il point pour s'épouser, qu'on se connaisse, qu'on s'aime ? On lui répondit que cet usage inconnu dans le grand monde, étoit abandonné aux habitants grossiers de la campagne, qu'il falloit qu'elle prît avec son nouvel état, une façon de penser plus élevée, qu'en un mot, c'étoient les parents & les convenances qui faisoient les mariages à la ville, que son futur étoit un homme riche & de naissance. On ajoûte qu'il n'y avoit point à en rappeller, & qu'une demoiselle de condition devoit pour un tel engagement, se soumettre sans réserve à la décision & aux vœux de sa famille. Quest-ce que cet amour dont vous nous parlez, lui dit son père ? pensez-vous que ce soit ici comme dans votre hameau ? ne vous faudroit-il pas un Jacques ? mademoiselle, prenez, s'il vous plaît, des sentiments tels qu'en doit avoir mademoiselle de Monticourt. Le comte de Saint-Remi vous sera présenté cet après-dîner comme quelqu'un qui sera bientôt votre époux ; songez

ſongez à le recevoir avec ces égards qui lui ſont dûs ; votre contrat eſt tout prêt ; il n'y a plus qu'à le ſigner, & à marcher à l'autel ; votre ſeul partage aujourd'hui eſt d'obéir.

Le comte de Saint-Remi, dans la même journée, voit Pauline, s'applaudit avec froideur du bonheur qui l'attend, & parle déjà du ton d'un mari, des arrangemens domeſtiques. C'étoit un homme d'environ trente-cinq à trente-ſix ans, d'une taille avantageuſe, reſpirant dans tout ſon maintien, un air de nobleſſe qui annonçoit plûtot la dignité que l'amour ; l'eſtime auſſi étoit le ſeul ſentiment qu'il pût ſe flatter d'inſpirer. Il ſe marioit pour former un établiſſement, & avoir dans la ſociété ce qu'on appelle un état ; d'ailleurs il joignoit des mœurs & du bon ſens à cette ſéchéreſſe d'ame, que le monde décore du nom de ſageſſe & d'égalité. Enfin il étoit poſſible que monſieur le comte méritât de la conſidération, & que ſes connaiſſances en fiſſent quelque cas : mais la nature ſembloit lui avoir défendu expreſſément de plaire à ce ſexe, qui éxige un extérieur intéreſſant, & de la vivacité, ou pour mieux dire, de la paſſion dans les expreſſions les plus

indifférentes. Quel contraste avec un amant de dix-huit ans, dont la physionomie déceloit un cœur enflammé, qui, quoique simple villageois, possédoit le secret de plaire, parce qu'il aimoit éperdument, & qu'avec beaucoup d'amour, il est presqu'impossible qu'on ne soit pas aimable! Jacques voloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui obtenir un mot, un coup d'œil de Pauline; tout de la part de sa maîtresse devenoit pour lui la faveur la plus précieuse, & les femmes sont peut-être autant flattées d'inspirer la reconnaissance que la tendresse: elles veulent prêter à leur retour même le caractère du bienfait, & attacher par une éternelle obligation; leur vanité leur est quelquefois plus chère que leur amour, & monsieur le comte de Saint-Remi étoit bien éloigné de caresser l'orgueil de la beauté.

Il est donc dans les bras de Pauline, sans avoir laissé éclater le moindre desir de la posséder; elle est mariée, & les douceurs de l'amour lui sont encore inconnues; madame de Saint-Remi cherche à s'en dédommager par toutes ces dissipations bruyantes & frivoles qui ont le faux air du plaisir; son estimable époux n'étoit point tourmenté du démon de la jalousie; il voit d'un œil tranquille, sa femme se

jetter dans les sociétés, & s'efforcer de saisir ce bonheur qu'elle ne trouvoit point dans sa maison. Le comte n'étoit remué que par une ambition sourde qu'il se gardoit bien de montrer ; c'est sur cet objet que se fixoient toutes ses vûes : il briguoit ce qu'on a défini si sensément, une place de *valet à la cour*. Il faut cependant rendre justice à madame de Saint-Remi : elle auroit bien desiré écarter la comparaison, oublier Jacques, faire son amant de son mari, combler enfin ce vuide du cœur que le seul amour est capable de remplir, & rien ne console une jeune-femme du manque de cette passion. Combien de fois Pauline s'étoit-elle dit secrètement : — J'ai un rang, de l'opulence, des diamants, les plaisirs du jeu, du spectacle, ceux de la société, de la vanité ; mais je ne puis m'en imposer sur un besoin éternel qui me consume ! tout cela n'est pas de l'amour ! & quand j'étois Suzette, je le goûtois cet amour ; il faisoit tous mes desirs, il les remplissoit tous. Ah ! Jacques, Jacques, Suzette étoit bienheureuse ! c'est madame la comtesse de Saint-Remi qui est à plaindre ! pourquoi suis-je devenue mademoiselle de Monticourt ?

Le comte acheva de la détacher de l'espoir qu'elle concevoit quelquefois de parvenir à se faire aimer de son mari : — Madame, je me suis apperçu que vous vous livriez beaucoup à la société ; je suis charmé que vous y cherchiez des amusements dont ma façon de penser m'éloigne. Je ne vous le cacherai même point : je ne m'effaroucherai pas que vous sacrifiez à quelques goûts qui ne blessent point les convenances ; j'ai toujours méprisé le sentiment de la jalousie : il est petit & puérile, & ne sert qu'à tracasser celui qui en est affecté. Tout ce que je vous recommande, & je me flatte que vous me l'accorderez, c'est de prendre garde que l'affiche & le scandale ne marquent vos fantaisies ; je crois à l'honneur, & alors je serois obligé de faire de l'éclat ; ne nous gênons donc point ; vivons comme deux honnêtes amis ; vous avez votre appartement, j'ai le mien. Le ciel nous a donné un fils qui soutiendra notre maison ; vous n'éclairerez point mes démarches, je serai très-indifférent sur les vôtres ; voilà ma profession de foi faite pour n'y plus revenir... Sa femme veut l'interrompre ; des larmes mêmes lui échappent. —— Des pleurs ! du roman ! oh ! je n'aime point le tragique ; je vous ai estimée assez

pour vous ouvrir mon ame. Entre gens tels que nous, tout ceci a la force d'un traité. Croyez-moi, prenez votre parti avec la même circonspection que je prends le mien, & sur-tout point de ces déclamations extravagantes qui deviendroient une source de mauvaise humeur & de débats. Divertissez-vous, comme je vous y invite, avec discrétion ; moi, je m'occupe d'un plan qui vous conduira à la cour. Le tabouret, madame, le tabouret, voilà la perspective qui devroit toujours être sous vos yeux ; on a beau tenir un état, être riche & de qualité : quand on ne figure pas auprès du maître, on ne vit point, on traîne une misérable éxistence.

Madame de Saint-Remi, malgré cet entretien tout neuf pour ses oreilles, se promettoit bien de ne pas mettre en usage les consolations dont son mari lui permettoit d'user; elle avoit un cœur sensible, & la vertu s'accorde avec le véritable amour : c'est du faux amour qu'émanent la plûpart des vices; une ame capable d'aimer cède difficilement aux suggestions d'un monde corrupteur ; ce n'est qu'à la longue qu'il nous domine & nous entraîne. Pauline n'avoit point encore perdu de vûe cette innocence qui faisoit sa félicité au village : mais, nous l'avons dit, le tableau

s'éloignoit, & elle se précipitoit inconsidérément dans des écueils continuels que la séduction avoit l'adresse de lui cacher. Le rêve qui nous a fait le plus d'impression, est bientôt évanoui, & il y avoit déjà long-temps que le songe villageois de Pauline étoit dissipé. D'autres illusions moins chères, moins douces assurément que ses premières erreurs, sembloient l'attaquer & l'investir de tous côtés. Comment auroit-elle pû se défendre ? ce n'est point dans les villes, que la constance, la sagesse, & la vertu ont établi leur séjour de prédilection.

Jacques les receloit, en quelque sorte, dans son sein, & elles faisoient son malheur. C'est en-vain que son père l'accabloit de ses remontrances, lui répétoit qu'il falloit qu'il oubliât absolument mademoiselle de Monticourt, lui représentoit qu'il y avoit de la folie à y songer encore : il lui apprend enfin qu'elle est mariée. Mariée, s'écrie Jacques ! Oui, mariée, repart le bon-homme ; un de mes amis arrivé de Paris, vient de me le dire, à l'instant. Mariée, reprend le jeune villageois ! eh ! elle m'avoit serré la main ! elle m'avoit dit : Jacques, tu me seras toujours cher. Est-ce que l'on trompe ainsi les gens, après de telles promesses ?

je ne ſuis plus étonné qu'elle ne tienne point ſa parole de venir quelquefois nous viſiter : je ne la reverrai donc plus ! & un autre eſt ſon mari !

Les ſanglots coupent la voix au jeune-homme; il faiſoit ſerment à ſon père, à lui-même, de l'oublier, & il ſaiſiſſoit tout ce qui pouvoit l'entretenir de Suzette ; il couroit s'aſſeoir à l'ombre d'un arbre qu'elle avoit paru préférer ; il murmuroit ſans ceſſe les chanſons qu'elle lui avoit appriſes ; ſans ceſſe il ſe rediſoit : c'eſt ici que Suzette fit avec moi un bouquet de fleurs la veille du patron de la paroiſſe ; c'eſt-là qu'elle dreſſa un trébuchet pour attrapper des oiſeaux ; plus loin, elle leur rendit la liberté, en me diſant d'un air ſi charmant : mon ami Jacques, pourquoi ferions-nous des malheureux ? je voulois les retenir, & en ſe moquant de ma mal-adreſſe, elle les laiſſa s'envoler. Eh ! m'étoit-il poſſible de réſiſter à Suzette ? ſes deſirs, ſes vœux, ſon ame étoit la mienne..., & elle eſt mariée ! quoi ! il faut y renoncer ! De quoi auſſi s'eſt aviſée cette vieille Philippine, d'aller revéler un ſecret ? mademoiſelle de Monticourt auroit été toujours Suzette, & à préſent elle feroit ma femme ; nous nous aimerions

tant! ... Qu'eſt-ce que tu dis, Jacques? Philippine a bien fait d'avouer la vérité, le ciel ne veut pas qu'on mente. ... Ah! Suzette, Suzette, vous êtes continuellement dans ma tête, dans mon cœur; vous bouleverſez toutes mes idées; je ne ſais plus ce que je fais; je vais aux vignes, quand je devrois aller à nos plans de luzerne; ce que c'eſt que l'amour! on perd donc l'eſprit, lorſqu'on aime? ne vaudroit-il pas mieux que je fuſſe mort, que de mener une pareille vie? & puis, à quoi me ſert d'aimer une ingrate?.. j'ai beau lui en vouloir, je crois la haïr ... Suzette m'eſt plus chère que jamais.

La fille de Philippine, étoit peut-être encore plus à plaindre que Jacques; le curé ne la quittoit point. Les repréſentations de cet homme eſtimable, le malheur, ce maître ſi inſtructif, le temps enfin qui eſt le plus puiſſant des remèdes pour opérer la guériſon de l'ame, toutes ces cauſes réunies agirent avec ſuccès ſur la malheureuſe Suzette; elle entend la voix de la religion; la raiſon même commence à ſe faire écouter; elle ſort de ſon anéantiſſement, renonce au projet affreux de s'ôter la vie; ſes premiers pas la conduiſent vers ſa mère; elle verſe dans ſon ſein des pleurs de repentir & de ten-

dresse ; elle parvient à se résigner à son état, au ciel de qui seul dépendent nos destinées ; elle prenoit tous les jours de nouvelles forces pour combattre un souvenir qu'elle avoit résolu de vaincre. Suzette s'apperçoit, comme quelqu'un qui seroit frappé d'un rayon subit, que ce n'étoit point son cœur qui avoit été attaché à Blinsey, & que la seule vanité avoit fait naître ce sentiment trompeur : tout ce composé de prestiges qui forment ce qu'on appelle le monde & ses charmes, s'évanouissoit à ses yeux comme ces vapeurs du matin qui s'élèvent, se condensent & se dissipent. La paysanne, en oubliant la demoiselle, se trouvoit une ame plus courageuse, plus éclairée, & qui lui appartenoit, si l'on peut le dire, davantage : elle rougissoit de son ridicule orgueil, de cette prétendue hauteur si outrageante, sur-tout envers les gens de la campagne dont elle reconnaissoit la sagesse, le bon sens, les qualités solides ; elle éprouvoit, en s'interrogeant avec un examen réfléchi, que la véritable grandeur consiste à être plus vertueux que les autres, à resserrer le cercle de ses besoins, à se passer, le plus qu'il est possible, des secours étrangers ; l'infortune & l'indigence sont peut-être les vraies sources de la

philoſophie pratique, & l'homme ſoumis à ces deux épreuves, eſt néceſſairement plus près de la nature & plus inſtruit de ſes devoirs & de ſes obligations.

Suzette demandoit inceſſamment pardon à ſa mère des torts de mademoiſelle de Monticourt. Hélas! lui diſoit Philippine, je t'ai prouvé, ma chère fille, combien je t'aimois : j'avois manqué au ciel, à l'honneur, à la vérité; que dis-je, je m'étois fait violence pour ne me remplir que du bonheur d'aſſurer le tien; je t'avois donné une autre mère; ſans la religion, malgré ma tendreſſe, malgré tes duretés, tu ſerois encore mademoiſelle Pauline : mais, Suzette, je me ſuis vû prête à mourir, & dans ce moment-là, on ſent tout le poids de ſes fautes; je n'ai pu réſiſter à monſieur le curé, à Dieu qui me parloit par ſa bouche, & m'ouvroit les yeux ſur mon action criminelle : il a donc fallu te retirer tout le bien que je t'avois procuré! tu es ma fille, une pauvre payſanne : auſſi pourquoi as tu refuſé les bienfaits de l'honnête monſieur de Monticourt? il t'aimoit tant! eſt-ce qu'il n'y a pas du plaiſir à être reconnaiſſante? pour moi, je le ferai toute ma vie de la penſion dont ce digne monſieur m'a gratifiée :

ce petit revenu m'aidera, ma chère fille, à te rendre notre état plus supportable; je souffre chaque fois que tu veux travailler comme moi à la terre : tu as les mains si délicates ! —— Ma mère, je m'applaudis aujourd'hui de vous devoir la naissance, & d'être remise à la place qui m'appartenoit ; mon orgueil étoit aveugle & révoltant : il a changé d'objet, & il est devenu pour mon cœur, un motif de consolation & de vertu ; c'est cet orgueil que je me plais à entretenir & à augmenter, s'il est possible, qui m'a fait refuser la fortune que m'offroit monsieur de Monticourt ; cette pension sera entièrement réservée à vos besoins. Vous ne pouvez imaginer quelle satisfaction j'éprouve, lorsque je me dis, en me forçant aux plus durs travaux : ce n'est point de la pitié d'autrui, de la froide & insultante compassion que je tiendrai mon éxistence, c'est du fruit de mes peines, de mes sueurs ; je recueillerai un salaire qui m'est dû ; il est vrai que j'aurois pû m'épargner ces fatigues excessives, mais à quel prix ! non, ma mère, vous ne concevez pas quel sentiment d'humiliation réelle produit tout ce qui ressemble à la charité, car il est peu de bienfaits qui ne doivent porter ce nom. Je serois encore plus malheureuse,

que mon courage me soutiendroit; la véritable adversité est celle qui entraîne après soi l'opprobre, & l'on n'a point à rougir de notre état; je m'en ferai gloire. Pauline eût été, selon les apparences, livrée à toutes les erreurs attachées au rang qu'elle occupoit. Tôt ou tard, ma vûe se fût dessillée sur mes égarements, sur mes faux plaisirs; cette connaissance tardive auroit été ma punition, & Suzette, ma mère, goûte dans vos embrassements, le prix de la vérité, & de la nature; mon cœur, au lieu de s'altérer, s'épurera encore; peut-être aimerai-je, & serai-je aimée. Hélas! je m'étois trompée: le perfide Blinsey ne m'aimoit point, & il n'avoit produit en moi qu'une impression dont j'ai trop reconnu la foiblesse & la chimère! Cela est vrai: on n'aime point à Paris, vous en voyez la preuve: monsieur de Monticourt lui-même, votre bienfaiteur, le mien sans doute puisqu'il est le vôtre, nous a oubliés, & Pauline, Pauline à qui vous étiez si chère, qui annonçoit une ame si sensible, si honnête, elle ne nous a point donné la moindre nouvelle! cette ville est donc funeste à tout ce qui l'habite! Pauline a pris tous mes défauts, & je serois jalouse de posséder les vertus qu'elle faisoit voir ici. Allez, ma mère, je

ſuis peut être moins à plaindre que mademoiſelle de Monticourt; on la dit mariée, & ſi elle aimoit Jacques, comme il y a tout lieu de le croire, penſez-vous que ce ſouvenir n'empoiſonne point ſa prétendue félicité? Jacques méritoit d'être aimé; ce n'eſt point le marquis de Blinſey.

Suzette étoit occupée dans les champs à ſes fonctions ruſtiques: elle apperçoit de loin un homme qui venoit vers elle à pas précipités; impatiente de ſatisfaire une curioſité qui s'accroît à meſure que l'étranger approche, elle a reconnu enfin le coureur du marquis de Blinſey: —— Eh! comme vous voilà, mademoiſelle!... ſous quels habits, ma chère! une bêche à la main! vous! tenez, ce petit billet de mon maître vous fera quelque plaiſir, car je ſuis ſon confident, & je n'ignore pas le bien qu'il vous veut; il a, ma foi, raiſon; je la trouve toujours gentille. La jolie payſanne! elle n'a rien perdu de ſes graces! Suzette jette les yeux ſur la lettre: en voici le commencement:

» Savez-vous bien, fille aimable, que je vous ſuis » attaché beaucoup plus que je ne croyois: ſérieuſe- » ment, vous m'avez tourné la tête, & ma chaiſe de » poſte ne m'a point ſauvé d'un objet, qu'en vérité

» j'aurois dû oublier pour mon repos. Si ce n'eſt plus
» à mademoiſelle de Monticourt que j'adreſſe mes
» vœux, c'eſt toujours à la divinité de mon cœur,
» à cette jeune beauté, qui, quoique ſimple pay-
» ſanne, n'en a pas moins d'attraits : oui, char-
» mante Suzette, vous avez de quoi vous con-
» ſoler de l'injuſtice du ſort ; en conſéquence je
» vous propoſe un arrangement, oh ! j'en ſuis
» ſûr, il vous conviendra. De la philoſophie, ma
» chère ! Qu'eſt-ce que cet événement vous ôte ?
» un nom, des richeſſes, de la naiſſance ; ce
» ne ſont pas là les vrais tréſors de la nature :
» une bouche vermeille & appétiſſante, deux yeux
» enchanteurs, une peau de lys, la figure d'une
» nymphe, voilà les bienfaits réels que vous avez
» reçus de cette bonne nature, voilà ce qui effec-
» tivement mérite les hommages les plus empreſſés
» d'un galant homme ; vous êtes donc toute char-
» mante, & je vous aime à la folie. Cela poſé, j'ai
» imaginé un expédient, admirable, unique ! il nous
» fera franchir tous les obſtacles ; il vengera mon
» adorable Suzette de cette trahiſon du ſort, & la
» replacera à Paris, dans le monde, dont elle
» ſera l'ornement. Qu'eſt-ce que le mariage ? un

» réglement *coutumier* auquel l'usage nous sou-
» met, & à parler vrai, on s'en rit dans le fond du
» cœur, & puis ce nom de femme effarouche l'a-
» mour ; il aime à prononcer celui de maîtresse,
» vous m'entendez, jolie créature ? Un appartement
» délicieux vous attend ; vous y aurez un boudoir
» du dernier goût. Quittez-moi vîte ce vilain état
» de paysanne ; laissez votre bonne-femme de mère
» radoter avec le très-respectable & très-ennuyeux
» pasteur, & accourez, volez auprès d'un amant...
» vous connaîtrez le plaisir, & cette connaissance
» là vaut bien la fortune, les titres, les dignités ».

La fille de Philippine n'en lit point davantage: saisie d'une noble indignation, elle déchire en morceaux la lettre, & s'adressant au coureur : — Misérable bien digne de ton maître, vas lui rapporter comme on reçoit ses écrits outrageants ; ajoûter le comble de l'opprobre à la barbarie, à l'imposture ! avois-je mérité un tel ressouvenir ? ( le domestique veut parler ) ; dis lui qu'il est l'homme le plus méprisable à mes regards, & que je remets au ciel protecteur de l'honnêteté, le soin de me venger. —— Ma foi, mademoiselle Suzette, vous avez raison ; monsieur le marquis, entre nous, est bien le plus fieffé

libertin ; il vous tromperoit, &... moi, je vous tiendrai parole ; venez à Paris ; je ferai plus conftant que monfieur ; nous pourrons... nous marier ; au refte il vaudroit encore mieux être ma bonne amie, qu'une pauvre payfanne ! A cette propofition, redouble le défefpoir de Suzette ; l'abondance des pleurs lui coupe la parole ; elle quitte avec précipitation cet impudent domeftique, fe hâte de regagner fa demeure, & raconte, au milieu des larmes, fon aventure à fa mère. Lorfque Suzette eft feule, à quelle foule de réfléxions fon efprit s'abandonne ! —— Ce que c'eft que d'avoir l'air de l'infortune ! comme on méprife les malheureux habitans de la campagne ! hélas ! moi-même, j'ai eu cette injuftice, cette dûreté ; le ciel me punit : je n'ai que lui cependant & la vertu, qui puiffent me foutenir après un pareil coup ! offrons leur l'ignominie que je viens d'effuyer. Ce fcélérat, qui fe préfentoit autrefois comme époux, m'eftimer affez peu pour me propofer mon deshonneur !

Cette épreuve acheva d'ouvrir les yeux de Suzette fur le degré de corruption où eft plongée la fociété ; elle fuyoit le fouvenir de Paris, comme on détourneroit fes regards d'une image défagréable, & le

le respectable curé continuoit de fortifier ces impressions si utiles & si consolantes.

L'expérience ne confirmoit que trop les pressentiments de Suzette à l'égard de madame de Saint Remi : cette dernière étoit bien éloignée de jouir du bonheur. Heureuse en apparence, elle portoit de cercle en cercle ce dégoût invincible qui est la mort de l'ame, & qui naît du peu de vérité des plaisirs dont le grand monde semble nous accabler ; elle commençoit à prendre tous les travers, toutes les erreurs ; sa raison, comme sa vertu, s'affaiblissoit ; le village & sa simplicité, Jacques enfin ne se remontroient plus à ses regards ; la vanité & la coquetterie avoient détruit en elle l'heureux ouvrage de la nature. Le mensonge devoit lui tenir lieu de la vérité : elle croit être entraînée par un goût décidé en faveur du chevalier de Minville ; elle dispute long-temps ; elle cède à la fin à ce penchant factice ; le chevalier est son amant déclaré. Tous deux se trompoient sans doute, en imaginant que la sympathie les avoit appellés l'un vers l'autre ; ils se faisoient des serments mutuels de s'aimer éternellement, & lorsqu'ils s'interrogeoient, ils voyoient avec surprise que cette prétendue inclination n'exis-

toit point, qu'une froide indifférence, en un mot, alloit ſuivre un fol égarement de tête. Madame de Saint-Remi prend, un jour, la peine de ſe rendre compte avec quelque attention de ce qu'elle croyoit reſſentir : convaincue, après un examen ſérieux, qu'elle n'aime point Minville, elle a le courage de le lui avouer. Le chevalier lui fait tranquillement cette réponſe : ma foi, madame ! j'allois vous prévenir ; je ſuis charmé que vous ayez pris les devants ; reſtons où nous en ſommes ; nous en attrapperons d'autres ; agiſſons déſormais comme deux bons amis; vous me communiquerez vos folies, & je vous communiquerai les miennes ; nous nous amuſerons à frais communs aux dépens de ce pauvre genre-humain. Pauline eſt indignée de cette franchiſe audacieuſe : l'orgueil des femmes ſouffre toujours de ces ſortes d'aveux ; elle verſe des larmes qui ſont bientôt eſſuyées, & elle ne peut s'empêcher de ſe dire au fond du cœur : ah ! Jacques, que j'ai lieu de te regretter !

Plus madame de Saint-Remi ſe livroit à l'oubli de ſes devoirs, & plus elle étoit dévorée d'un ſecret ennui, eſpèce de rouille attachée à l'ame de ces êtres qui affichent l'air heureux. Suzette offroit un

ſpectacle bien oppoſé : le temps ajoûtoit à ſes vertus, à ſes plaiſirs, à ſon bonheur. Lorſqu'un rateau à la main, elle déchiroit le ſein de la terre, elle s'applaudiſſoit de remplir un travail auquel peut-être nous étions tous appellés ; à meſure qu'elle s'accoûtumoit à ſes fonctions agreſtes, ſon corps & ſon ame contractoient également de la force : elle goûtoit une douce ſatisfaction à s'interroger ſur ſes ſentiments ; ſobre dans ſes deſirs, elle n'en concevoit point que ſa conſcience eût à déſavouer ; elle prenoit un ſoin extrême de ſa mère, lui épargnoit les moindres fatigues, & ſe faiſoit une occupation ſuivie de réparer par ſa tendreſſe, des fautes qu'aſſurément Philippine avoit oubliées. Cependant il y avoit des moments où Suzette éprouvoit qu'elle avoit un cœur dont l'amour ſeul pouvoit ſatisfaire la ſenſibilité : penchant admirable de la nature, qui veut que pour arriver à ſa perfection, le bonheur ſoit partagé, qu'une ame recherche une autre ame, ſollicitée par le beſoin impérieux de lui communiquer ſes affections agréables, juſqu'à ſes peines ! Notre honnête villageoiſe deſiroit donc de captiver un cœur qui fût digne du ſien, & de former des nœuds conſacrés par l'honnêteté & la religion. Elle vient

à connaître un fermier qu'on appelloit Henri ; cet homme estimable étoit dans la vigueur de l'âge ; sa figure intéressante annonçoit de la franchise & de la noblesse, cette noblesse qui constitue la dignité de l'ame, & préférable sans contredit à celle que des conventions purement politiques ont établies. Il n'avoit véeu que très-peu d'années avec une épouse à laquelle le seul motif de remplir les vœux de sa famille l'avoit associé ; il lui restoit de ce mariage un jeune enfant qu'il élevoit avec soin : mais l'amour paternel n'empêchoit point Henri de songer à une nouvelle union. Son cœur encore tout neuf demandoit un objet qui excitât sa tendresse, & qui pût la mériter ; le fermier jetta la vûe sur la fille de Philippine ; elle lui paraît réunir les agréments & les qualités qu'il desiroit dans une femme ; il n'hésite point à se déclarer. Suzette, depuis quelque temps, étoit entraînée vers Henri par un semblable attrait ; les deux amants ne craignirent point d'épancher leurs ames ; c'étoit le véritable amour qui les enflammoit ; ils n'avoient point à rougir de leurs transports ; l'innocence la plus pure nourrissoit cette ardeur ; ils s'unirent donc par des liens que bénit le ciel, & après leur mariage, leur tendresse

s'accrut encore. Philippine suivit sa fille chez son gendre, & les deux époux formèrent avec cette bonne-femme & le fils de Henri, une famille que le suprême Auteur combloit de ses bienfaits : tout leur réussissoit ; leurs récoltes augmentoient avec leur félicité ; ils auroient excité l'envie, si l'on avoit quelque idée du vrai bonheur.

Jacques ne partageoit point les douceurs de leur situation ; il ne pouvoit oublier madame de Saint-Remi ; des partis convenables s'étoient présentés : le jeune-homme les avoit tous refusés, malgré les instances de son père qui cherchoit inutilement à le guérir de sa passion : —— Qu'espères-tu, mon ami ? ta maîtresse est mariée, & assurément elle ne songe pas à toi ; tu le vois : tu n'en as point reçu la moindre nouvelle ; à quoi te conduira cet amour extravagant ? —— Je sens bien, mon père, que vous avez raison : mais je vous l'ai dit, j'ai beau faire : mon cœur ne veut pas m'écouter ; quand j'ai pris la résolution de vous obéir, que je vais pour vous assurer que je me soumettrai à vos volontés, que je repousserai un souvenir trop cher, que je me marierai, je ne sais quoi tout-à-coup m'arrête ; je demeure immobile, & une voix se-

crète m'accuse : j'imagine m'entendre dire : tu oublierois ta Suzette ! eh ! me seroit il possible d'en aimer une autre ? non, mon père, il est inutile de vous abuser. *C'est plus fort que moi* : ce souvenir de Suzette me flatte encore plus que le mariage le plus avantageux ; je travaillerai de toutes mes forçes, & j'aurai du-moins la consolation de pouvoir penser toujours à elle ; n'est-ce pas un plaisir ? c'est le seul qu'il me soit permis de goûter.

Madame de Saint-Remi se rendoit incessamment plus indigne d'une tendresse si constante & si mal récompensée ; emportée d'amans en amans, elle couroit après un fantôme qu'elle n'atteignoit jamais : le plaisir paraissoit s'obstiner à la fuir ; de trop vains regrets lui échappoient en faveur de son premier amant, & elle étoit toujours plus coupable & plus punie : mais les épreuves mortifiantes qu'elle essuyoit, ne la retiroient point de cet étourdissement criminel. L'yvresse de la société dégénère en une espèce de léthargie; on parvient à ne plus sentir ni plaisirs ni remords, & c'est une sorte de vengeance que semblent exercer la raison & la vertu, dès l'instant qu'on cesse de les écouter, & qu'on les a abandonnés sans retour.

La femme de Henri avoit quelquefois la visite de Jacques, qui lui confioit sa malheureuse & inutile passion. Elle tentoit de le rappeller à son devoir. Son père étoit absolument déterminé à le marier. Mon cher Jacques, lui disoit-elle, est-ce que mon éxemple ne devroit pas vous éclairer ? j'avois imaginé que j'aimois, & j'ai trop vû que j'étois dans un aveuglement impardonnable. Mon ami, il n'y a point d'amour où n'est pas l'espérance ; qu'attendez-vous de cette folle ardeur ? obéissez à votre père : acceptez le parti convenable qu'on vous propose ; vous ferez sa consolation ; vous aurez une compagne de votre état ; vous remplirez vos devoirs ; vous éprouverez enfin que les douceurs d'une union respectée, procurent l'unique satisfaction qu'un cœur vertueux puisse goûter. Ne voyez-vous pas que madame de Saint-Remi nous a totalement oubliés, qu'il y a de l'extravagance à vous occuper d'un objet qui doit aujourd'hui nous être étranger.

Ces remontrances si sensées ne produisoient aucun effet sur l'esprit du jeune villageois ; son père, par une mort inattendue, vient à le laisser maître de sa destinée ; Jacques vend aussi-tôt son bien,

quitte ſon hameau, & dit, en partant, qu'il *alloit eſſayer, en courant le monde, de ſe délivrer d'une paſſion qui le pourſuivoit toujours*.

Le temps affermiſſoit le bonheur de l'épouſe de Henri : elle recueilloit le prix de ſon eſtimable conduite ; chérie de ſon mari, elle ſe voyoit revivre dans pluſieurs enfants qui partageoient également ſes ſoins & ſa tendreſſe : elle avouoit à ſon mari, que, ſi la félicité éxiſtoit ſur la terre, c'étoit dans leur humble demeure qu'elle s'étoit rétirée. —— Cher époux ! que j'ai à bénir le ciel de mon changement d'état ! que ma raiſon me paraît plus éclairée, mon ame plus courageuſe & plus ſenſible ! tu m'as fait connaître le pur amour, l'eſtime de moi-même, cette ſatisfaction intérieure, qui eſt indépendante des événements ; chaque jour, je ſuis plus contente de moi ; mon cœur ne me fait aucun reproche ; je t'aime ſans ceſſe davantage, ainſi que nos enfants qui nous devront la jouiſſance d'un bien ſolide, qui apprendront de nous à être d'honnêtes laboureurs, qui ſuivront nos éxemples, & conſerveront avec plaiſir notre mémoire : ah ! mon cher Henri, la paix de l'ame, eſt le véritable plaiſir : il

ne se trouve qu'avec la vertu, & la vertu n'habite qu'en ces lieux; je l'éprouve: mademoiselle de Monticourt n'eut jamais été aussi heureuse.

Suzette, en disant ces mots, laissoit couler ces douces larmes qui partent d'un cœur rempli d'une délicieuse yvresse.

Elle tenoit un de ses enfants dans ses bras, & deux autres s'amusoient, à ses côtés, à des jeux innocents; elle voit un carrosse de voiture s'arrêter à sa porte; il en sort une femme, dont une coëffe abbattue cachoit le visage, & qui s'élance dans les bras de Suzette, en s'écriant: je vous revois donc! me pardonnerez-vous un oubli trop criminel? la fille de Philippine ne peut deviner qui lui adresse ces paroles; elle éxamine avec attention l'étrangère, & poussant à son tour un cri: —— Ce seroit vous!.. mademoiselle de Monticourt! elle n'attend point la réponse, prend un paquet que le cocher lui remet, & demande ensuite à madame de Saint-Remi où sont ses domestiques? Mes domestiques, repart celle-ci, en pleurant? ma chère amie, je n'en ai plus! j'ai perdu ma fortune, tout au monde, & je voudrois perdre la vie: je viens l'exhaler dans votre sein comme dans le seul cœur qui daignera peut-être s'ouvrir à mes

peines : elles ſont extrêmes. La femme de Henri reſſent alors tout l'intérêt, tout le charme de la compaſſion : elle fait entrer promptement dans ſa maiſon madame de Saint-Remi, la préſente à ſon mari, la comble d'attentions & de marques d'amitié, lui fait préparer un dîner, y met elle-même la main, s'empreſſe enfin de bien recevoir la fille de monſieur de Monticourt, qui apprend que ſa nourrice ne vivoit plus. Elle eſt morte, dit-elle ! que ſon ſort eſt digne d'envie ! oui, ma chère Suzette, ſans contredit, je vous ai offenſée ; j'ai manqué à tout, en ne cherchant point à entretenir une liaiſon, la ſeule qui me touche aujourd'hui : mais je compte aſſez ſur votre amitié, ſur votre humanité, pour eſpérer que ma ſituation malheureuſe m'obtiendra mon pardon. —— Vous dans l'infortune ! . . ah ! vous m'en ſerez plus chère ; croyez que nous ferons tout pour réparer, ou du-moins adoucir vos maux : —— Sans doute vous les ſoulagerez ; c'eſt aſſez que je vous voye, que je puiſſe converſer avec ma première amie, pour ſentir s'alléger le fardeau de douleurs qui m'accable . . . ah ! Jacques ! Jacques ! . . qu'eſt-il devenu ? eſt il plus heureux que moi ?

Suzette raconte à madame de Saint-Remi tout ce qu'a souffert le jeune-homme depuis leur séparation, les combats qu'il a essuyés de la part de son père, sa résolution inébranlable de ne point se marier, son départ enfin aussi-tôt qu'il s'est vû le maître, pour tâcher, ajoute Suzette, de vaincre un amour, dont selon les apparences, il n'aura pû triompher.

Mademoiselle de Monticourt interrompoit chaque mot de cet entretien, par des exclamations sans nombre; ensuite elle répétoit: malheureuse! malheureuse! méritois-tu cette tendresse? elle continue: il faut à mon tour, mon unique amie, que je vous peigne l'état où je suis réduite! Jacques n'est que trop vengé! elle verse quelques larmes, & reprend: si ma situation avoit pu vous causer de l'envie, vous auriez été dans une erreur où vous ne resterez pas long-temps.

Mon récit commencera à l'époque trop funeste pour moi, où la fille de Philippine se trouva tout-à-coup la fille de monsieur de Monticourt: je cédai d'abord aux illusions dont je fus éblouie; elles changèrent totalement mon caractère; une espèce d'enchantement m'enleva à moi-même & m'em-

porta dans ce monde, où j'imaginois, hélas! rencontrer le bonheur; Philippine, Suzette, Jacques lui-même, tout s'éloigna, s'anéantit à mes yeux; j'entrois dans une nouvelle carrière; je l'envisageai semée de tous les agréments; je m'y précipitai avec le desir avide de me livrer aux prestiges dont j'étois entourée; on ne différa point à me donner un mari que je voulus aimer, & son indifférence ne me laissa que la faculté de l'estimer. Mon ame avoit besoin d'une passion décidée; je croyois toujours en atteindre l'objet; je courus d'égarements en égarements, de fautes en fautes, & jamais je ne pus parvenir à trouver un cœur qui ressemblât à celui de Jacques, qui eût son honnêteté, sa tendresse, sa constance à toute épreuve; je fus légère, faible, criminelle, & je ne goûtai point le plaisir: c'est le châtiment réservé à quiconque s'éloigne de la vertu; l'ennui me dévora au milieu des fêtes; mon cœur resta consumé d'un desir secret qu'il m'étoit impossible de satisfaire; dans le sein de l'amour, j'éprouvai que ses douceurs m'étoient entièrement refusées. De cette foule d'erreurs passagères & de fausses délices, il ne me resta que la satiété, & l'image de mes

fautes; je ne la contemplai, cette image, qu'en me faisant peine à moi-même. Tel est donc mon état! la mort m'a enlevé ma famille, mon mari, mon fils les a suivis au tombeau. Je ne parlerai point de la perte de mon opulence, suite de plusieurs procès & de différentes révolutions dont j'ai été la victime: c'est le moindre coup que la fortune m'ait porté; je suis dans une situation qui touche à l'indigence; j'ai cependant assez pour soutenir le peu de jours que j'ai encore à vivre. Ma chère Suzette, je diffère peu de la fille de Philippine par la modicité du bien: mais je n'ai plus ses vertus, son innocence, la tranquillité de son ame; vous voyez mes yeux toujours couverts de larmes. A peine me suis-je vûe dans l'adversité, Paris s'est dévoilé à mes regards; mes sociétés m'ont abandonnée à un triste & vain repentir; on a exagéré mes fautes; on leur a prêté toute la noirceur du crime; j'ai quitté cette ville odieuse, bien déterminée à n'y retourner jamais; j'ai couru m'enfoncer dans une solitude. Hélas! je n'ai pû m'y cacher à moi-même; j'étois ma plus cruelle ennemie; j'ai cru adoucir mon tourment, en venant expirer dans ce séjour, où les premiers rayons de ma vie ont été si purs, où j'ai senti le charme d'un amour vertueux;

Ce n'eſt pas que j'euſſe un deſſein formé de me remontrer à la vûe de Jacques ; je l'ai trop offenſé! que fais-je ? je vous aurois priée de garder le ſilence ſur mon arrivée en ces lieux ; il n'y eſt point : je crois que je dois m'en applaudir ; du-moins , il me ſera permis de vous en parler ; je reverrai la demeure qu'il habitoit ; je reverrai ces champs fortunés, témoins de mes premiers plaiſirs, de mes premiers ſerments , de mon innocence! ô bienfaiſante amie, vous me fermerez la paupière. Si jamais Jacques reparaiſſoit ici, dites-lui bien que le ciel l'a vengé, que j'ai été la plus coupable... la plus malheureuſe des femmes , que ſon image n'eſt jamais ſortie de mon cœur.

Suzette & Pauline, pendant cette converſation, s'attendriſſoient mutuellement : Suzette prend avec tranſport dans ſes bras, madame de Saint-Remi : — Votre ſort deviendra le mien ; vous me voyez pénétrée de votre ſituation ; je m'attacherai à vous la rendre moins accablante : oui, vous demeurerez avec nous ; vous me permettrez de vous appeller ma ſœur , & l'amitié , s'il eſt poſſible , vous dédommagera de vos infortunes... il faut que Jacques ne ſoit plus. — Il n'eſt plus ! — Nous

n'avons reçu aucune de ses nouvelles. Il seroit mort, s'écrie madame de Saint-Remi! & j'aurois à m'accuser de sa perte! il ne me manqueroit plus que ce dernier trait, pour être un monstre à mes propres regards. L'ai-je mérité cette ardeur, cette constance qui redouble aujourd'hui mon châtiment? —— Je n'assurerai point qu'il ait cessé de vivre : mais, lorsqu'il partit de ce village, il étoit consumé de chagrin... vous lui étiez si chère!

Ces dernières paroles r'ouvrent la source des pleurs de madame de Saint-Remi; elle étoit inconsolable : elle n'avoit effectivement conservé d'une brillante fortune, qu'un revenu des plus modiques qui fournissoit à peine à sa subsistance. Elle avoit donc choisi pour son dernier asyle, la maison de Suzette; ses charmes piquants s'étoient évanouis : mais il restoit à sa physionomie, ce touchant intérêt qui prête tant d'empire à la beauté, & d'où naissent souvent les grandes passions. Le sentiment de la pitié augmente celui de l'amour, & la vertu vient, en quelque sorte, l'affermir & le consacrer.

L'infortunée Saint-Remi, cherchoit autant qu'il

lui étoit poſſible, dans ſes vêtements, dans ſes goûts, à ſe conformer à l'état ſimple des habitants de la campagne; elle eût joui de leur tranquillité, ſans le reſſouvenir déchirant de ſes erreurs, ſans l'image de Jacques, que ces lieux lui repréſentoient encore avec plus de force que la capitale; elle alloit ſouvent errer dans ces champs, dans ces bois où elle ſembloit retrouver ſes premières traces. L'innocence eſt donc un bien qui ne peut nous être rendu! Pauline les rappelloit en-vain, ces temps ſi chers à ſa mémoire; quel trouble elle reſſentoit, quand elle ſe diſoit: c'eſt-là que Jacques m'entretenoit de ſa tendreſſe, que la vertu prêtoit un nouveau charme à mes plaiſirs ingénus! je retournois auprès de Philippine, ſans avoir à rougir de moi-même, ſans que le moindre reproche s'élevât dans mon ſein; mes nuits étoient auſſi pures, auſſi intéreſſantes que mes jours, & dans mes ſonges, je jouiſſois encore des douceurs d'une vie chaſte & innocente. Que m'eſt-il reſté de ce tumulte d'égarements, d'illuſions où je me ſuis précipitée, ſans être heureuſe un ſeul inſtant? le remords & l'ennui, le fardeau de l'éxiſtence; hélas! ce ciel ſerein, la nouvelle ſaiſon, ces lieux où la nature ſourit ſous

vingt

vingt aspects différents, tous ces objets si flatteurs pour mes premiers regards, n'excitent plus en moi aucune sensation agréable! mon ame tombe flétrie; elle est éteinte! si je sens encore mon cœur, c'est pour éprouver un tourment continuel! ô vertu, vertu, tu n'es donc point une chimère, & ce n'est qu'en toi seule qu'on trouve les vrais biens, les vrais plaisirs!

Pauline, selon son usage, étoit allée s'enfoncer dans la solitude. La femme de Henri apperçoit de loin trois hommes à cheval, qui prenoient leur chemin vers sa maison; le premier se hâte de descendre, court à Suzette, & se jettant dans ses bras: —— J'ai le bonheur de vous retrouver! .. Vous ne me reconnaissez point? je suis à la vérité bien changé, depuis que nous nous sommes quittés. — Monsieur... j'ai peine ... pardonnez-moi... vos traits... je cherche... me tromperois-je?... eh! c'est vous, monsieur Jacques! —— Moi-même, ma chère Suzette, moi-même... j'accours en ces lieux ... une autre fois je vous entretiendrai du détail de mes aventures; je vous apprendrai en peu de mots, que j'ai beaucoup voyagé; j'ai servi le roi avec quelque dis-

tinction ; j'ai même obtenu un grade militaire qui peut flatter ma vanité ; je reviens de l'Amérique où j'ai amassé une fortune honnête : mais tout cela, Suzette, ne remplit point le cœur; je vole ici pour revoir le séjour de ma naissance, mes anciens amis... ils me rappelleront un objet qu'il m'a été impossible d'oublier ; croiriez - vous qu'il m'est toujours présent ? son image m'a suivi au-delà des mers, & je l'ai rapportée en ces lieux, où elle m'occupera encore davantage... —— Vous parlez de Pauline ? —— Et quelle autre m'auroit inspiré un amour si difficile à surmonter ? ma première démarche, à mon retour, a été de m'informer d'elle ; tout ce que je suis parvenu à savoir, c'est que son mari est mort, & l'on ignore ce qu'elle est devenue. —— Vous l'aimez encore ? —— Ah ! plus que jamais : — Et si vous la retrouviez ? — J'irois me jetter à ses pieds, lui offrir mes richesses, mon cœur. — Quand elle seroit dans l'infortune ? — Oh ! j'en goûterois plus de plaisir ; je lui ferois oublier ses malheurs ; tous mes biens lui appartiendroient ainsi que mon ame. — Vous l'épouseriez donc ? — Je me flatte peut-être... voudroit-elle

accepter ma main ? — Mais si elle avoit des reproches à se faire, si la dissipation, l'esprit de la société... — Que je puisse seulement la voir, embrasser ses genoux ! tout lui seroit pardonné ; tout lui seroit pardonné... & vous ne sauriez pas... — Un moment ! restez avec mon mari, je vais... — De grace ! — Je reviens à l'instant.

Suzette vole à son époux, le prévient de garder le silence au sujet de madame de Saint-Remi, & court au-devant d'elle.

Pauline reprenoit la route de sa demeure ; elle est frappée de l'espèce de désordre qui règne dans le maintien de Suzette, dans ses expressions : — Qu'avez-vous, ma chère amie ? — J'éprouve un bouleversement... ne m'avez-vous pas dit que Jacques... il vous est toujours cher ?.. — Quelle demande ! vous qui me connaissez si bien ! hélas ! jamais je n'ai pu le bannir de mon cœur ! à quoi sert de me retracer un souvenir qui me poursuivra inutilement jusqu'au tombeau : — Vous ne désireriez pas le revoir ! — Que dites-vous ? le revoir ! ah ! j'expirerois de joie . . . mais comment soutenir sa présence ? je suis dans l'infortune, hu-

miliée à mes propres regards. — Malheureuſe, il vous en aimeroit davantage ! — M'aimer ! oh ! il faut que je renonce à un ſentiment ſi doux ! Suzette, je ne ſaurois plus être aimée ! j'ai offenſé la vertu, l'amour ; j'ai offenſé Jacques ; il n'y a plus pour moi que la mort, qu'une prompte fin qui me délivre de moi-même... mais d'où vient que vous me parlez aujourd'hui de tout ce qui redouble mes maux ? .. —— D'où vient ? .. ſuivez-moi, ma chère amie, ou plutôt donnez-moi le bras. — Pourquoi... — Cédez ſeulement à mon impatience.

L'une & l'autre redoublent leur marche ; Pauline interrogeoit ſans ceſſe la femme de Henri ſur le motif de cette précipitation. Vous en ſerez inſtruite, lui diſoit Suzette, en ſe hâtant d'arriver, vous en ſerez inſtruite ... vous goûterez enfin le bonheur ;.. vous allez renaître... Jacques... il vous eſt plus attaché...

A ce dernier mot, Suzette avoit atteint la maiſon : elle entre, en s'adreſſant à Jacques : —— Je réunis donc mes deux plus chers amis !

On ne ſauroit peindre la ſurpriſe, le raviſſement,

la forte d'extafe dont font frappés également Jacques & Pauline; celle-ci a fait quelques pas pour s'éloigner: elle revient; ils veulent parler, & ils n'ont que la force de fe regarder, de tomber dans les bras l'un de l'autre, de verfer ces larmes, ces larmes la voix la plus expreffive du fentiment. Jacques s'écrie le premier : vous m'êtes rendue! c'eft Pauline que je revois ! .. Oui, c'eft moi, interrompt madame de Saint - Remi... l'objet de cet amour fi touchant, fi pur... je devrois peut-être vous éviter... j'ai retrouvé ... —— L'homme qui vous a aimé le plus, & ma tendreffe eft toujours auffi vive.

Ils fe confient mutuellement les divers événements qui ont fuivi leur féparation; ils fe récrient à chaque inftant fur l'heureux hafard qui les rapproche; Jacques leur apprend qu'il a revu Blinfey à l'armée, & qu'ils fe font battus pour des propos légers, que le marquis avoit tenus fur le compte de Suzette; il entre dans les détails de fon avancement dans le militaire, de la fortune qu'il doit à fon voyage d'Amérique, de la fatisfaction qu'il goûteroit à recevoir la main de Pauline: elle lui répond, en pleu-

rant, par un un aveu sincère de ses malheurs & de ses fautes. Vos malheurs, interrompt son amant, ne subsistent plus, puisque vous pouvez partager, ou plutôt posséder toutes mes richesses; que je suis heureux si je fais le bien de ce que j'aime! Avec quels transports de reconnaissance & de tendresse j'apprends que votre cœur m'est demeuré attaché! & c'est votre cœur qui peut seul combler ma félicité. Oublions le passé, ma chère Pauline: ne nous remplissons que du bonheur de nous aimer. J'ai éprouvé qu'on avoit beau parcourir le monde, & le chercher, ce bonheur qui sembloit me fuir: je le retrouverai dans l'humble séjour de ma naissance, dans les bras de Pauline qui sera mon épouse, mon amante, tout ce qui m'intéressera sur la terre. Je le vois: il n'y a que le sentiment qui rende parfaitement heureux! je jouis de quelque considération; j'ai acquis de la fortune; je me suis élevé par mon

---

*Il n'y a que le sentiment*, &c. Le commencement de cette anecdote aura paru manquer du mérite de la nouveauté: rien effectivement de si commun dans nos livres, sur la scène même, que des tableaux de ce genre ainsi que Lucile &c.

faible mérite dans la profession la plus noble ; mais je ne puis être pleinement satisfait qu'en me rappellant Jacques, le fils d'un honnête fermier, l'amant timide & fidèle de Suzette. Je vais donc racheter, s'il est possible, la maison de mon père ; j'en bâtirai sur ses fondements une autre plus commode ; nous passerons ensemble les jours que nous laissera la Providence ; & sur-tout, mes amis, ajoûte-t-il, en embrassant l'épouse de Henri, & Henri lui-même, souvenez-vous que je suis toujours Jacques pour vous & les vôtres. De la franchise, de la

---

mais ce qui sera peut-être moins trivial, c'est un but un peu philosophique qu'on a entrevû, & qu'on auroit bien voulu atteindre, l'objet, sans contredit de tout homme qui attache de l'honneur à l'art d'écrire. Par exemple, n'est-il pas étonnant qu'on ait pu jouer une pièce de Brueys, intitulée *La force du sang*, où l'on nous représente un paysan qui a mis son fils à la place d'un gentilhomme, & ce noble supposé se trouve avoir des inclinations grossières. Est-ce aux gens de lettres à accréditer un préjugé stupide & barbare, dont beaucoup de personnes sont imbues ? il est vrai qu'elles n'ont pas la mal-adresse de le dire tout haut : elles pensent & sont convaincues intimement qu'il y a des éxistences privilégiées, qu'il est un sang noble

bonne humeur & de l'égalité, voilà ce qui doit nous lier; j'entends que nous ne fassions qu'une même famille : le bonheur partagé en est bien plus doux.

Jacques ne tarda point à conduire Pauline à l'au-

---

que la nature a distingué d'un sang roturier ; en conséquence, elles se classent dans une espèce d'hommes à part, créatures de prédilection, que l'Etre suprême a comblées de toutes ses faveurs. Il est bien singulier que Destouches si estimable & si supérieur à l'abbé de Brueys pour les talents & les lumières, ait semblé vouloir consacrer cette opinion absurde qu'on doit abandonner aux Gépides & aux Vandales : il nous a laissé une comédie qui eut, dit-on, quelque succès dans son temps, *La force du naturel*, où cette sottise est établie dans tous ses faux principes ; on y voit une Julie qui paraît avoir apporté au monde une ame différente de celle de la fille d'un marquis, quoiqu'elle ait reçu une brillante éducation ; on lit dans ce drame si étrange :

Elle brusque le monde, en des termes si bas,
Que des gens du commun ne s'en serviroient pas :
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Un homme de mon goût, au fond d'une province,
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un prince ;
La campagne est pour moi plus belle que la cour,
Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour. . .

tel ;

tel; épouse fidelle, tendre mère, femme enfin digne de l'estime publique & de la sienne propre, elle connut les douceurs de la vérité; plusieurs enfants vinrent augmenter les charmes de cette union si touchante; ils formèrent des engagements avec les enfants de Henri; Jacques prétendoit qu'ils se seroient mésalliés, s'ils étoient entrés dans une autre famille; ce couple fortuné remplit une longue carrière, & subit sans remords & sans regret, la fin commune qui nous attend; leur mémoire fut pré-

---

Ce n'est pas là assurément la façon de penser d'un sage. J'aime bien mieux l'action vraiment philosophique d'un monarque Oriental: il apprend que son fils se livre à des déréglements punissables; il le mande auprès de lui, ordonne qu'en même-temps on amène le dernier de ses esclaves, & fait, en sa présence, dépouiller l'un & l'autre de leurs vêtements; ensuite s'adressant à son fils: regarde, observe bien le corps nud de cet homme: jette après, des regards sur le tien, & tâche de saisir quelque différence entre le prince & l'esclave. L'héritier du trône profita de la leçon: il comprit sans peine qu'il n'y a que le mérite personnel qui distingue réellement un homme d'un autre homme.

cieuse à leur postérité, & le village qu'ils ne voulurent jamais quitter, conserva un souvenir éternel de leurs vertus & de leurs bienfaits.





*Dessiné par Le Barbier Peintre du Roy.* AMÉLIE *Gravé par Godefroy de Imp. et Royale de P.*





# AMELIE,

## ANECDOTE ANGLAISE.

Nos moralistes s'élèvent avec vigueur contre les passions ; on ne peut qu'applaudir à leur zèle : mais les suites effrayantes de ces passions représentées par des exemples frappants, convaincroient sans doute plus que toutes ces déclamations étudiées, auxquelles l'esprit aime naturellement à se livrer. L'hif-

toire d'Amélie eſt, peut-être en ce genre, le tableau le plus inſtructif qu'on puiſſe mettre ſous les yeux des jeunes perſonnes : toute l'Angleterre retentit encore de ſa malheureuſe aventure ; cette infortunée lui eſt préſente ; ſa cendre eſt à peine refroidie ; il n'y a point à douter que Paris ne lui prodigue autant de larmes que Londres lui en a données. Ce n'eſt pas pour les ames ſenſibles qu'il exiſte des préjugés nationaux, des diviſions, des animoſités auſſi injuſtes que barbares ; la politique & la guerre n'ont aucun empire ſur des cœurs de cette trempe ; la ſource de toutes les vertus, l'humanité les rapproche, les unit, les lie par des nœuds indépendants des intérêts divers, des tems & des lieux ; ils reconnaiſſent la même patrie, la même origine, la même famille, & aſſurément nous éprouverons en faveur d'Amélie le même attendriſſement que ſi elle étoit née dans nos climats.

Cette jeune créature qui ſera l'objet d'une compaſſion éternelle, devoit le jour à d'honnêtes parents occupés uniquement de lui donner des preuves de leur tendreſſe ; on ne parloit que de ſes progrès dans les différents genres d'inſtructions qu'elle recevoit des meilleurs maîtres ; elle avoit déja acquis des lumières ſans

nombre : mais le cœur se laisse rarement gouverner par l'esprit. Parmi ses excellentes qualités, Amélie en possédoit une dont l'abus cause presque toujours l'infortune & souvent la ruine de son sèxe : elle étoit remplie d'une sensibilité que la moindre occasion portoit à se développer, & l'amour est bien près de cette facilité à s'émouvoir. Les femmes ont le malheur de ne sçavoir guères borner leurs penchants ; c'est le piége où fut prise la trop tendre Amélie. Un jeune gentilhomme de ses voisins, peu favorisé de la fortune, s'étoit fait présenter à sa famille : Charles Dolsey fut accueilli avec bonté ; il plut aux parents, & encore bien davantage à l'imprudente miss ; elle s'abandonna sans reserve à une impression, qui cependant ne lui étoit point familière ; jamais elle n'avoit ressenti de semblables transports ; les visites de Dolsey étoient fréquentes. Par quelle fatalité les parents n'ouvrent-ils pas les yeux sur le danger de ces entrevues, de ces liaisons contre lesquelles ils ont dans la suite à s'élever, & que souvent ils ne peuvent parvenir à détruire ! Amélie attendoit Dolsey : une rumeur subite frappe son oreille ; elle entend parler d'un chasseur, qui, par la maladresse de son camarade,

venoit de recevoir un coup de fusil, & qu'on amenoit dans la cour du château : aussitôt son cœur cède aux mouvements de cette sensibilité qui l'animoit ; ils l'emportent vers le malheureux blessé : elle vôle à son secours ; ah ! quelle agitation éprouve Amélie, quand elle reconnait Dolsey couvert de sang, porté sur un brancard, & évanoui ! Ce n'est point la pitié, c'est l'amour, l'amour dans toute sa force, qui s'est emparé de l'ame de la malheureuse miss ; elle s'est précipitée sur Dolsey : — Auroit-il perdu la vie ? il ne seroit plus ! ( On lui dit qu'il n'est point blessé mortellement, ) & ... où est sa blessure ? dites, répondez ... y a-t-il à craindre ?.. Hélas ! s'il mouroit ! .. Elle n'envisageoit point, elle n'écoutoit point ses parents, qui lui ordonnoient de se retirer. On parvient cependant à l'arracher de ce lieu, & à l'entraîner dans sa chambre, plus mourante sans doute que sir Charles : ses premiers regards le cherchent ; ses premiers accents sont pour demander : en quel état est-il ? Cette blessure ... ne seroit point en effet dangereuse ? On la rassure : on lui repète qu'il n'y a point à s'allarmer sur le sort de Dolsey, qu'il est resté dans ce séjour, qu'on en prendra le plus grand soin. — On ne sçauroit trop s'en occuper ... Il est si

honnête ſir Charles, ſi intéreſſant! Que ne puis-je moi-même ... je doute ... non, l'on n'aura point ces attentions ſi néceſſaires... Alors on fait quelques reproches à la jeune perſonne, ſur cette ſenſibilité indiſcrete; on veut lui repréſenter qu'elle manque à la décence : — La décence ! la décence défendroit-elle qu'on s'intéreſſât en faveur d'un homme expirant? des préceptes d'humanité ne ſont-ils pas les premieres leçons qui m'ont été données? ſa ſituation eſt bien faite pour attendrir. On ſe borne à répondre à miſſ, qu'on lui interdit pour toujours ces éclats de compaſſion inconſiderée, & que la vertu & l'honnêteté ſeroient offenſées, ſi elle perſiſtoit plus longtems à témoigner un ſentiment auſſi vif.

Amélie demeurée ſeule, reflêchit ſur ce qu'on vient de lui dire : — Quoi ! la bienſéance ordonne que l'on ſoit barbare! eh! qu'eſt-ce donc que la vertu? Je ne pourrai plaindre un jeune-homme eſtimable, aimable, lui accorder toute ma compaſſion, la laiſſer éclater ! les parents ... On a bien raiſon de les accuſer de tyrannie; ils déſapprouvent, ils contraignent, ils enchaînent tous nos penchants ! Ne faudroit-il pas que je fuſſe indifférente à la ſituation de ſir Charles? Ah ! jamais, jamais je n'aurai cette cruauté. Quand

je le voudrois.... il ne me feroit pas possible de m'imposer cette loi si inhumaine... j'ai été blessée, je souffre avec Dolsey. Il est vrai, il est vrai que ma sensibilité...ne m'avoit point agitée à cet excès... Qu'est-ce donc que j'éprouve ?

Une femme qui avoit eu soin de l'enfance d'Amélie, vient à paraître, & la trouve noyée dans les larmes : — Ciel ! ma cher miss! pourquoi cette douleur ? — Sara, que dit-on de sa blessure.... l'as tu vû ?..y a-t-il lieu d'espérer ?.. — De qui me parlez-vous? — Peux tu le demander ? de sir Charles. Elle raconte l'entretien qu'elle vient d'avoir, le sacrifice qu'on éxige ; elle se plaint amérement du despotisme de sa famille : Sara essaye de lui dessiller les yeux : — Ah ! miss, gardez-vous d'accuser leurs sages précautions ; vous ne pouvez vous dissimuler jusqu'à quel point vous leur êtes chère, & ils vous donnent une preuve bien convaincante de leur tendresse : ils veulent vous préserver du plus grand des malheurs ; vous n'ignorez pas qu'une fille bien née, telle que vous, ne doit s'attacher que de l'aveu de ses parents. Sçavez-vous ce qu'est ce sentiment qui vous domine à l'égard de sir Charles ? miss, c'est de l'amour... —L'amour !.. j'aimerois... —

Oui, ma chere fille, ma longue amitié, miss, me permet de vous donner ce nom ; vous aimez Dolsey, vous l'aimez avec fureur, & vous vous préparez des chagrins ... — Non, Sara, ce n'est point de l'amour ... & si c'en étoit ... Je te rends graces de tes conseils, je les suivrai. Les auteurs de mes jours n'auront point à se plaindre de la triste Amélie ... quoi ! j'aimerois sir Charles !

Cette victime déplorable de sa passion, car c'étoit la flamme la plus ardente qui la dévoroit, ne sort point de la surprise où Sara l'a laissée ; retirée tout-à-coup d'une profonde nuit, elle a été frappée, en quelque sorte, d'un trait de lumiere qui s'est répandu jusques dans son cœur, qui lui fait voir combien elle s'est trompée sur la nature du sentiment dont elle est déchirée. Ah ! s'écrie-t-elle, il n'y a plus à en douter ! Oui, cette pitié, cette compassion, cet attendrissement... c'est de l'amour, de l'amour le plus enflammé, le plus malheureux ! J'aime, j'aime sir Charles, & j'offense mes parents, je manque à mon devoir, à l'honneur ! Je l'ai manifesté ce penchant... qui me coûtera la vie ; Dolsey s'en sera apperçu, & je n'aurai donc plus qu'à rougir ... moi, connaître la honte, moi, qui ai véçu jusqu'ici, soumise

à la vertu, à ma famille, ne cédant qu'à leurs volontés !.. oh ! je vaincrai, j'anéantirai ce ſentiment.... & ſi Dolſey m'aimoit... & quand il m'aimeroit ... encore une fois, donne-t-on ſon cœur ſans l'aveu de ſes parents ? ne ſont-ils pas nos maîtres ? Ah ! Dolſey, c'eſt toi qui es mon maître, mon tyran, qui m'as enlevé mon repos, mon heureuſe indifférence, l'eſtime de moi-même ! .. Trop aveugle Amélie, quelle ſera ta deſtinée ?

Hélas ! ſa deſtinée étoit décidée ; elle devoit être un exemple du malheur le plus conſtant, & le plus affreux. Elle s'eſt pourtant bien promis de ſe combattre, de triompher d'une paſſion que chaque inſtant augmentoit ; elle avoit formé la réſolution de ne point demander des nouvelles de ſir Charles, & inceſſamment elle retournoit à la porte de ſon appartement, s'informer des progrès de ſa guériſon ; tout ce qui entouroit la jeune perſonne, attribuoit à ſon excellent naturel, cet intérêt qui l'emportoit malgré tous ſes efforts.

Sir Charles eſt rétabli ; il va ſe rendre à ſa famille, dont la demeure étoit diſtante à quelques milles du ſéjour qu'habitoit Amélie ; Dolſey témoigne ſon regret de quitter la maiſon de ſes bienfaiteurs ; il leur pro-

digue les expressions de la plus vive reconnaissance : mais avec quel transport, quel feu il vient à parler de la jeune miss ! — Ce n'est point une mortelle, c'est un ange de bonté, de bienfaisance, une divinité... je lui dois mon retour à la vie. Amélie, à ces mots, rougissoit, pâlissoit, ne pouvoit balbutier que quelques paroles expirantes sur ses lèvres.

Le jour étoit arrivé, où sir Charles prenoit congé de ses amis ; il s'étoit écarté pour quelques moments vers un sallon de verdure. Le hazard, la fatalité sans doute, car il est des circonstances où l'esprit le plus éclairé est tenté d'y croire, amène la malheureuse Amélie dans ce lieu ; on ne demandera point quel sentiment profond l'occupoit : le départ de sir Charles remplissoit entierement son ame ; elle l'apperçoit ; il étoit assis, & versoit des larmes : — Vous pleurez, sir Charles ! — Ah ! miss... je ne vous voyois pas... oui, je m'abandonne à une douleur bien légitime ; je vivois... au sein de votre famille... tous les jours... mes yeux... une blessure... — Quoi, vous ne seriez pas guéri ! — Hélas ! miss ! ce n'est point celle que vous soupçonnez : j'en ressens une bien plus vive, bien plus cruelle... qui ne se fermera jamais,

non jamais... Miss, il ne m'est plus possible de cacher un secret qu'il y a longtems que vous auriez dû pénétrer ; ( il tombe aux pieds d'Amélie ) adorable Amélie, daignez me voir à vos genoux, j'ose... vous aimer, vous idolâtrer, vous le dire ; je brûle, je meurs pour vous de l'amour le plus tendre, le plus passionné... Vous ne me fuirez point ; vous m'entendrez... — Quel aveu vous est échappé, sir Charles ? — Ce que j'aurois voulu me taire à moi-même... vous avez quelques richesses plus que moi : mais ma naissance, mon cœur, mon cœur seront de quelque prix aux yeux de vos parents... si vous m'aimiez, ils approuveroient mes vœux.

Enfin la trop sensible Amélie a oublié tout ce qu'elle se devoit ; elle est restée, au lieu de s'arracher à sa faiblesse ; elle a écouté Dolsey ; elle a fait plus : elle n'a pu lui dissimuler qu'une ardeur mutuelle l'enflammoit ; ils se font des serments de s'aimer, de s'aimer toujours ; Amélie ira dans le sein de ses parents épancher une ame remplie de l'amour le plus violent ; l'un & l'autre ne doutent point que l'hymen ne suive de près cet aveu réciproque de leur tendresse. Sans doute c'est pour les amants que sont faites les aimables illusions ; ils ne voyent qu'un ciel pur & serein ;

ils ſe plongent dans une yvreſſe dont ils n'enviſagent point le terme. Cependant l'orage devoit bientôt ſucceder à cet enchantement.

Dolſey s'eſt retiré dans l'eſpérance qu'il apprendra bientôt que la famille d'Amélie conſent à les unir ; à l'égard de la ſienne, il eſt bien aſſuré qu'elle s'empreſſera de former ces liens. Amélie a volé dans les bras de ſa mere, lui a fait un détail ſincère de tout ce que ſir Charles a pu lui inſpirer ! Quelle réponſe elle reçoit ! il faut abſolument renoncer au plus faible rayon d'eſpoir ; on deſtine ſa main à un homme en place ; ſon mariage même eſt conclu, arrêté : — Que j'aime, que j'épouſe un autre que ſir Charles ! — C'eſt un parti décidé ; vous ſerez la femme de Linſton, & ſous peu de jours. Vous ne vous trouverez plus dans les lieux où peut ſe rencontrer Dolſey ; vous ne le reverrez plus ; il faut vous réſoudre à l'oublier. — Oublier ſir Charles ! Ma mere, donnez moi donc un cœur qui ait la force de vous obéir. — Vous obéirez, vous ſoumettrez ce cœur trop rebelle ; vous écouterez la raiſon, vous remplirez votre devoir, & vous ne déshonnorerez point votre famille... je me garderai bien d'inſtruire votre pere de votre conduite. Ne voyez donc plus que l'autel, & Linſton.

Amélie seule s'écrie : on peut m'y traîner à cet autel, le monument de mon malheur, de mon éternel désastre : mais jurer à un autre qu'il aura ma main, promettre, faire vœu de ne point aimer Dolsey, d'arracher son image de mon ame, de l'oublier, cesser de l'idolâtrer ... cruels parents ! je défie tout votre pouvoir, toutes vos fureurs de me contraindre à cet horrible sacrifice ; non, vous ne l'obtiendrez point, vous ne l'obtiendrez point ; je puis bien ne pas voir Dolsey, ne le voir jamais : mais je lui parlerai toujours du cœur ; je lui repeterai sans cesse au fond de ce cœur que je lui serai attachée jusqu'au dernier soupir ; je lui adresserai mes larmes ; sans doute il m'adressera les siennes ; on ne peut nous empêcher de nous aimer ; nos ames ne sont elles pas à nous ? nous nous applaudirons en secret de souffrir l'un pour l'autre ; malgré nos tyrans, nous gouterons encore des plaisirs.

Dolsey revoloit auprès d'Amélie : elle l'apperçoit, elle court : — Nul espoir, Dolsey ! tout s'oppose à notre bonheur ; enfin elle lui fait part de son entretien avec sa mere. Sir Charles s'en retourne accablé, anéanti ; il ne sait à quelle idée s'arrêter ; tout ce qu'il peut se dire, c'est qu'il ne cessera pas un seul in-

ſtant d'adorer Amélie ; il habitera le même lieu que ſa maitreſſe ; il reſpirera l'air qu'elle reſpire ; & puis l'eſpérance s'eſt-elle jamais ſéparée de l'amour ?

Dolſey étoit dans le ſervice : la rupture entre l'Angleterre & les Colonies d'Amérique vient à éclater ; on ſe flatte d'une réunion : la politique échoue ; c'eſt à la guerre à terminer cette fameuſe querelle ; les étendarts ſont déployés ; voilà Amélie livrée aux allarmes ; elle ſe croyoit arrivée au comble des diſgraces : elle éprouve que le malheur eſt inépuiſable. Qu'elle eſt encore plus déchirée quand elle apprend que le régiment où ſervoit Dolſey, eſt deſtiné à paſſer dans le Nouveau Monde !

Sir Charles n'étoit pas moins accablé de cet évènement ; attaché à ſa profeſſion, il aimoit la gloire, & brûloit de s'illuſtrer ; un brillant chemin lui étoit ouvert : mais il s'éloignoit d'Amélie ; peut-être ne la reverroit-il jamais ; il ne redoutoit dans la mort que la privation d'un amour qui lui étoit bien plus cher que l'éxiſtence. Il paſſoit les jours à écrire des lettres qu'il eſſayoit inutilement de faire parvenir à la jeune miſſ. Cette occupation trompoit, en quelque ſorte, ſa douleur ; il croyoit voir ſa maitreſſe, converſer avec

elle, lui renouveller les ſerments d'une paſſion qui ne devoit avoir d'autre terme que celui de ſa vie.

Le moment fatal de l'embarquement eſt venu. Amélie ne pouvoit voir Dolſey. On contemploit de ſa fenêtre, le ſpectacle du départ; c'étoit ſur cette affreuſe image que s'arrêtoient, que ſe fixoient tous les regards d'une femme trop ſenſible. Voilà donc, ſe rediſoit-elle inceſſamment, voilà ce qui va emporter loin de moi tout ce que j'aime! il ne faut pas l'eſperer: ces flots ne me le rameneront point!

Les parents de la jeune perſonne feignoient de ne point ſaiſir la cauſe de ſon déſeſpoir. Ils ne doutoient pas que l'abſence de ſir Charles ne rendît le calme à cette ame ſi agitée. Sara ne la quittoit point, elle recevoit ſes larmes. Amélie entend les cris des troupes qui s'embarquent: — Sara, Sara, je ne le verrai plus! une eſpace immenſe va nous ſéparer! & auſſitôt cette malheureuſe créature tombe ſur la terre, en fondant en pleurs. Ma chere miſſ, dit Sara, vous ſeriez donc flattée de voir ſir Charles encore une fois? — Ah! le voir, le voir, ne fut-ce qu'un inſtant.... ma tendre, mon unique amie, je donnerois tout ce que je poſſède, mes jours mêmes pour ce moment de bonheur ... ſe pourroit-il...

Hélas!

— Hélas, votre situation me pénètre ! s'il ne falloit pour vous rendre à la vie, que vous procurer une entrevue... promettez moi... — Tout... Sara, tout... Je verrois Dolsey !.. — Il va paraître. Aussitôt Sara court à un cabinet voisin ; la porte s'ouvre. Amélie s'écrie : sir Charles ! C'étoit en effet sir Charles lui-même qui s'élance aux pieds d'Amélie : — Je viens mourir à vos genoux, de douleur & d'amour... ne craignez rien, divine miss, ne craignez rien : mon respect égale ma tendresse ; j'ai sçu toucher Sara en ma faveur ; je lui ai demandé pour unique & dernière grace, de vous voir, de vous adorer un seul instant, de vous jurer que mon amour me suivra au bout du monde ; mais vous, Amélie, mais vous... dans quels bras... — Ah! plutôt la mort ! Dolsey, ne doutez point de ma constance. Oui, je prends Dieu à témoin que je n'aurai jamais d'autre amant, d'autre époux que sir Charles. — O serment qui me charme ! est-il bien vrai que mon Amélie n'appartiendra point à d'autre que moi ! — Je l'ai juré par le Ciel même ; hélas ! je n'avois besoin que des protestations de mon amour.

Sir Charles couvroit de baisers & de pleurs les mains de sa maitresse ; elle lui fait présent d'un anneau qu'il mêt sur son cœur ; bientôt ils ne se parlent

plus que par des larmes ; Dolſey faiſoit quelques pas pour ſe retirer, & il revenoit ſe jetter aux pieds d'Amélie. Il lui adreſſe, au milieu des ſanglots, ces dernieres paroles : je vous quitte pour obéir à mon devoir, à l'honneur ; je ſerois indigne de votre tendreſſe, ſi je ne cherchois pas des dangers que le deſir de mériter un ſeul de vos regards me fera aiſément ſurmonter. Oui, l'Angleterre me reverra couvert de gloire ; vos parents, j'oſe l'eſperer, deviendront les miens ; un nœud ſacré achevera d'unir deux cœurs que l'amour a déjà liés ſi étroitement ; Amélie ne peut que répondre : adieu ... adieu, Dolſey ! aimez-moi toujours.

Ils ſe ſont quittés ; la jeune miſſ eſt reſtée ſans voix, ſans ſentiment.

Au bout de quelques inſtans, elle ſe relève avec impétuoſité de cet accablement mortel : — Il eſt parti! Elle court, elle vole à la fenêtre, n'en détache plus la vue, ſuit de l'œil les dernières opérations de l'embarquement ; elle croit avoir diſtingué Dolſey dans cette multitude ; elle lui tend les bras ; ſon ame, en quelque ſorte, monte avec lui dans le vaiſſeau, s'éloigne de l'Angleterre ; enfin la flotte a diſparu ; Amélie pouſſe un cri lugubre, comme ſi elle eût exhalé le dernier ſoupir, & va tomber dans le ſein de Sara.

Pourquoi n'a-t-elle pas succombé à ce coup! L'existence qui lui est réservée, est, sans contredit, plus affreuse que la mort même. Elle se refusoit aux caresses de ses parents qui lui avoient été si chers; elle ne parloit plus; elle alloit continuellement à cette fenêtre y attacher ses regards mouillés de larmes; il lui échappoit ces seules expressions: » Il existe au bout de cette étendue immense. » Sara essayoit vainement de la consoler. Plus de consolation, plus d'espoir, disoit elle d'une voix presque éteinte! On l'entendoit pousser de profonds gémissements; la langueur la plus sombre la dévoroit; elle touchoit au moment de sa déstruction.

Un jour, Amélie semble sortir de ce sommeil de mort, & regardant Sara avec attention: — Tu voudrois donc m'arracher au tombeau qui m'attend? — Ah! ma chere miss, que dites-vous? je tenterois tous les moyens de vous rendre à la vie. — Cette malheureuse existence, si je puis encore la supporter, c'est dans l'idée... Sara, m'est-il permis de compter sur ton attachement? — Je croyois vous en avoir donné une preuve éclatante. Eh! à qui devez-vous la visite de Sir Charles? — Il est vrai que par ce service... tu as fait beaucoup pour moi, mais... ce n'est point encore assez.

prends garde que quelqu'un ne nous entende. Sara sort, ferme la porte, & rentrant : — Il n'y a rien à craindre : vous pouvez parler avec confiance. — Sara, ne vois-tu point qu'un malheureux amour triomphe de tous les efforts... qu'il est plus puissant que tes conseils, que ma vertu, que ma famille, qu'en un mot, je ne sçaurois vivre plus longtems, séparée de sir Charles, que mon ame est toute entière en Amérique, que j'expire ici de mille morts. Dans peu de jours, Sara, cette voix ne se fera plus entendre ; ce cœur... n'aimera plus. — Que dites-vous, ô Ciel ? — J'offre à tes yeux le sort que je vais subir. Je te le redis : si je n'avois que la vie à perdre, je consommerois facilement ce faible sacrifice : mais mourir, cesser d'être, quand je pourrois me rapprocher de tout ce que j'aime, car il est inutile de le dissimuler, Dolsey m'est plus cher que jamais ! ne plus exister, quand je pourrois vivre pour le voir, pour l'aimer, pour le lui redire sans cesse ! Sara... je ne sçaurois m'y résoudre. — Que voudriez-vous faire ? – Je médite un projet... dont l'exécution t'effrayera... elle m'épouvante moi-même. Hélas ! je connais tout ce que la décence, le soin de ma réputation, l'honneur m'ordonnent ; j'adore la vertu, &

mes parents, malgré leur tyrannie, mais ... j'adore encore plus ſir Charles; oui, je me ſuis bien conſultée, il n'y a plus à balancer : tout pour l'amour. (Sara veut tenter des repréſentations) Crois-tu que je ne t'aye pas prévenue ? Je me ſuis tout dit; je ne détourne plus la tête; je vois l'abîme, & j'y cours. Ne me préſente point d'obſtacles; promets moi de me ſervir aveuglément, ou tu me vois expirer à tes yeux; que ſçais-je ? je précipiterai le moment d'une mort affreuſe.

Chaque parole d'Amélie portoit le trouble dans le cœur de Sara : — Eh bien ! eh bien ! qu'exigez vous de mon zèle ? parlez : — Tu me rappelleras à la vie. J'ai tout prévu; ma reconnaiſſance a prévenu tes bienfaits.

Enfin la jeune perſonne, après bien des combats, explique ſes intentions. De quelle ſurpriſe eſt en effet frappée Sara, quand Amélie lui propoſe, d'une voix tremblante, de lui procurer des vêtements d'homme ! Je te l'ai dit, pourſuit-elle : je m'attendois à ton étonnement, mais je ne te répéterai auſſi que ces deux mots : ou ce parti, ou la mort. Nouvelles repréſentations, nouvelles prières de la part de la confidente; nouvelles inſtances auſſi de

celle d'Amélie. Sara enfin s'eſt déterminée : elle a apporté un habit d'homme, & une ſomme aſſez conſidérable le fruit de la vente de quelques diamants que miſſ lui avoit confiés comme un bien dont il lui étoit permis de diſpoſer : c'étoit un legs d'une de ſes parentes. — J'imagine, Sara, que tu pénétres mon deſſein : à la faveur de cet habillement ſi étranger à mou ſèxe, je braverai les perils... je n'en connais point, dès qu'il s'agit d'aller retrouver ſir Charles... — Grand Dieu ! que m'apprenez-vous? A quelle extrémité vous aveugle une coupable paſſion ! — Je ne me me cache point qu'elle m'entraîne à tous les excès, que je franchis toutes les bornes... cependant c'eſt près d'un époux, que mon amour m'emporte. Charles ainſi que moi a pris Dieu pour garant de la foi que nous nous ſommes jurée; & voilà l'engagement ſolemnel, que la ſeule perfidie peut rompre. Je n'ai point à craindre cet outrage, cette trahiſon de Dolſey ; il conſacrera l'union de nos deux cœurs ; il y a des autels, des miniſtres en Amérique. — Eh! malheureuſe miſſ, y trouverez-vous des parents ? — Cruelle ! De quoi me parles-tu? Tu me déchires le cœur ; & auſſitôt Amélie tombe dans une rêverie profonde. — Songez dans

quelle affliction votre fuite va les plonger; vous êtes leur fille, leur fille unique; vous étiez leur consolation, le seul objet de leur tendresse. — Ah! par pitié, cesse, cesse de me porter ces coups; sans doute, ils me sont chers ces respectables parents, c'est ce que j'aime le plus... après sir Charles, ajoûte-t-elle, en pleurant avec amertume... Sara, Sara, je reviendrai, j'essuyerai leurs larmes; je répandrai des douceurs sur leur vieillesse; ils me pardonneront; ils accorderont leur consentement, leur bénédiction à un mariage arrêté sans doute par le Ciel, dès ma naissance.

Amélie ensuite paraissoit dominée par l'ascendant de la nature; elle sembloit prêter l'oreille à sa voix, céder à son empire; puis elle reprenoit: vains combats! je n'y puis résister; mon sort est décidé; il m'appelle en Amérique; j'irai... j'irai y mourir. Ah! que je souffre! quel malheur peut approcher du mien?

Elle demeure livrée, plusieurs jours, à des agitations successives; son ame étoit bouleversée comme une mer orageuse: mais l'amour revenoit victorieux dans cette ame pleine de son délire; égarée, furieuse contre elle-même, Amélie s'écrie: je n'écoute plus rien, je n'écoute plus rien; tous mes

vœux ſont de rejoindre Dolſey. Sara, je partage avec toi l'argent que tu m'as procuré; ſonge à te dérober aux recherches de mes parents; ſois aſſurée qu'à mon retour, mon premier ſoin ſera de te voir, & de te récompenſer. Des récompenſes, dit Sara, d'un ton douloureux! ah! je n'en ai pas beſoin; c'eſt ma tendreſſe inſenſée pour vous, qui m'a perdue. O Ciel! pourquoi faut-il que j'aye favoriſé une entrevue ſi funeſte? hélas! je ſuis plus criminelle que vous!

Amélie, malgré les éternelles repréſentations de Sara, malgré ſes propres reproches, continue de s'occuper des préparatifs de ſa fuite: une barque devoit la conduire à un vaiſſeau qui partoit pour l'Amérique. Comme l'amour enhardit un ſèxe timide, & fait d'une jeune fille, un être audacieux!

La malheureuſe miſſ profite des ombres de la nuit pour exécuter ſon coupable deſſein; elle a revêtu les habits qui la traveſtiſſent; deſcendue de ſon appartement, elle ne ceſſe de détourner la tête, de ramener ſes regards ſur un ſéjour qui l'a vu naître, où elle laiſſe un pere & une mere. Ah! diſoit-elle à Sara, s'ils pouvoient lire dans mon cœur! combien ils me plaindroient! Je ſçais, oui, je ſçais que je commets une faute, le crime le plus im-

pardonnable : je m'arrache de ces bras qui ont ſoutenu, élevé mon enfance ! mais.... j'aime ! j'aime !

Elle pleuroit; elle ſanglottoit; elle s'arrêtoit; elle ſuccomboit ſous les divers aſſauts qui l'agitoient; enfin elle s'eſt avancée vers le rivage; elle n'a que la force de ſerrer contre ſon ſein Sara qu'elle tient, quelques moments, embraſſée; puis, tout à coup, comme s'arrachant à elle-même, elle s'élance dans la barque, qui bientôt l'a tranſportée au vaiſſeau; juſqu'au dernier inſtant, ſes yeux demeurèrent fixés ſur cette maiſon, le témoin de ſeize ans de vertus; elle a avoué depuis, que, lorſqu'il ne lui fut plus poſſible de l'appercevoir, il lui échappa un cri de douleur : tant la nature a de pouvoir! & on ne lui manque jamais impunément.

Dolſey avoit atteint ces rivages, où l'on combattit autrefois pour le vil intérêt, & où l'on combat aujourd'hui pour la liberté; il portoit en Amérique ſon cœur plein d'une paſſion malheureuſe; l'image de ſon amante l'y pourſuivoit. Un de ſes amis lui demandoit ſur quels objets, durant ſon voyage, s'étoient arrêtées ſes obſervations? Ce que j'ai vû, répondoit-il? ce qui remplira toujours mon

il court vers ce malheureux : — Brave homme, pourquoi cette profonde tristesse? Vous n'avez rien à vous reprocher : c'est le sort des combats, & non votre courage que vous devez accuser ; peut-être demain, subirai-je la même destinée ! de la fermeté. Vous dépendez, croyez-moi, d'un être compatissant qui connaît tout le respect qu'on doit à l'adversité, & qui employera tous les moyens pour adoucir le poids de vos fers. Ce n'est pas sur moi, repart le prisonnier, en jettant un long soupir, qu'il m'échappe des larmes que je ne puis repousser. Y auroit-il de la honte à se montrer sensible? La fortune a trahi mes efforts. Tout ce que je regrette, c'est une jeune personne que j'adore, qui m'aime, & qui alloit être mon épouse ; je goûtois la douceur d'être utile à sa famille, que des disgraces inattendues ont réduite à un état au-dessous de la médiocrité, & le revers que j'essuye, va les exposer aux horreurs de l'indigence ; Rose, Rose sera malheureuse !.. Elle ne le sera point, interrompt sir Charles, qui s'attendrissoit par degrés ; (il court embrasser le prisonnier ;) J'aime aussi : je sens combien vous devez souffrir ! me préserve le Ciel d'empoisonner de la moindre amertume une si heureuse destinée ! Vous aimez !

Je brise vos chaînes ; soyez libre ; hâtez-vous de revoir l'objet d'une tendresse si estimable ; faites son bonheur ; l'idée que j'aurai pu y contribuer en quelque chose, me rendra mes peines plus supporportables. Hélas ! ajoûte Dolsey, en baissant la voix, que ne puis-je faire de même la félicité de mon Amélie ! L'Américain transporté de reconnaissance, avoit de la peine à s'exprimer ; il arrose de ses pleurs les mains de son libérateur généreux : sa voix s'ouvre enfin le passage à travers une abondance de larmes :— Le nom, le nom de sir Charles restera à jamais gravé dans mon cœur, dans celui de Rose ; nous le redirons, nous le chérirons sans cesse. Dolsey ne se contente point d'un procedé si noble : il fait rendre à l'Américain tout ce qu'on lui avoit ôté, & y joignant une bourse de guinées : — Ce n'est point un ennemi qui vous donne cette faible marque de sensibilité, c'est un homme qui vous doit le plaisir de s'être attendri, & qui desireroit mériter votre amitié : oui, votre souvenir me flattera ; plaignez-moi d'être obligé de combattre de braves gens tels que vous ! O la plus touchante, la plus sublime des passions, amour, flamme vraiment céleste, c'est ainsi, lorsque la pureté t'accompagne, que tu deviens la source des plus belles

actions ! c'étoit l'image d'Amélie que Dolſey voyoit dans Roſe, & qui faiſoit tomber les fers de ſon amant.

Quelque tems après, ſir Charles éprouva qu'il avoit préſſenti ſa deſtinée, & que cependant la vertu n'eſt pas toujours ſans récompenſe. Une petite troupe qu'il conduiſoit, trompée par les eſpions, eſt ſurpriſe dans un défilé ; elle alloit être taillée en piéces : Dolſey déploye toutes les reſſources de ſon courage & de ſon génie militaire ; il vient à bout de ſauver ſon détachement de ce mauvais pas : mais, en protégeant l'arrière-garde, il ne peut échapper à une horde de Sauvages, qui ſe diſputent tous l'honneur de lui enlever la chevelure, & de l'immoler à leur féroce barbarie. Un cri ſe fait entendre. Eſt-il bien vrai ? .. Arrêtez, arrêtez... c'eſt mon bienfaiteur ! c'eſt ſir Charles ! Celui-ci lève la tête : quelle eſt ſa ſurpriſe ! il reconnait l'Américain qui lui devoit la liberté, & qui s'empreſſe de l'arracher à ces tigres altérés du ſang Européen. C'eſt vous, lui dit Dolſey ! eh bien ! vous voyez que la guerre a ſes viciſſitudes. Je ſuis donc à mon tour votre priſonnier ; je vous remets mon épée. — Non, vous la garderez ; vous devez vous attendre à tous les efforts que je tenterai pour vous imiter ; dès ce moment, vous êtes le maître

de retourner parmi les vôtres ; mais, avant de nous quitter, ne me refusez pas une grace : venez recueillir le fruit de vos bienfaits. Aussitôt il l'entraîne vers une maison rustique, située dans une riante prairie bornée par une montagne couverte d'une forêt majestueuse ; sir Charles voit sortir de cette maison une foule de gens qui paraissoient s'être rassemblés pour une fête ; il distingue dans la multitude, un vieillard respectable, & une jeune fille, qui étoit un ange de beauté : l'innocence & la candeur virginale respiroient sur ce visage enchanteur. Elle rougissoit à vue d'œil comme la belle fleur dont elle portoit le nom ; elle accouroit au devant de l'Américain, qui ne lui laisse pas le tems de l'interroger : — Ma chere Rose, lorsque je t'ai quittée, je n'imaginois pas que j'allois combattre ; j'ai trouvé dans mon chemin, une troupe de nos amis ; ils m'ont invité à les accompagner ; nous nous sommes battus ; cette fois-ci nous avons été moins malheureux ; je t'amène un prisonnier qui doit être notre maître ; examine le bien, & tombons tous à ses genoux : sais-tu qui il est ? c'est mon cher bienfaiteur, sir Charles. Sir Charles, s'écrient à la fois Rose & le vieillard ! oh ! nous ne saurions trop bien le recevoir.

Il faut, pourſuit l'Américain, s'adreſſant à Dolſey, que vous jouiſſiez de votre ouvrage; apprenez que c'eſt aujourd'hui que j'épouſe tout ce que j'aime; & votre préſence achevera de combler notre bonheur. Dolſey entre dans une ſalle, où étoit préparé un feſtin champêtre; tout peignoit dans cet aſyle, la modeſtie, la ſimplicité touchante de l'age d'or. Roſe s'étoit écartée de la compagnie: elle rentre, en tenant dans ſes mains pluſieurs guirlandes de fleurs, & avec un air riant & plein de graces, les entrelaſſant autour de ſir Charles: voici, dit-elle, les chaînes dont je veux charger notre priſonnier. Dolſey fut enchanté de ce ſpectacle intéreſſant, qui lui rappelloit Amélie: car tout contribuoit, dans ce lieu, à lui retracer un ſi cher ſouvenir; il partit enfin, comblé de témoignages d'amitié & de bénédictions, & ſe hâta de rejoindre ſon armée, dont il fut reçu avec les acclamations les plus flatteuſes.

On veut envoyer en Angleterre un perſonnage de confiance, que l'on chargeroit d'inſtructions importantes, qui devoient ſe tenir ſecrettes: d'une voix unanime, ſir Charles eſt nommé; il réuniſſoit à la bravoure, une capacité reconnue dans les affaires; la penſée qu'il va ſe rapprocher d'Amélie, lui fait

accepter, ſans balancer, cette commiſſion honorable. Le jour même de ſon départ eſt fixé ; il a déja vu s'enfler les voiles du vaiſſeau qui va le rendre à ſa patrie.

Le déguiſement d'Amélie la raſſuroit contre une infinité de dangers où, ſans cette précaution, elle ſe ſeroit néceſſairement trouvé expoſée ; mais cette métamorphoſe ne changeoit point ſon ame livrée à de continuels aſſauts ; elle brûloit de toucher au terme d'un ſi long voyage, & elle regrettoit ſa famille, ſes ſociétés, ſa patrie ; elle ne pouvoit ſe dérober aux remords inſéparables d'une action auſſi criminelle qu'audacieuſe ; il eſt vrai que l'idée qu'elle alloit revoir Dolſey, ſurmontoit bientôt ces réflexions affligeantes ; l'amour eſt une de ces paſſions auxquelles toutes les autres ſont immolées. La jeune Anglaiſe ſe faiſoit raconter juſqu'aux moindres détails relatifs aux diverſes plages qui frappoient ſa vue. Sir Charles, ſe diſoit-elle au fond du cœur, a paſſé par ces lieux ; y penſoit-il à moi ? Souvent ſes regards mélancoliques s'attachoient ſur cette vaſte étendue, dont les limites devoient lui annoncer le Nouveau Monde, & c'étoit Dolſey qu'elle voyoit toujours au bout de cet eſpace immenſe ; quelquefois elle s'abandonnoit

à

à la crainte de trouver ſon amant, ou mort, ou infidèle : — Sir Charles ne ſeroit plus ! ſir Charles m'auroit oubliée ! .. Ah ! qu'il en aime une autre, qu'il en aime une autre, s'il ne peut vivre, & être heureux qu'à ce prix ! Je ſens que pour conſerver ſes jours, je ſerois capable d'un ſi grand ſacrifice. Amélie ſaiſiſſoit les occaſions d'être ſeule ; c'eſt aux amants à goûter les douceurs de la ſolitude, & à ſe pénétrer du charme de cette délicieuſe rêverie, volupté ignorée des cœurs inſenſibles.

Tout-à-coup les matelots s'écrient : l'Amérique ! l'Amérique ! Nous ſerions en Amérique, dit Amélie, avec un tranſport qui a preſque trahi l'amante ! Je reverrai... Elle s'arrête à ce mot, & rougit de ſon égarement ; impatiente de ſortir du navire, elle eſt la première à s'élancer ſur la rive ; arrivée dans ces contrées qui auroient dû reſter inconnues à l'Europe, toutes ſes queſtions n'ont que ſir Charles pour objet ; elle s'informe ; elle demande ; elle ſe fait répéter vingt fois ce qu'on lui a redit autant de fois. Enfin elle a appris que l'armée dans laquelle ſervoit Dolſey, étoit à une diſtance de quarante ou cinquante milles : elle a oublié l'excès de ſes fatigues ; elle vole vers ces lieux. La nouvelle s'eſt répandue que ſir Charles

partoit pour l'Angleterre : — O ciel ! s'il quittoit ces climats, ſans m'avoir vuë !... n'aurois-je paſſé les mers que pour fixer mes yeux, mon ame ſur ſes traces ? Elle précipite ſa courſe ; elle eſt frappée de la rencontre de gens de guerre, qui l'informent que le départ de ſir Charles eſt différé ; auſſitôt le cœur d'Amélie s'ouvre aux tranſports de la joie la plus vive : — Je le verrai ! je le verrai ! oh ! je mourrai de ce plaiſir ! Elle atteignoit ce terme ſi deſiré : elle entend dire que ſir Charles eſt nommé pour commander un détachement qui doit aller chercher les Américains dans leurs retraites. Quelle révolution rapide dans tous les ſens d'Amélie ! Elle s'écrie : Dolſey va combattre : ah ! tous les dangers le menaçent ! Ses allarmes ſont bien plus fortes, quand elle ſait que ce détachement eſt parti. Elle court ſur les pas de ſir Charles ; elle a réſolu de marcher à ſes côtés ; elle parera de tout ſon corps les coups qu'on voudra lui porter ; elle traverſe avec une rapidité incroyable, ces plaines, ces bois, où nos Européens trouvent tant d'obſtacles à ſurmonter ; elle ne ceſſoit d'interroger tout ce qui pouvoit lui donner les moindres lumières, ſur la route qu'avoit tenue ſir Charles. Un bruit effrayant de tambours vient frapper ſon oreille ; elle apperçoit des ſoldats en

désordre ; elle voit des blessés qui se traînent, qui perçent l'air de leurs gémissements, qui tombent, qui expirent ; on lui raconte que, près d'une forêt qu'on lui indique, il s'est livré un combat où les Anglais ont eu le dessous : — Et Dolsey, Dolsey... où est-il ? je ne le vois point ! On ne lui rend aucune réponse satisfaisante. Il n'appartient qu'aux personnes qui aiment, de se remplir de l'état affreux de cette infortunée ; elle ne voit plus ; elle n'entend plus ; vivante à peine, elle n'a que la force d'aller jusqu'au champ de bataille : quel spectacle pour la femme la plus sensible ! des ruisseaux de sang, des monceaux de mourants, de morts, toutes les horreurs de la guerre ; elle marche sur des cadavres ; elle foule à ses pieds des malheureux qui poussent les derniers soupirs ; elle cherche, elle regarde, elle appelle Dolsey : un écho lugubre répond seul à sa voix ; son œil apperçoit, saisit de loin un corps pâle, ensanglanté ; elle y vole, jette un cri épouvantable : — Dolsey ! C'étoit en-effet Dolsey lui-même, que la flèche d'un Sauvage avoit étendu sur la poussière. Dolsey, redit Amélie ! & elle s'est précipitée, attachée sur ce corps déja défiguré par les ombres de la mort. La malheureuse amante avoit

perdu connaiſſance, elle la reprend : — C'étoit donc là le ſort qui m'attendoit en Amérique !.. Dolſey, mon cher Dolſey ! je mourrai, je ſerai enſevelie avec toi ! le même linceul nous couvrira tous deux ! (Elle met la main ſur ſon cœur :) Voilà ce cœur qui m'aimoit, qui ne ſent plus !.. Seroit-il poſſible ?.. ô ciel ! ciel ! ô Providence ! il palpite ! Dolſey.... Dolſey ! il reſpireroit !.. je pourrois le rendre à la vie !.. D'où viennent ces flots de ſang qui l'inondent ? Amélie fait des recherches, examine : elle découvre, près du cœur, une bleſſure étroite ; elle ſe hâte d'y coller ſa bouche, ſon ame entière : elle ſuce avec tranſport cette plaie ; elle veut étancher ce ſang : elle l'a arrêté ; Dolſey exhale un ſoupir. Son amante dans l'yvreſſe de la joie : — Oh cher Dolſey ! je te ranimerois, je te ranimerois ! Enfin ſir Charles inſenſiblement rappellé au jour, a ſoulevé une paupière preſque éteinte : il l'a tournée ſur la perſonne qui eſt venue le ſecourir. Amélie croit avoir ſaiſi dans ce faible regard, quelque trouble ; Dolſey a bientôt refermé les yeux ; cependant la chaleur ne l'avoit point abandonné. C'eſt à l'amour à connaître la délicateſſe, toutes les inquiétudes, toutes les craintes du ſentiment ;

& ſurtout une amante telle que la jeune Anglaiſe, étoit ingénieuſe à s'allarmer; elle redoute les ſuites d'une reconnaiſſance trop prompte : cette révolution replongeroit infailliblement Dolſey dans le tombeau : elle apperçoit une herbe, dont les Sauvages expriment le ſuc pour ſe colorer le viſage, quand ils marchent au combat : Amélie appréhendant que ſes habits d'homme ne la déguiſent pas aſſez à des yeux ſi accoutumés à lire dans les ſiens, couvre ſes lys & ſes roſes, de l'infuſion de cette herbe : c'eſt dans ces ſortes d'occaſions, que le véritable amour ſait s'impoſer les plus grands ſacrifices; Amélie aimeroit mieux renoncer pour jamais au plaiſir de ſe faire connaître à Dolſey, que de lui cauſer une ſeule émotion, qui pût retarder d'un moment ſon retour à la vie. Elle a revolé auprès de ſir Charles; elle lui prodigue tous les ſoins; des ſoldats Anglais viennent ſe réunir à la tendre Amélie : on tranſporte le bleſſé dans une maiſon voiſine; ſa généreuſe maîtreſſe ne le quitte point; elle repouſſoit ſes larmes, toujours prêtes à s'échapper, & s'attachoit à renfermer dans ſon cœur ces expreſſions qui n'appartiennent qu'à l'amour, & qui bientôt auroient trahi ſon ſecret; & l'exiſtence de ſon

amant, cette existence qui lui étoit mille fois plus chere que la sienne, dépendoit de cet effort surnaturel.

Sir Charles enfin est rendu à la lumière; ses premiers regards cherchent l'être généreux qui est à ses côtés : ses premiers accens sont ceux de la reconnaissance : — Eh ! à qui donc ai-je tant d'obligation? qui a pû me marquer un intérêt si tendre ? Que le son de cette voix pénétre l'ame d'Amélie ! faut-il se dompter à ce point ? — Je suis... je suis un malheureux étranger, qui passois vers le lieu où s'est dónné le combat ; je vous ai distingué parmi ces déplorables victimes des fureurs de la guerre ; j'ai volé à vous... à vous... qui m'avez touchée... ma bouche a sucé votre blessure; j'ai étanché votre sang... vous revivez ! — Quel prodige de sensibilité, de bienfaisance ! Quoi ! c'est vous qui me faites renaître !.. Comment... comment m'acquitter? Ange du Ciel, car vous n'êtes pas un mortel, que ferai-je donc pour récompenser... — Vous vivrez, vous m'accorderez quelque amitié... — De l'amitié? de l'amitié?.. Ah ! tous les sentiments vous sont dus, ceux de l'admiration, de la plus vive reconnaissance, de l'adoration : & en disant ces mots, Dolsey regardoit

attentivement Amélie : il se sent ému ; les forces lui manquent. Un chirurgien accourt, qui oblige Amélie de se retirer ; elle cède sans peine à cette nécessité cruelle de se séparer de sir Charles : il suffit que la conservation de ses jours soit attachée à une contrainte aussi rigoureuse. Mais si elle ne peut lui parler, elle goûtera du moins la douceur de le voir : elle se place dans un endroit, d'où sans être apperçue, il lui étoit permis de fixer ses regards sur le blessé, & ils ne s'en détachoient point ; elle ne cessoit d'échauffer le zèle des personnes qui le servoient, de leur recommander d'employer tous leurs soins pour hâter sa guérison.

Dolsey sort de cet état de langueur, voisin de la mort ; il a repris un peu de calme ; il demande avec empressement, ce qu'est devenu l'étranger à qui il est si redevable : on lui répond qu'on l'a prié de s'écarter, dans la crainte que ses entretiens ne retardassent son rétablissement : — Ce généreux bienfaiteur ! oh ! je veux le voir, lui parler ; c'est sa présence qui achevera de me ranimer ; envain on s'oppose aux instances pressantes de Dolsey : il faut lui céder : Amélie accourt de sa retraite : — Je ne vous perdois point de vue, si je n'avois pas le plaisir d'être

auprès de vous : mais ne parlez point, ne parlez point; ſongez à vous rétablir; comptez ſur des ſoins vigilants... quand ce ſeroit moi-même... je donnerai l'exemple. — Ami généreux, vous méritez bien ce nom, ce n'eſt pas à moi à douter de votre empreſſement à me rappeller à la vie; ne me quittez point! que j'expire dans votre ſein, car il eſt inutile de vous cacher que je ſens ma fin prochaine... — O ciel! que dites-vous... cher Dolſey... monſieur... — Il eſt inutile de vous demander ſi vous êtes Anglais; à votre langage, à votre accent, je vous reconnais pour mon compatriote. — Oui, je ſuis né en Angleterre... je viens... pour mourir avec vous, ſi le Ciel trompoit mes ſoins & nos eſpérances: — Non, ame divine, il ne faut pas à cet excès reſſentir ma perte: mais j'attends d'une générosité ſi héroïque, un ſervice égal, ſans doute, à celui que vous m'avez déjà rendu; que dis-je? il ſera bien au deſſus : ce ſera le comble des bienfaits. Par hazard, habiteriez-vous Londres? — Ma demeure eſt à peu de diſtance de cette ville. — Ah! vous pouvez... promettez-moi de remplir...., tous mes vœux : je vous le répéte. Ce ſera le premier des ſervices. Sçachez que j'ai à regretter bien plus que l'exiſtence; je perds, en mou-

rant, une amante, une amante accomplie ! (Il échappe à la jeune miss un mouvement qui pensa la découvrir.) Pourquoi ce trouble ? hélas ! aimeriez-vous ? celle qui vous est chère, en feriez-vous séparé ?.. L'objet de cette tendresse si vive, si malheureuse, ne recevra point mon dernier soupir ! ce sera dans votre sein que je l'exhalerai ; l'amour vous le confiera, comme un dépôt sacré que vous remettrez à ma chère Amélie ; le séjour de cette fille adorable, est au village d'Hammersmith : dites-lui... j'aime à croire qu'elle m'aime toujours... Et pouvez-vous en douter, interrompt vivement Amélie ? oui... elle vous aimera.... ce que vous m'avez inspiré, m'assure qu'il faut vous être attaché... au-delà du tombeau. — Ah ! si vous la connaissiez ! c'est la beauté, le sentiment, la vertu même ! Ses parents, ses cruels parents se sont opposés à notre union ; mais l'amour, mais le Ciel ont triomphé de ces obstacles : j'ai juré à ses pieds que je la choisissois pour mon épouse, que je n'en aurois jamais d'autre... Vous pleurez, généreux étranger ! vos larmes inondent mes mains ! oui, je le vois, vous éprouvez ma situation ! c'est ce qui vous a parlé, vous a attendri en ma faveur. Daignez donc m'écouter : c'est une prière que je vous fais comme au mortel le plus sen-

ſible, vous m'en avez donné des preuves : ſi vous revoyez l'Angleterre, courez chez cette maitreſſe de mon cœur ; dites-lui, que vous avez voulu me rendre à la vie : hélas ! je n'aurois vécu que pour l'adorer ; dumoins je lui conſacre mes derniers inſtans ; aſſurez-la bien que ſon image a été le dernier trait qui ſe ſera effacé dans mon cœur, que je ſuis expiré ſon amant, ſon époux, ſon fidèle époux : que ſi notre ame nous ſurvit, comme tout nous preſſe de le croire, cette ame brûlera encore d'amour pour elle... Qu'avez-vous ? Amélie, en fondant en pleurs, & ſerrant la main de ſir Charles : — Dolſey, mon cher Dolſey !... Ce ſont les ſeuls mots qui lui échappent ; elle craint d'en avoir trop dit ; elle veut fuir. Le bleſſé la retenant par le bras : — Vous ne me quitterez point, vous ne me quitterez point ; jamais... le ſon de cette voix... je découvre dans ſes traits... je démêle... à quelle illuſion je m'abandonne !.. Qui êtes-vous ?.. Je ſaiſis... une reſſemblance... Non, je ne vous laiſſerai point échapper... — Dolſey... que voulez-vous ? qu'exigez-vous ? — Plus j'entends. Oh ! je ſaurai... — O Dieu ! ſouffrez que je me retire... ma vie... la vôtre dépend... attendez...— Ces accents... mes regards... ciel ! ô ciel ! eſt-

il possible ! ce seroit ... Votre Amélie, s'écrie la jeune Anglaise, en se précipitant dans le sein de sir Charles, qui est venue vous chercher, & mourir en Amérique. — Amélie ! L'un & l'autre aussitôt ont perdu l'usage des sens.

On est accouru au cri mutuel de ces deux cœurs si sensibles : on les trouve prêts à expirer. Sir Charles avoit sa bouche collée sur une des mains d'Amélie. Celle-ci a repris connaissance la première ; elle apperçoit une foule de spectateurs : — Oui, sous cet habit qui m'est étranger, vous voyez la femme la plus malheureuse, la victime la plus déplorable d'une passion qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ! J'avois traversé les mers, pour voler auprès de tout ce que j'aime ; mes soins l'ont rappellé au jour ... quel objet ! Dolsey mourant ! .. Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis l'auteur de sa perte ! c'est moi dont l'imprudence a causé cette funeste révolution ... je n'ai pu me taire ! je n'ai pu te fuir ! Dolsey, mon cher Dolsey, reçois mon ame ... ma mort ne préviendroit pas la tienne !

Cette infortunée fondoit en larmes, se livroit à tous les mouvements d'une agitation inexprimable, demeuroit immobile, levoit les yeux au Ciel, comme

pour l'accuser, puis sembloit l'implorer en faveur de sir Charles. Il se réveille enfin, de cet anéantissement, la suite des sensations diverses qui l'avoient frappé à la fois, & d'une voix inarticulée: — Amélie! Amélie, je vous revois! je vous dois tout! ... Par quel miracle! je ne pourrai jamais, non, jamais, soutenir cet excès de bonheur: il ne fera que hâter la fin d'une éxistence que j'aurois voulu vous consacrer..... ma chère Amélie! c'est vous! vous en Amérique, près de moi!..

On défend absolument à sir Charles, de proférer la moindre parole; Amélie joint ses instances aux représentations des médecins; elle menace même son amant de se retirer: il promet de s'asservir au silence, pourvû qu'il lui soit permis de la regarder. Ces deux êtres si dignes de s'aimer, dont l'amour avoit quelque chose de céleste, se disoient des yeux, ce que, peut-être, leurs bouches n'auroient pu exprimer; langage si touchant, si passionné de l'ame, que vous êtes supérieur à tout l'art du jargon de l'esprit! Ce sont deux véritables amants, qui possèdent le charme & la force de l'éloquence! À quels transports, à quel délicieux délire s'abandonne la jeune Anglaise, quand on lui

annonce que tous les dangers qu'on redoutoit pour les jours de ſir Charles, ſont diſſipés; qu'en un mot, il eſt aſſuré de ſa guériſon!

Enfin il eſt permis à Dolſey de laiſſer éclater ſon ame : —— Ma chere, ma divine Amélie, ange de beauté & de vertu, je revivrai donc pour être le plus fortuné des mortels! eh! quelle félicité approchera de la mienne? Ton amant, ton amant ſera ton époux, l'époux d'Amélie! Grand Dieu! pouviez vous réparer tout ce que j'ai ſouffert, par une faveur plus grande? Oui, maitreſſe de mon ame! je vais de ce lieu... mes premiers pas feront pour me traîner aux autels, pour m'y lier par des nœuds... qu'ajoûteront-ils à ceux qui m'enchaînoient déja?.. pourrai-je t'aimer, t'idolâtrer d'avantage? Eſt-il bien vrai? je ſerai l'heureux poſſeſſeur de tout ce que l'Etre ſuprême a formé de plus beau, de plus parfait! Mon cœur, ce cœur qui brûle de tout l'amour, ſera contre le cœur d'Amélie! La tendre amante ne répondoit que par des larmes; eh! quelles larmes! qu'elles l'embelliſſoient! qu'elles exprimoient tout ce que reſſentoit ſon cœur! Non, l'on ne peut ſe former une idée d'un pareil raviſſement.

Ils ſe mettent en chemin pour ſe rendre à Phi-

ladelphie ; arrivé en cette ville, la première parole que prononce Dolſey, eſt le nom d'un miniſtre de ſa connaiſſance. A peine a-t-il achevé de ſe lier par un engagement ſacré : il ſe lève avec tranſport, en s'écriant : je ſuis l'époux d'Amélie ! La cérémonie finie, & l'aſſemblée retirée, Dolſey court à ſa femme qu'il ſerre dans ſes bras : — Je ſuis dans les Cieux! Amélie, ma chere Amélie, je t'en ai fait le ſerment aux autels; je te le répéte ici avec toute l'ardeur dont tu m'as enflammé : je ne ceſſerai jamais de t'aimer, de t'adorer, comme la plus fidèle image du Dieu qui nous a réunis. Oui, c'eſt l'Etre ſuprême qui t'a amenée en ces contrées pour me rendre à la vie, pour m'enivrer d'un bonheur qui n'eſt point connu ſur la terre! Je ſuis ton ouvrage ! tu m'as fait revivre; je ne dois, je ne veux exiſter que pour toi, que pour toi ſeule, ma chère ame; oublions l'Angleterre, l'Europe, l'Amérique même : n'enviſageons que nous deux dans cet univers ; nous ſommes les ſeules créatures ... vas, il n'y en a point qui ſçache aimer comme moi. Cher époux, répondoit Amélie, avec cette douceur qui eſt le premier charme de la beauté, tu m'a coûté bien des larmes ! mais elles ſont toutes eſſuyées : je ſuis près

de Dolsey; il faut bien qu'il me tienne lieu de tout.

Ce couple si heureux auroit été regardé dans les siécles du paganisme, comme les Dieux même du véritable amour. Ils habitoient près de la ville une maison de campagne, où tout sembloit respirer & peindre une tendresse qui n'avoit point encore eu de modéle. C'étoit ce séjour enchanteur d'Eden, que Milton nous représente enrichi de toutes les largesses de la nature; partout s'y répétoit l'image de la déesse de ses Charites: car son attachement ressembloit à une espece de culte religieux: de quelque côté que se tournât la vue, elle

---

*Ce séjour enchanteur d'Eden.* Jamais Milton ne s'est montré plus poëte que dans la brillante description des jardins d'Eden: c'est la nature même étalant toutes ses graces & toutes ses richesses. Peut-être ce morceau l'emporte[illegible] pour l'éclat du coloris, sur le chant de la *Jérusalem* [illegible] où le Tasse nous représente les divers enchantemens [illegible] beaux lieux qu'habitoit Armide. Il est vrai que ces [illegible] hommes n'ont été que d'heureux imitateurs: [illegible] Homere avant lui, dans la peinture des jardins [illegible] nous ont laissé des modéles de ce genre, [illegible] suivre de loin, mais on ne parvien[illegible]

ſe fixoit ſur des portraits de la nouvelle Emma. Le tableau favori de Dolſey, ſur lequel ſes yeux ne ſe laſſoient point de revenir, offroit la ſituation de ſa femme, au milieu des horreurs d'un champ de bataille, ſuçant ſa bleſſure, & occupée du ſoin de le rappeller à la vie : voila, diſoit-il à ſes amis, le ſpectacle du triomphe de l'amour, celui qui attachera mes derniers regards ! puis-je aſſez m'en remplir ! quelle femme divine je poſſède ! Ah ! mon cœur, mon cœur peut-il ſuffire à mes tranſports? Les deux époux étoient-ils ſéparés un inſtant, ils ſe pénétroient du plaiſir mutuel qu'ils goûteroient à ſe revoir ; tous les jours, Dolſey parloit à ſa charmante compagne, de l'excès de ſa paſſion : — Elle croît,

---

*De la nouvelle Emma.* C'eſt l'héroïne d'une ancienne ballade de Chaucer, un des premiers poètes Anglais, que Prior a ſçu rajeunir avec goût. Cette Emma paſſe par toutes les épreuves auxquelles ſe puiſſe ſoumettre la tendreſſe ; elle recueille enfin le prix de ſes témoignages d'amour. Rien de plus intéreſſant que ce petit ouvrage ! il y régne une douce mélancolie, qui attache & fait plaiſir. Il y a lieu d'être étonné qu'aucun de nos jeunes écrivains empreſſés à chercher des ſujets pour exercer leurs talents, n'ait point ſongé à tirer parti de celui-ci?

Amélie,

elle s'affermit avec le tems ; non, je ne l'exprime point comme elle se fait sentir à mon ame ; non, Amélie, tu ne sçauras jamais à quel excès je t'adore ! Ah ! pourquoi des cœurs tels que les nôtres n'ont ils pas un langage qui leur soit propre ? qu'elles sont faibles toutes ces expressions, comparées à ce que tu m'inspires ! mes yeux ne t'en disent-ils pas davantage ?

Sir Charles se faisoit une occupation de sa tendresse ; le choix des fleurs qui devoient parer le sein de son épouse, étoit pour lui un objet important ; il avoit instruit un oiseau de ces contrées à dire : » *Adore Amélie* ». Il avoit même consacré à sa femme un bocage délicieux, qu'il appelloit *son temple* ; tous les ornements champêtres que produit le Nouveau Monde, s'y trouvoient réunis : c'étoit la retraite préférée, où Dolsey alloit se pénétrer de cette ardeur si vive & si pure ! Les passions, pour s'enflammer & se nourrir, recherchent la solitude ; un amant ne se livre jamais à toute l'ivresse de son bonheur, que lorsqu'il est éloigné de la société. Il s'interroge ; il se parle ; il se suffit à lui-même ; on a dit avec raison que le premier monologue fut dans la bouche de l'amour : il est vrai que l'objet de cette sorte d'ido-

lâtrie méritoit ce rare attachement. Amélie ne ſongeoit qu'à plaire à Dolſey ; c'étoit pour ſon époux qu'elle ajoûtoit aux heureux préſents qu'elle avoit reçus de la nature : ſans ſir Charles, elle eût ignoré à jamais qu'elle étoit belle, & elle ne le ſçavoit que pour lui ſeul.

Les parents d'Amélie étoient inconſolables de ſa perte ; ils s'accuſoient réciproquement de l'avoir contrainte à fuir de la maiſon paternelle ; ils n'avoient aucune lumières ſur ſon ſort : (qu'on ſe rappelle que Sara s'étoit dérobée à leurs recherches ;) ils ne ſçavoient enfin ſi leur fille éxiſtoit, & ils étoient plutôt portés à croire, que ſes malheurs l'avoient plongée dans le tombeau : il eſt rare que les ames ſenſibles ne s'attachent pas aux images les plus ſombres. C'eſt alors que le père & la mère d'Amélie éprouvoient combien elle leur avoit été chère.

Elle étoit digne, ſans doute, de ces regrets. Quelque fût ſa paſſion pour un mari qu'elle aimoit toujours plus, elle ne pouvoit oublier les auteurs de ſes jours ; ce ſouvenir importun empoiſonnoit la félicité pure dont elle jouiſſoit ; cependant elle s'étudioit à cacher aux yeux de ſon époux, le trait de douleur dont elle étoit continuellemeut déchirée. C'étoit l'unique impreſſion de ſon ame, qu'elle ne

lui montrât point : & elle s'en faisoit un crime : — Comment ! c'est moi qui ai des secrets pour Dolsey, pour Dolsey qui me fait part de la moindre de ses pensées ? L'extrême confiance n'est-elle pas le premier sentiment du véritable amour ? une ardeur telle que la nôtre, peut-elle admettre la plus légère réserve ? & il n'en est point dont ne s'offense la tendresse. Mon mari me reprocheroit-il les larmes que je donne à la mémoire de mes parents ? ... Hélas ! il verroit qu'il n'occupe pas entiérement mon cœur : il en seroit affligé. Il ne doit pas s'intéresser à ma famille : il en a essuyé des procedés qui l'ont blessé, qui l'ont humilié ; l'amour-propre pardonne rarement les mortifications qu'il a reçues. D'ailleurs Dolsey n'aime que moi ; je suis tout pour lui : je dois donc lui tout sacrifier, perdre de vue l'Angleterre, des parents ... Grand-Dieu ! peut-être ont-ils succombé au chagrin, & c'est moi qui aurai creusé leur fosse !

Amélie, seule, avoit devant les yeux ces objets touchants ; un regard de Dolsey venoit bientôt chasser ces idées tristes & désagréables, comme les ténèbre s'éclaircissent & fuyent devant le premier rayon du jour ; appercevoit-elle son époux : elle voloit avec un sourire caressant dans ses bras, & ne sentoit

plus, ne goûtoit plus que l'ivresse de son bonheur présent !

Est-il donc décidé qu'il n'y a point de félicité pour la condition humaine ? ou, si quelquefois nous en saisissons une ombre, cet ombre ne peut-elle être que passagère & rapide ? Dolsey, Dolsey dont les yeux sont toujours fixés sur Amélie, croit avoir surpris quelqu'altération dans ses traits : — Qu'as-tu, ma chère ame ? je ne te vois point la même sérénité, le même éclat ! — Dolsey, ton amour est ingénieux à s'allarmer ! je ne puis m'en plaindre : tu me prouves combien je te suis chère . . . je suis la plus heureuse des femmes. — Ce n'est pas là le ton dont tu devrois t'applaudir de ton bonheur ! — Cher époux, quelle crainte peu fondée t'agite ! . . Il est vrai . . que depuis quelques jours . . . je me sens atteinte . . . c'est une erreur de l'imagination . . . il n'est aucune cause . . . — Tu regretterois ta patrie ! — Ma patrie n'est-elle pas le séjour que Dolsey habite ? — Peut-être le souvenir de tes parents mêle-t-il quelque amertume . . . A ce mot, il échappe des larmes à l'épouse de sir Charles : — Mon ami, j'ai de grands torts avec vous ! je suis coupable de dissimulation, & je ne doute pas que ce ne soit là le motif d'un trouble . . .

qui me trahit : oui, je vous l'avouerai, je ne sçaurois oublier ma famille... Dolsey, je leur aurai causé un chagrin bien vif.... pardonne, cher époux : après toi, c'est ce qui m'attachoit le plus. — Non, Amélie, non, je ne m'offenserai point de ces sentiments : tu dois te rappeller ceux qui t'ont donné la vie: tu dois aussi te ressouvenir qu'ils ont fait mes malheurs, les tiens, qu'ils t'ont exposée à une démarche... à tous les dangers : quels risques tu as courus ! Cependant je ne veux point te ravir l'espérance de les revoir. Le retour de la paix nous rendra, puisque tu parais le desirer, à l'Angleterre ; tu adouciras en ma faveur, ces cruels... je les respecte : tu leur dois l'éxistence.

La mélancolie où étoit plongée l'épouse de sir Charles, ne s'étoit point dissipée par cet aveu : elle faisoit tous les jours de nouveaux progrès ; les allarmes de sir Charles augmentent demême : — Mes promesses, Amélie, n'ont pu t'arracher à cette tristesse qui m'accable ? explique-toi avec cette franchise que je crois avoir méritée ; cesserois-tu de m'aimer ? — Est-ce à vous, sir Charles, à soupçonner ma tendresse ? c'est peut-être l'excès de mon amour, qui produit en moi cette agitation involontaire... je m'abandonne à de

noirs pressentiments ... je crains de vous perdre. . .je ne sçais... Dolsey, je suis consumée par une langueur, dont la source m'est inconnue.

Dolsey employe divers moyens pour retirer sa femme de cet abattement, qu'elle même cherchoit à vaincre ; il a recours à des divertissements, à des fêtes galantes ; il l'entretient continuellement de l'Europe, de Londres, de sa famille, des sociétés qu'elle a laissées en Angleterre. Ah ! interrompoit Amélie, cher Dolsey, parlez moi de vous seul, de notre amour mutuel: mais, je vous le redirai avec sincérité, mon ame, malgré moi, est enveloppée d'un sombre chagrin ! hélas, j'étois trop heureuse !.. & des larmes couloient de ses yeux.

Amélie, en effet, ne jouissoit plus de cette santé brillante, si nécessaire à la beauté ; les roses de son teint se flétrissoient ; ses yeux perdoient de leur éclat. La situation de sir Charles ne différoit guères de celle de sa femme ; il éprouvoit dans son ame, un bouleversement continuel : qu'étoient pour lui ses propres jours, au prix de ceux d'Amélie ? Le mal s'accroît ; les médecins sont appellés ; Dolsey cherche à lire dans leurs regards, l'arrêt qu'ils vont prononcer : ils ne dissimulent point que cette maladie est

au dessus des conjectures & des secours de l'art. Cet état de dépérissement étoit interrompu par les accès d'une douleur aigue ; sir Charles souffroit d'autant plus qu'il s'efforçoit de se contraindre en présence de son épouse ; il alloit embrasser les genoux des médecins, les arroser de ses larmes ; il les conjuroit par tout ce qu'il croyoit de plus capable de les émouvoir , de réunir leurs connaissances pour la retirer d'une maladie si bisarre & si cruelle ; il leur promettoit de leur abandonner tout ce qu'il possédoit : — Rendez-moi, rendez-moi Amélie, & prenez ma fortune, mon éxistence, si des jours si précieux sont attachés à ce sacrifice. Il se livroit au désespoir. On revient à une nouvelle consultation ; on pèse les circonstances ; on porte sur le mal un œil encore plus attentif : quel affreux coup de lumière pour Dolsey ! après bien des recherches, on découvre que la plaie sucée, & qui s'étoit guérie, avoit été empoisonnée : c'est un des actes atroces

---

*Avoit été empoisonnée.* Tous nos voyageurs assûrent le fait : les Sauvages infectent leurs flèches de poisons si actifs, que la partie du corps qui en est atteinte, tombe, dans le même instant, en putréfaction, & la mort qui suit de

de la barbarie des Sauvages de l'Amérique : ils imbibent leurs flèches des plus mortels venins. Le poiſon attiré par l'aſpiration, avoit paſſé du flanc le l'époux, dans le ſein de l'épouſe. Il eſt enfin décidé que la médecine n'a aucun reméde à oppoſer à cette horrible maladie : la femme de ſir Charles eſt donc condamnée à une mort certaine. Elle mourra, s'é-

près ces terribles bleſſures, eſt des plus douloureuſes & des plus effrayantes. On ne peut s'empêcher de faire une remarque à ce ſujet : comment tous les peuples ſemblent-ils avoir été d'accord pour exercer leur imagination ſur les moyens d'ajoûter aux horreurs de notre fin ? la nature n'en avoit-elle pas fait aſſez pour nous rendre notre deſtruction inſupportable ? Et c'eſt là cette créature dont quelques froids déclamateurs ſe ſont plu à nous exalter la bonté ! pauvres métaphyſiciens ! avec tous vos *ſubtils* raiſonnements, vous avez bien de la peine à bâtir des ſyſtêmes que ne démente point la vérité ! Il ſeroit bien plus court de convenir que l'homme eſt une énigme incompréhenſible ; mais, cet aveu échappé, on n'auroit pas l'air ſçavant, & c'eſt une belle choſe, que de ſe croire philoſophe, & de le faire accroire aux autres. Quoiqu'il en ſoit, l'homme eſt partout le même, la bête la plus féroce & la plus cruelle ; on diroit qu'il ne ſe ſert de ſa raiſon, que pour être plus méchant que le reſte des animaux : il n'y a que la religion qui puiſſe le mettre à ſa place.

crie cet homme si à plaindre ! & c'est moi qui la fais mourir ! c'est tout ce qu'il peut dire : il court à ses armes pour s'arracher la vie ; on s'empresse de les lui ôter ; il tombe, comme s'il avoit été frappé de la foudre ; il ne sortoit de ce délire de la douleur, que pour répéter par intervalles : moi !.. moi ! l'assassin d'Amélie ! je déchire son sein ! eh ! par pitié, par pitié donnez-moi la mort ! que j'aye la consolation d'expirer avant ma victime ! laissez-moi me plonger dans un anéantissement éternel ; barbares, vous voulez que je vive ! & Amélie meurt, meurt par moi ! vous n'avez donc point aimé ? Tout ce qui entouroit Dolsey, ressentoit sa situation ; on ne voyoit que des larmes ; on n'entendoit que des sanglots.

La malade cependant, qui n'ignoroit point qu'il se faisoit une consultation, en demandoit le résultat : on ne répondoit pas à ses questions ; elle appercevoit la tristesse & le trouble sur tous les visages : — Vous me faites assez entendre quelle sera ma destinée : je vois trop clairement que je n'ai plus rien à espérer : il faut donc que je meure, que je me sépare pour jamais, pour jamais, de tout ce qui m'étoit le plus cher ! Et... où est mon époux ? craindroit-il ma présence ? n'oseroit-il m'annoncer

une fin à laquelle, je ne le cache point, j'ai bien de la peine à me résoudre. Ne plus vivre pour Dolſey ! Ah ! qu'il vienne, qu'il vienne ! il recevra mon dernier ſoupir ; ſa vue adoucira du-moins ces terribles inſtans. Oui, s'écrie, en entrant dans la chambre d'Amélie, un homme furieux que pluſieurs perſonnes s'efforçoient inutilement de retenir, & qu'on reconnait pour être ſir Charles, oui, femme infortunée, ta mort eſt infaillible, & apprens qui te la cauſe, qui eſt ton bourreau... c'eſt ton amant, ton époux, Dolſey. — Que dites-vous ? — Dolſey, Dolſey lui-même ; oui c'eſt moi qui te précipite dans le cercueil. Auſſi-tôt il s'élance ſur une épée qu'un funeſte hazard offre à ſa main, s'en frappe ; il tombe ; ſon ſang jaillit à gros bouillon ſur Amélie, qui pouſſe un cri horrible, en lui tendant les bras ; on vole à ſon ſecours ; on raconte à ſon épouſe les détails que ſon mari n'a pu lui confier : — Ne vous occupez que de Dolſey. O ciel ! conſerve lui la vie, &... ne ſongeons plus à la mienne.

Amélie, depuis ce moment, ſembloit s'être entiérement oubliée, pour ne s'attacher qu'à tout ce qui regardoit ſir Charles. On eût dit qu'elle n'aſpiroit qu'à revivre dans ſon époux.

On parvient à le rappeller à la lumiere ; sa blessure ne s'étoit pas trouvée aussi dangereuse qu'il l'eût désiré. Ses premières paroles sont pour demander des nouvelles de sa femme. — Elle ne s'allarme que sur vous ; elle vous conjure, si vous l'aimez encore, de respecter vos jours, & elle attend que vous aurez la force de supporter sa présence, que vous irez...— Oui, j'irai lui montrer l'homme qu'elle doit le plus détester... & c'est à ce prix, que je soutiens le fardeau de la vie !.. Amélie, Amélie, c'est pour recevoir ces coups, que tu as quitté tes parents, que tu as traversé les mers, que tu es venue dans ces odieuses contrées ; tu y trouveras un tombeau, un tombeau creusé des mains de ton mari ! Ah ! cruels ! qu'exigez-vous ? que je m'offre à ses yeux !

Quel spectacle frappe les regards de sir Charles ! Sa femme expirante, soutenue par des domestiques, qui s'étoit arrachée de son lit, pour se traîner jusqu'à son époux : — Eh bien ! sir Charles, je ne puis donc goûter la consolation de vous voir ! Aussi-tôt son mari la prend dans ses bras ; & va, aidé des mêmes domestiques, la reporter dans son appartement ? — Que faites-vous, Amélie ? vous recher-

chez la vue d'un barbare !... — Ah ! mon cher Dolſey, pourquoi vous obſtiner à vous trouver coupable ? c'eſt le crime de la fatalité ; adorons les decrets d'une Providence qui ne peut qu'être juſte. ne troublons point le plaiſir, le ſeul plaiſir qu'il me ſoit permis de goûter. Je vous ai ſauvé la vie aux dépens de la mienne : arrêtons-nous ſur cette image : elle me conſole, elle me fortifie contre les horreurs de ma deſtinée. Si je vous ſuis donc auſſi chère que j'aime à le croire, vous n'attenterez point à vos jours : vous ſongerez qu'ils ſont mon ouvrage, & à ce titre, ils doivent vous être ſacrés ; promettez-moi de les épargner ; vivez, mon cher Dolſey, pour me plaindre, pour m'aimer, pour me conſerver votre foi, votre tendreſſe ; portez ſeulement quelquefois vos larmes à mon tombeau : elles couleront juſqu'à ma cendre ; non, les morts ne ſont point inſenſibles ; non, tant d'amour ne ſçauroit avoir une fin ; Dolſey, vous ſerez toujours préſent à votre Amélie. Des ſanglots, des torrents de pleurs étoient la réponſe de ſir Charles ; quelquefois il lui échappoit des mots interrompus par les accents de la douleur : — Vous pouvez m'aimer encore, quand c'eſt moi... ne puis-je écarter cette horrible image ? Je

vous obéirai, je vous obéirai : je ſupporterai le poids de mes malheurs ; je ne chercherai point à m'en délivrer ; mais penſez-vous, femme que j'adorois... & que je fais mourir, penſez-vous que le déſeſpoir ne me ſuffira point, pour vous venger d'un coupable... oui, je le ſuis ; vous vous efforcez envain de me juſtifier ? Amélie, Amélie, puiſque vous m'aimez, puiſqu'il faut vous perdre, déſirez que ma mort précède la vôtre. Qu'eſt-ce que la vie, Grand-Dieu ! quand on eſt privé de tout ce qui nous en faiſoit ſentir le prix ? Eh ! après toi, que pourroit être pour moi l'éxiſtence ?

Ces deux infortunés paſſoient des jours entiers à ſe regarder, à ſoupirer, à ſe baigner mutuellement de larmes : ſir Charles s'adreſſant à tout ce qu'il rencontroit, n'avoit que ces paroles à la bouche : il n'y auroit point de reméde ! Quoi ! il faudra qu'elle meure ! qu'elle meure ! Amélie !.. Et les ſanglots étouffoient ſa voix. Il s'éloignoit ſans ceſſe, & ſans ceſſe il revenoit auprès de ſa femme. Elle lui ſerroit continuellement la main, la preſſoit contre ſon cœur ; enfin elle employoit tous les moyens pour le conſoler : — Dolſey, l'immortalité, ſur la terre, eſt-elle nôtre partage ? ne devons nous pas, tôt

ou tard, payer ce tribut à la nature ? n'eſt ce pas une loi irrévocable, à laquelle tout être eſt ſoumis ? Que j'expire à préſent, ou dans une trentaine d'années : ma perte n'exciteroit-elle pas également vos regrets ? & ſi c'étoit vous qui me fuſſiez enlevé, pouvez-vous croire que je n'aurois point votre ſenſibilité ? Eſt-ce à vous d'imaginer qu'Amélie vous ſurvivroit un inſtant, un ſeul inſtant ? quel ſupplice affreux que le ſpectacle de votre mort ! .. Nous étions trop heureux, ſir Charles ! nous nous ſommes endormis dans un ſonge ... dont, peut-être, la Providence s'eſt offenſée ... voici le moment du réveil : il eſt terrible ! après ma mort, vous aurez ſoin ... — Que dis-tu ? peux-tu croire que mon ame ne ſoit pas liée à la tienne ? ton dernier ſoupir ſera le mien ; n'en doute pas, n'en doute pas ; mes yeux ſe fermeront, avant qu'ils ſe ſoient attachés ſur tes regards mourants ; je le ſens, nous expirerons, nous finirons enſemble ; que dis-je ? je me flatte que le ciel m'épargnera ce comble du malheur ; ce ſeront tes bras qui me recevront expirant ... Ah ! quelle idée déchirante j'emporte au tombeau ! elle revient toujours ... Amélie, Amélie, tu vivrois donc ſans moi ! Et à ce mot, Dolſey ſe livroit à tous les

accès du plus ſombre déſeſpoir : il ne prenoit aucun repos, ou s'il cédoit quelques minutes à un ſommeil, le fruit de l'accablement, on l'entendoit s'écrier : je ſuis ſon bourreau, c'eſt à moi de mourir. Il examinoit ſon épouſe d'un œil attentif, & ſembloit épier les progrès de ſa maladie. Quoi, ſe diſoit-il toujours, aucune eſpérance ! aucune eſpérance ! Et il retomboit dans ſon accablement. Il eſt inutile d'ajoûter qu'il périſſoit conſumé de beſoin, toute eſpèce de nourriture lui étant inſupportable ; il parloit peu, & ne faiſoit que gémir profondément ; ſouvent il ſe rempliſſoit du noir deſſein de ſe délivrer d'une éxiſtence qui lui étoit odieuſe : il ſe préparoit à l'exécuter : l'idée qu'une telle fin hâteroit celle d'Amélie, l'arrêtoit tout-à-coup, & il avoit le courage de ſupporter la vie.

Dolſey apprend qu'un Sauvage avoit la connaiſſance des plantes médicinales de ces contrées, qu'il étoit ſur-tout poſſeſſeur d'une eſpèce d'antidote qui combattoit, & détruiſoit l'activité des plus mortels poiſons : auſſi-tôt ſir Charles eſt ranimé par l'eſpoir : — Où trouverai-je ce Dieu conſervateur ? indiquez-moi... conduiſez-moi... fût-il aux extrêmités de l'Amérique ? (On lui dit que Mozéma demeuroit à plus de

cent milles de ſon habitation ; ) oh ! je me ſens aſſez de force... j'y cours, j'y vole. ( il ſe précipite au lit de ſa femme ) Amélie, ma chère Amélie, tu revivras ! tu revivras pour me pardonner, pour me plaindre, hélas ! oſerois-je dire, pour m'aimer ; ſerai-je encore digne de cette tendreſſe, dont je ſens ſi vivement le prix ? Il lui raconte les merveilles qu'on lui a rapportées de Mozéma ; & il la quitte, en la confiant à quelques amis, dont il connaiſſoit le zèle & l'intelligence.

Dolſey marchoit, accompagné d'un jeune Sauvage qui lui étoit attaché, & qui lui ſervoit d'interprête : on le nommoit Zami. Ils voyagent ſans s'arrêter. Sir Charles auroit deſiré avoir la promptitude des vents ; il arrivent enfin à la cabane de Mozéma : ils le trouvent aſſis ſur ſa natte, ſon arc & ſes fléches poſés à ſes pieds, & dans l'attitude de la profonde douleur ; il réuniſſoit à ſa qualité de médecin, celle d'un des premiers guerriers de ſa nation. Zami l'aborde, & en lui montrant ſir Charles, lui fait part du motif qui les amène : le Sauvage ſe lève avec fureur : — Lâche eſclave de nos bourreaux, que viens-tu me demander ? Que je ſois de quelque utilité à ces tygres qui

nous

nous viennent d'Europe ; ſçais-tu bien, ſçais-tu bien quelle flèche ils ont enfoncée dans mon cœur ! Et auſſi-tôt il lui échappe une abondance de larmes. Il reprend : j'étois père, & ces monſtres ſe ſont rougis du ſang de mon enfant, de mon enfant unique ! j'avois un fils... je ne l'ai plus ! Le ſoleil ſe lève, ſans qu'il me montre ce ſoutien de mon ame, qui devoit conſoler ma vieilleſſe, recueillir mon ſouffle expirant, qui eût été un de nos plus braves guerriers. Le ſoleil ſe couche, ſans que je le retrouve repoſant ſur cette natte, où je n'embraſſe plus que la mort ! La mort n'eſt rien pour un homme qui s'eſt trouvé à plus de vingt combats : mais mourir privé de mon enfant, ne point ſentir ſes mains me fermer les yeux !.. retire-toi... retire-toi : je percerai le ſein à cet Européen, à toi-même... laiſſe-moi. Non, s'écrie Dolſey, en tombant à ſes pieds, je ne vous quitterai point ; mon ami, mon père ! ( il découvre ſon eſtomac, ) frappez, percez, réuniſſez là tous vos coups, mais, avant que de me donner la mort, ſecourez... rendez-moi une épouſe chérie... vous me paraiſſez ſenſible! — Si je ſuis ſenſible, monſtre d'Europe ? ſi je ſuis ſenſible ? tu me vois pleurer comme une femme, & tu douterois de ma ſen-

ſibilité ! — Ah ! je mêlerai mes larmes aux vôtres ; vous êtes père... — Je ne le ſuis plus ! je ne le ſuis plus ! — Hélas ! & moi je ſuis encore époux ; & ... bien-tôt je vais ceſſer de l'être !... je ſuis à vos genoux. Je vous l'ai dit : ſi le ſacrifice de mes jours peut ſatisfaire votre vengeance, je vous offre une victime : elle ſe livre à vos fureurs ; mais retirez ma femme du tombeau, qui eſt prêt à l'engloutir, & enſuite immolez-moi, épuiſez vos tortures les plus cruelles ſur mes membres palpitants ; je vous bénirai, vous ſerez mon Dieu tutelaire : vous aurez ſauvé mon Amélie. Si je m'adreſſois à tout autre que vous, je vous dirois : vous ſerez le maître de mes tréſors, de tout ce qui m'appartient... — De tes tréſors ! eh ! que ſeroient tous les tréſors de ton Europe, au prix de mon enfant ?.. Barbare, ſonge donc encore une fois que je ne ſuis plus père, que je mourrai ſur cette natte, ſans voir mon fils, ſans le ſerrer contre mon ſein...

---

*Je brûle de vous déchirer le cœur.* Qu'on obſerve que l'homme naturel ne reſſent que deux paſſions, l'amour & la vengeance : voila pourquoi nos anciens poètes nous peignent ſous des traits ſi marqués, les triſtes effets de l'une & de l'autre. Voyez Achille dans Homère, inſulter avec une barbarie réfléchie, l'eſpace de trois jours entiers, au cadavre

vas, fuis loin de mes regards... je brûle de vous déchirer le cœur à tous deux... Tu me parles de rendre la vie à ta femme? je voudrois que ton Europe entière fut infectée de nos poisons; je voudrois les y porter moi-même, & qu'il n'échappât point un seul de tes compatriotes, goûter le plaisir, le doux plaisir de les voir tous tomber, expirer à ma vue!.. Hélas! mon fils, mon fils ne revivroit point!

---

d'Hector, Ænée plonger son épée dans le sein de Turnus, qui lui demande grace. Il faut nous en féliciter : nous avons assurément perdu beaucoup de cette atrocité : mais nos mœurs, en devenant plus douces, ne sont elles pas aussi moins fortes, moins énergiques? La société & la *politesse* n'ont-elles pas altéré notre physionomie, & par la même raison, il n'y a plus de ces actes sublimes d'héroisme & de grandeur d'ame. Malheureux inconvénient attaché à notre nature! Nous ne saurions acquérir qu'au prix d'une perte; nous passons continuellement aux extrémités opposées, sans pouvoir profiter du sage conseil qu'Ovide fait donner à Phaéton : *inter utrumque tene;* mais tous nos philosophes eux-mêmes, ne parviendront jamais à tenir ce *juste milieu.* Il vaut donc encore mieux manquer de caractère, se traîner dans la foule commune de ces êtres policés & dégradés, que de ressembler à ces Sauvages, qui s'occupent de faire la meilleure réception possible à leurs hôtes, & qui mangent leurs prisonniers.

Dolſey loin de ſe rebuter, perſiſte a ſoutenir les refus opiniâtres, toutes les marques de fureur de Mozéma; il embraſſoit ſes genoux; il lui repréſentoit que la guerre étoit partout le règne du malheur & du crime, qu'elle portoit ſa rage au cœur des peuples les plus policés, comme à celui des plus barbares, que c'étoit le ſort des combats ſeuls, qu'il falloit accuſer du meurtre de ſon enfant; enfin à force de ſollicitations, de prières, de larmes, il détermine le farouche Sauvage à ſortir de ſes forêts pour le ſuivre, & ſe tranſporter juſqu'au ſéjour qu'habitoit Amélie.

Sir Charles n'a pas plutôt apperçu ſa maiſon, qu'il court vers l'appartement de ſa femme: il ſe jette dans ſes bras: — Je t'avois donné la mort: je t'apporte la vie; ta guériſon eſt aſſurée. Il n'achevoit pas ces paroles, que Mozéma étoit entré dans la chambre. L'époux impatient le conduit au lit de la malade: celui-ci l'examine attentivement; tous les yeux étoient attachés ſur les ſiens. Je ne te tromperai point, dit après quelques moments le Sauvage, s'adreſſant à Dolſey: le menſonge & la flatterie n'appartiennent qu'à tes frères: ſa maladie eſt au-deſſus de tous mes ſecrets; elle eſt incurable; il n'y a

que le *grand-Esprit* (il montroit le ciel) qui puisse triompher de la violence de ce poison. La foudre

---

*Le grand-Esprit.* C'est le nom que les Sauvages de ces contrées donnent à l'Être-Suprême. Pour juger de leurs lumieres naturelles on ne sera pas fâché de retrouver ici, quelques traits d'un discours adressé par un orateur de ces peuples, à un de nos Français : « C'est ici que le plus fort n'opprime pas » le plus faible, que le méchant ne prospère point, que le » bon n'est point puni ; ici, les *hommes rouges* n'y égorgent » point, comme les hommes blancs, leurs frères pour de » la terre & du *fer jaune*, (de l'or) qu'ils méprisent ; ici, » la terre nous nourrit en la cultivant sans peine ; ceux » à qui elle donne le plus, n'entassent point leur récolte » de *patates, d'ignames & de maïs*, (ou bled d'Inde) pour la » conserver, ou plutôt pour profiter du malheur des au- » tres, afin de leur ôter la subsistance, comme font vos » Européens. Parmi nous, on peut vivre content, sans être » agité de passions violentes, ainsi que les hommes blancs, » souvent souillés de meurtres & de crimes horribles. Tout » est soumis sur cette terre à la volonté du *grand-Esprit* ; » nous le servons de la maniere la plus agréable, dans un » temple simple, & sans appareil, au pied d'un arbre » touffu & aussi ancien que le monde, d'où découle une » gomme aromatique qui lui sert d'encens ; le cœur seul » l'adore, & lui offre des paroles de vérité ; il suffit de » le sentir, ce cher Bienfaiteur, ce *Maître de la vie !*

même a écrasé sir Charles : — Il faut donc s'y résoudre ! ce sont les seuls mots qu'il ait la force de proférer. Sa situation étoit si digne de pitié, que Mozéma lui-même en est attendri ; ensuite repoussant la sensibilité : — Tu me paraissois un homme, & tu t'abandonnes à une stérile douleur ! Crois-moi, viens avec nos braves guerriers, combattre une nation ennemie de la nôtre ; je te donne un conseil que j'exécuterai : je veux venger mon fils, & couvrir sa fosse de leurs chevelures sanglantes ; dignes alliés de tes Européens, c'est de la main de ces perfides qu'est partie la flèche empoisonnée qui t'enlève aujourd'hui ta femme. Si tu dois mourir, imite moi : tombe & meurs sur un monceau d'ennemis que tu auras immolés ; adieu ; c'est-là que je cours exhaler mon ame.

Sir Charles, depuis ce moment, n'existoit qu'à peine ; il sembloit même insensible aux caresses touchantes d'Amélie ; il ne lui parloit que des yeux. C'étoit une de ces infortunées créatures que la fable nous représente privées insensiblement de la figure humaine, pour être métamorphosées en une pierre muette.

Dolsey montre, un jour, plus d'agitation ; il retour-

noit ſans ceſſe dans les bras de ſon épouſe, & l'inondoit de pleurs ; il refuſe de ſe coucher : enfin il ſe penche ſur le lit, & d'une voix ſombre & éteinte : — Amélie ... Amélie ... c'en eſt fait ! — Que dites-vous ? .. Dolſey ! .. — Je voudrois avoir le courage de t'épargner le ſpectacle d'une fin ... qui devoit précéder la tienne. Je n'ai pu vaincre l'excès de ma douleur : je ſuccombe ... hélas ! qui, dans ces lieux, recueillera tes derniers ſoupirs ? Me pardonnes-tu, chère épouſe ? .. mets ta main ſur mon cœur ... tant qu'il palpitera, il ne ceſſera de t'adorer. Dolſey fait un mouvement pour ſe jetter dans le ſein de ſa femme, & il expire, en pouſſant un cri lugubre, & en attachant ſur elle ſon dernier regard.

La douleur avoit cauſé la mort à ſir Charles. Ce coup eſt ſi accablant pour Amélie, qu'il ne lui échappe aucune plainte ; on eût dit qu'elle étoit frappée du tonnerre : elle n'avoit plus de voix pour s'exprimer ; ſes larmes s'étoient arrêtées ; elle preſſoit ſeulement dans ſes bras, ſon mari, & tenoit ſon viſage collé contre le ſien ; quelquefois elle levoit les yeux au ciel, enſuite les ramenoit ſur ces reſtes pâles & défigurés qu'elle ſerroit continuellement contre ſon cœur ; on veut lui ôter des

mains cet objet de douleur : elle s'obſtine à le retenir ; elle demeure près de vingt-quatre heures dans cet état. On profite d'un moment d'anéantiſſement pour lui retirer le corps de ſir Charles.

Amélie ſe réveille de ce ſommeil de mort : — Où eſt-il ? où eſt mon époux ? où eſt Dolſey ? ( on ne lui répond que par des pleurs ) Des larmes ! ah !. . je n'en puis plus répandre ! . . . Eh ! qu'eſt-il devenu ? . . qu'eſt devenu Dolſey ? ( puis, tout-à-coup, en jettant un profond gémiſſement, comme un malheureux priſonnier, qui ſortiroit d'un ſonge, & qui reverroit ſes chaînes) Grand-Dieu ! ai-je pu l'oublier ? . . Dolſey, Dolſey m'eſt enlevé pour jamais, pour jamais ! je l'ai tenu dans mes bras . . . & il n'y eſt plus ! il n'y eſt plus ! qu'a-t-on fait ? ( elle ſe lève avec précipitation ) On me le rendra ; je veux expirer ſur mon malheureux époux, que la même foſſe nous reçoive & nous engloutiſſe !

C'eſt envain qu'on s'oppoſe à ſes efforts : Amélie porte la vue de tous côtés, dans ſon appartement, & court vers une chambre voiſine : — O ciel ! que vois-je ? un cercueil ! . . cruels ! . . il y eſt déjà renfermé ! Dolſey ! . . cher Dolſey ! . . c'eſt là que je veux mourir. Et elle tombe ſur le cercueil, qu'elle embraſſe avec tranſport. Au bout d'une heure, elle re-

vient de cette douloureuse situation : — Mon parti est pris : ce n'est point en Amérique que je terminerai le cours de mes malheurs :je me sens encore assez de force ... pour aller expirer en Europe. ( On veut combattre cette résolution , lui représenter la faiblesse de sa santé , mille obstacles : ) je les surmonterai ; j'éprouve. . . oui le ciel, je n'en doute point, prolongera ma vie jusqu'au moment que j'aurai eu la consolation.... c'est la seule.... c'est la dernière , c'est la dernière.... j'y suis déterminée ; qu'on me trouve un vaisseau prêt à partir ! On remplit ses ordres : on vient lui annoncer qu'un navire l'attend, & que tout est préparé. Elle n'avoit point permis qu'on rendît encore à Dolsey les honneurs funèbres. On lui demande à ce sujet, d'une voix tremblante , quel est son dessein ? — Mon dessein ! oh ! ce n'est pas assûrément de me séparer de tout ce qui me fut , & ce qui m'est encor le plus cher... Dolsey... me suivra , ou plutôt ce sera moi qui l'accompagnerai jusqu'au lieu ... où nos cendres réunies seront déposées... — Quoi ! madame ! .. — Ce sont mes volontés. Rien ne peut m'empêcher. . .. (Elle court au cercueil, en poussant des cris ; ) je t'abandonnerois ! je te laisserois dans ces contrées! je retournerois, sans toi, dans une patrie , où bientôt mes

yeux se fermeront! Ah! du-moins, mes parents... mes parents.... Elle ne peut achever ; un torrent de pleurs lui coupe la parole ; elle la reprend : Allons : qu'on transporte avec moi ce seul objet qui attache encore mon ame sur la terre !

C'étoit en effet une espèce de miracle, qui avoit semblé ranimer cette femme expirante ; on la traîne au vaisseau, suivie de ce dépôt si cher, sur lequel se tournoient incessamment ses regards ; elle déclare que son projet est d'être conduite en Angleterre ; & pendant toute la traversée, elle demeura constamment auprès du cercueil, que de tems en tems elle couvroit de ses baisers & de ses larmes ; cette image frappoit également de surprise & de compassion les passagers ; c'étoit bien à ce triste spectacle qu'on pouvoit appliquer l'expression d'un poète ancien : *La majesté des douleurs* ; cet appareil si lugubre, si imposant se déployoit tout entier dans la malheureuse Amélie.

Les auteurs de ses jours continuoient de la pleurer, incertains toujours de sa destinée. Hélas! disoient-ils, si du-moins nous avions la consolation de sçavoir qu'elle respire !.. eussions nous à lui faire tous les reproches : oh! si elle vivoit, nous lui pardonnerions...

Cette chère fille, n'eſt-elle pas notre unique amour ? mais ... inutiles eſpérances ! Amélie Amélie n'eſt plus ! non, nous n'avons plus d'enfant ! nous mourrons ſans l'embraſſer ! Et à cette penſée, ces deux infortunés répandoient des larmes toujours plus amères ; quelquefois ils ſe diſoient : encore ſi nous avions pu découvrir où eſt Sara ! nous aurions recueilli quelque lueur ; nous ne flotterions point dans une incertitude plus affreuſe que le malheur même !

Au moment que le père & la mère d'Amélie ſe communiquoient ces plaintes, on leur annonce qu'une femme d'un certain âge demande à leur parler : — Faites entrer, faites entrer... eh !... ſi c'étoit des nouvelles de notre fille ! que ſçait-on ? le ciel s'eſt laiſſé peut-être déſarmer par nos prières, par nos pleurs... La perſonne annoncée vient à paraître : — Sara ! — Oui, mes reſpectables maîtres que j'ai trop offenſés, c'eſt la malheureuſe Sara qui n'a pu réſiſter au déſir de tomber à vos genoux, qui vient implorer ſon pardon... — Dites-nous... dites-nous... qu'avez-vous fait d'Amélie ? qu'eſt-elle devenue ? eſt-elle vivante ? ah ! cruelle !.. Sara, tout eſt oublié, ſi vous nous appre-

nez... ſerions nous aſſez heureux, pour que ſa mort ne nous l'eut point enlevée ? Cette chère enfant ! de grace... où eſt-elle ! Sara leur raconte juſqu'aux moindres détails, tout ce qui s'eſt paſſé, depuis le moment qu'on avoit interdit à Dolſey l'entrée de la maiſon. Elle avoue avec ſincérité qu'elle a favoriſé la fuite d'Amélie, qu'elle l'a conduite juſqu'au vaiſſeau qui la tranſportoit en Amérique ; Sara ajoûte : dans la crainte d'un trop juſte reſſentiment de votre part, je m'étois dérobée à vos recherches ; il m'eſt parvenu que vous étiez inconſolables : je me ſuis déterminée, d'après cette nouvelle, à m'expoſer à votre fureur, à ſubir même le châtiment du à ma faibleſſe, ou plutôt à ma lâche complaiſance : j'ai mieux aimé mourir, s'il le faut, que de vous laiſſer plus long-temps dans cette cruelle perplexité : — Sara, ne parlons point de ta faute... Amélie... en Amérique, &... tu ne ſçais point dans quelle contrée... — Elle étoit allée rejoindre ſir Charles. — Le pere interrompt : ce ſera dans les lieux qui ſont aujourd'hui le théâtre de la guerre ; il faut écrire... de tout côté ; demander... à l'Amérique entière des nouvelles d'Amélie... Ah ! Dieu ! Dieu ! nons ſom-

mes donc éclairés ſur ſon ſort... elle aura épouſé ſir Charles ; mais... elle vit ! elle vit ! que ne la tenons nous dans nos bras, cette fille ſi chèrie, ſi digne de l'être ! C'eſt nous, c'eſt notre obſtination infléxible, qui a cauſé ſes malheurs & les nôtres !.. Nous la reverrons ! elle ſera encore dans notre ſein ! notre gendre eſt d'ailleurs d'une condition, qui ne peut que nous honorer ; hélas ! il ne lui manquoit que la fortune.

Ils ſont remplis l'un & l'autre de cette joie qu'un père & une mère peuvent ſeuls imaginer : enſuite les allarmes ſuccèdent à ces tranſports conſolateurs : —. A quels dangers n'aura-t-elle pas été expoſée ! nous embraſſons une eſpérance décevante ! au moment que nous formons des vœux, peut-être n'eſt-elle plus ? elle aura ſuccombé dans ces climats ſi différents de ceux-ci ! Sara cherche à diſſiper ces nuages. Vous parlez, dit la mère à ſon mari, de nous informer quelle région de l'Amérique peut habiter Amélie ? Eh ! pourquoi nous repoſer ſur autrui, de ce ſoin ſi intéreſſant ? Qu'avons-nous à perdre ? des jours minés par le chagrin. Nous avons déja le pied ſur les marches du tombeau, Allons, mon ami, armons-nous de courage ; ſçachons par

nous-même, ce qu'eſt devenue Amélie ; elle a bien oſé traverſer les mers : la tendreſſe d'un père & d'une mère ne feroit-elle pas autant qu'un fol amour... ne ſongeons plus à ſa faute ; nous la reverrons, nous la ſerrerons plutôt contre notre ſein... croyez-moi, précipitons notre départ. Mes chers maîtres, s'écrie Sara, je vous ſuivrai, ſi vous me le permettez ; ne me refuſez point cette grace : que je voye, que j'embraſſe encore ma chère miſſ, avant que j'expire !

Ces dignes parents ſont donc décidés à aller chercher Amélie, juſques dans le Nouveau Monde ; ils faiſoient les préparatifs du voyage ; ils s'entretenoient continuellement du plaiſir qu'ils auroient, en r'ouvrant leurs bras à leur chère fille : — Oui, tout, tout lui ſera pardonné, &... nous l'aimerons encore davantage. Nous reverrons donc, nous poſſéderons notre Amélie ! ô ciel ! ne puſſions-nous goûter la douceur de la voir qu'un ſeul inſtant... nous mourrons de notre joie !

Une eſpèce de tumulte s'élève du milieu de la cour : des domeſtiques paraiſſent troublés : on leur demande la raiſon de cette agitation extraordinaire : ils ne répondent point ; leur embarras augmente ; la mère d'Amélie s'avance vers la porte : quel ſpectacle

l'a frappée ! sa fille, sa fille les cheveux épars, ensevelie dans un long vêtement de deuil ; elle court dans ses bras : — Amélie! — Oui, ma mère, si vous m'accordez la grace de prononcer encore ce nom, c'est votre fille... la plus malheureuse des femmes qui vient implorer votre bénédiction, & mourir à vos pieds. Son père qui suivoit de près son épouse, & qui a reconnu Amélie, n'a pu que dire : ma fille ! Il veut la relever, l'embrasser : — Mes adorables parents ! laissez-moi, laissez-moi expirer à vos genoux... je te revois aussi, Sara !... A l'instant qu'ils alloient répondre, ils apperçoivent un cortège de domestiques qui portoient un cercueil : ils sont saisis d'effroi. Ce cercueil que vous voyez, reprend Amélie, en se précipitant dessus, renferme mon infortuné mari, & me renfermera bientôt moi-même ; je sollicite, ajoûte-t-elle, en versant un torrent de larmes, pour lui & pour moi, un pardon... un pardon que nous n'avons pu obtenir, tandis qu'il vivoit ! me le refuserez-vous ? Ses parents, au milieu des sanglots, la pressant dans leurs bras : — Ma fille, ma chère fille ! .. eh ! ne parlons plus de pardon ; jouissons du bonheur de nous réunir ; nous nous efforcerons d'adoucir la perte que tu viens d'essuyer ; nous chercherons à te tenir lieu d'un époux. Amélie soulevée par son pere,

& assise près du cercueil sur lequel sa main reste toujours étendue : — Voila .... voilà le lit .... où je serai bientôt couchée ! Cependant, mes chers parents, s'il m'est permis de goûter encore quelque satisfaction, je vous la dois en ce moment : vous daignez me pardonner, m'aimer ! je meurs moins malheureuse. Vous mettrez le sceau à vos bontés, & j'ose attendre cette dernière faveur de votre tendresse : que je sois placée dans ce cercueil, à côté de Dolsey, de mon mari ! oui, ce sera le comble des bienfaits... Je ne me dissimule pas que je vous ai causé bien des peines ! le ciel est juste; je suis punie, & vous êtes vengés. — Change de conversation, ma chère Amélie ; vis pour nous aimer, pour être adorée de ta famille : c'est toi, c'est toi que nous serrons dans nos bras ! Sara réunissoit ses transports à ceux de ces tendres parents. Je revois donc ma chère maitresse ! oh ! qu'elle me permette seulement de lui baiser la main ! — Sara, cette main ressentira dans peu le froid de la mort ! Le père s'écrie : — Quoi ! ma fille ! Nous ne parviendrons pas à te consoler ! ta vue nous rendoit à la vie ; eh ! tu veux donc nous faire expirer de douleur

leur ! donne des larmes à ton époux : loin de blâmer ta tristesse, nous l'approuvons, nous la partageons : mais cherche à l'adoucir, en l'épanchant dans notre sein. Tu dis que tu nous aimes, & tu parles de mourir ? — Respectables auteurs de mes jours.... ma fin est décidée ; je n'ai que le tems de vous l'annoncer. J'ai demandé au ciel qu'il désarmât ses rigueurs, que je pusse revoir l'Angleterre, l'Angleterre qui m'a vu naître, qu'enfin il me fût permis d'expirer dans vos embrassements, & il s'est montré, cette fois, sensible à mes vœux, ce ciel jusqu'ici inexorable ! Vous avez bien voulu me pardonner ; je vous ai revus ; je n'aurai donc pas éprouvé tous les malheurs !

Le père & la mère d'Amélie la pressent absolument de quitter ce langage, & de souffrir que son chagrin reçoive quelque soulagement : elle leur révèle son horrible situation ; ils apprennent enfin... ils apprennent ces infortunés, qu'un poison destructeur coule dans les veines de leur fille, que sa fin est assurée, que son arrêt de mort est irrrévocable : la maison aussi-tôt ne retentit que d'un seul cri ; un accablement universel l'a frappée ; on ne sort de cette espèce d'anéantissement que pour s'occuper du soin de trouver des remèdes ; on

court, on vole à Londres; on s'empresse à l'envi de faire éclater son zèle; les plus habiles médecins sont appellés ; toutes les ressources de l'art sont employées; mais on ne tarde pas à reconnaître que l'Europe n'est pas plus heureuse que l'Amérique, dans ses moyens de guérison. Je n'ai point voulu vous affliger, dit Amélie à ses parents, en me refusant à des secours dont je ne prévoyois que trop le peu d'éfficacité ; c'est un témoignage de tendresse & de soumission que j'ai cru devoir vous donner; oui, il est décidé que je n'ai encore que quelques semaines à vivre : je veux vous les consacrer, vous redire cent fois que vous n'êtes jamais sortis de mon cœur ; l'amour, l'amour a fait mes maux, mes erreurs... hélas ! il fait mon tourment ! j'en suis la victime ! mais je suis baignée de vos pleurs; je mourrai moins à plaindre : mes chers parents m'ont rendu leur tendresse !

Qui tenteroit de peindre le désespoir où cette malheureuse famille s'abandonne ? C'est ici qu'il faut abaisser le voile, & laisser l'imagination, ou plutôt la sensibilité se représenter un tableau si touchant, & s'en pénétrer.

Amélie avoit demandé que le cercueil fût déposé dans sa chambre : elle y portoit cent fois par

jour ses baisers & ses larmes; elle adressoit ses gémissements à sir Charles, comme s'il eût pu l'entendre.

Lorsqu'Amélie se trouva seule avec Sara, c'est alors que son ame s'épancha dans toute l'amertume de la profonde douleur : — Eh bien ! ma chère Sara, croyois-tu me revoir, & me revoir accablée de ces coups si terribles, privée d'un époux que j'adorois, moi-même prête à le suivre au tombeau, ravie à mes parents, au moment qu'ils m'ont r'ouvert leurs bras ? quelle affreuse destinée ! c'est un châtiment des passions ! j'ai trop aimé un mortel ; le ciel jaloux m'en punit sans doute ! j'ai mérité mes infortunes ; j'ai offensé ma famille ; j'ai violé des devoirs sacrés.... Ah ! pardonne, mon cher Dolsey, (en se tournant vers le cercueil) pardonne : ne crains pas que ton image ait moins d'empire sur mon ame... Sara... c'est là où conduit l'amour !

L'espérance est le dernier des sentiments qui s'éteignent dans le cœur humain ; il y avoit des moments où le père & la mère d'Amélie s'abusoient au point d'imaginer que le ciel opéreroit un prodige en faveur de leur fille ; ils comptoient sur les forces de sa jeunesse, sur les soins qu'ils lui prodiguoient ; ils en croyoient

leur tendresse avide d'un rétablissement dont la raison ne pouvoit se flatter : cependant Amélie se consumoit à vue d'œil, & touchoit à sa fin ; elle n'en étoit que trop avertie : mais elle cherchoit à déguiser son état à ses parents. Laissons-les espérer, disoit-elle à Sara ; ma mort les frappera assez-tôt ! mon destin sera donc de leur avoir fait verser toujours des larmes ?

L'épouse de sir Charles voyoit avec une sorte de tranquillité, approcher l'époque de sa destruction. Quand le cœur a reçu de ces grands coups dont la blessure ne sçauroit plus se refermer, il est inutile de recourir à des remédes : ils sont tous impuissants ; affreuse vérité qu'il ne faut pas se dissimuler : il n'y a que la mort qui puisse nous guérir ! Dolsey n'existoit plus, & c'étoit tout ce qu'Amélie pouvoit chercher sur la terre : ses parents étoient continuellement autour d'elle ; elle s'efforçoit même de leur sourire, elle les consoloit, elle leur parloit de son jeune âge, de son amour pour eux ; elle leur cachoit autant qu'il étoit en son pouvoir, le tombeau où elle alloit descendre. Ce n'étoit, comme nous l'avons observé, qu'en présence de Sara, qu'Amélie se montroit telle qu'elle étoit, c'est-à-dire livrée à ce bouleversement de sensations diverses qu'éprouve tout être qui envisage le terme prochain & assuré de sa décomposition. Il y a

peu de philoſophes qui tiennent contre cette image.

Amélie enfin n'a peut-être plus qu'une journée à vivre : les médecins le lui ont annoncé ; c'eſt alors que ſon ame reprend toute ſa vigueur ; elle invite ſes parents à venir dans ſon appartement. A peine les a-t-elle apperçus : — C'eſt pour la dernière fois que je vous ſerai importune, que vous entendrez la voix d'une fille, qui n'auroit voulu vivre que pour vous : mais ma deſtinée m'emportoit : j'ai aimé un autre... & je l'ai perdu ! vous devez être familiariſés avec l'attente de ma mort ; depuis que le ciel nous a réunis, ce ſpectacle eſt ſous vos yeux. Encore une fois, vous m'accordez mon pardon, ô chers parents ! béniſſez votre fille : elle vous en conjure ; ne vous reſſouvenez que de ſon repentir, d'une tendreſſe qui, malgré ſes égarements, ne s'eſt jamais démentie ; j'ai chargé Sara de vous en parler, de vous en parler ſouvent... je ſens la mort... ah! daignez vous hâter de me donner votre bénédiction. (A ce mot, ſes parents s'approchent, la prennent dans leurs bras, la béniſſent en pleurant, & tombent enſuite ſans connaiſſance.) Sara, épargnons leur cet objet : qu'on les éloigne de ce lieu ! (Des domeſtiques les tranſportent dans leur appartement.) Sara,

j'ai eu la précaution de me revêtir de mon linceul; voici tous mes bijoux, que je te prie de recevoir, comme une faible marque de mon amitié; j'exige aussi une preuve de ta reconnaissance : ordonne de ma part, qu'on découvre à l'instant ce cercueil. — O ciel! madame, que voulez-vous?... — Songe que je te demande une grace... c'est la raison qui m'a engagée à faire retirer mes malheureux parents...ils n'auroient pu soutenir ce spectacle. (Quelques moments après) dis-moi: a-t-on fait ce que j'attends de ton zèle? —Oui, madame, on vous a obéi, mais... quel est votre dessein? — Sortez, mes amis, il n'y aura qu'elle seule qui assistera à mes derniers moments; vous trouverez dans mon testament des récompenses de vos services, allez. Amélie se sentoit affaiblir: —Nous sommes seules, ma chère Sara, viens me soulever dans tes bras. (Sara, en fondant en larmes, cede au désir d'Amélie : — Eh! que prétendez-vous faire? que prétendez-vous faire? — Traîne-moi jusqu'à ce cercueil; que mes derniers regards s'attachent sur mon époux... — O ciel! je ne puis... — C'est Sara qui me refuseroit cette satisfaction! eh bien! je vais ranimer mes forces, tomber... Sara ne la laisse pas achever : elle la conduit expirante, jusqu'à ce monument de douleur : — Voilà donc tout ce qui me

reste d'un homme que j'ai aimé à l'idolâtrie! Amélie contemple longtems fir Charles, enveloppé de son drap mortuaire; ensuite : — Aide-moi à m'étendre dans ce lit de mort... si tu t'opposes a mes vœux, je n'en mourrai pas moins, & tu me prives d'une consolation ... — Sara, d'une main tremblante, soutient Amélie, qui se jette dans le cercueil : — Enfin, me voila réunie pour toujours, pour toujours à mon époux ! Sara, dis à mes parents que je les supplie de ne point nous séparer. Console-les, entretiens-les de la malheureuse Amélie... ne m'oublie point... adieu... adieu... Sara... je vais mourir.

En proférant ces paroles d'un ton lugubre, Amélie essaye d'abaisser sur elle le couvercle du cer-

---

*Et la trouve expirée.* Qu'on ne regarde point cette anecdote, comme une historiette romanesque : elle est consignée dans le *Courier de l'Europe*, N°. 11, 6 Juillet 1779; la malheureuse héroïne de cette triste aventure, est morte en Juin de la même année, âgée de vingt-six ans, dans le sein de sa famille, au village d'Hammersmith, situé près de Londres. Le desir de plaire au petit nombre de lecteurs sensibles, qui aiment à s'attendrir, nous fait reproduire ici une très-jolie romance sur le même sujet : nous l'empruntons du *Journal de Paris*, Lundi

cueil ; Sara y court, & la trouve expirée. Elle pousse des cris : les parents qui venoient de reprendre leurs sens, se précipitent dans la chambre, accompagnés

---

25 Octobre 1779 : elle nous a paru annoncer beaucoup de talent ; la versification en est facile & pleine de grace & de douceur, telle que l'exige la poésie de ce genre ; quelques-uns de nos habiles compositeurs devroient bien la mettre en musique ; la voici exactement conforme à l'original, & sans qu'on se soit permis le moindre changement :

## ROZ ET BETZI,

### ROMANCE.

Le jeune Roz, en Angleterre,
Aimoit l'innocente Betzi ;
Tous deux à la rigueur d'un père,
Déroboient leur tendre souci :
Mais, à Boston, pour ta querelle,
Tout va s'armer, ô Liberté !
Roz alors n'est pas moins fidelle
A son devoir qu'à la beauté.



Il part, au premier cri d'allarmes,
Il part sans prévoir de retour ;
Et baigné des plus douces larmes,
Combien il en donne à l'amour !

des domeſtiques : Sara ne peut que leur montrer de la main, le cercueil ; ils y voyent leur fille, qui n'étoit plus, & qui avoit étendu ſon linceul ſur ſon

---

Vainement une voix chérie,
Voudroit encor le rappeller :
A l'Honneur, au nom de Patrie,
Son cœur brûlant peut s'immoler.



Tremblante, à la douleur en proye;
Betzi ſuit les pas d'un amant ;
Soudain la voile ſe déploye :
Dieux ! quel objet, & quel moment !
Ses yeux ſe ferment ; on l'entraîne ;
Elle étend ſes bras vers les flots,
Et le nom de Roz, avec peine,
S'échappe à travers des ſanglots.



Qu'elle regrette le délire,
Où ſe conſumoient de beaux jours !
En ſecret, elle aime à relire,
Tous les ferments de leurs amours;
Heureuſe encore de les croire,
Et plus ſenſible à ſon tourment,
En rivale, elle hait la gloire,
Qui lui fait perdre ſon amant.



venus de cette révolution accablante, ils donnent encore des baiſers à la malheureuſe Amélie, & au milieu

---

Betzi friſſonne, & vers la foule
Elle s'empreſſe de courir;
Mais ce peuple à grands flots s'écoule:
Roz eſt encore à découvrir.



Elle vole aux champs du carnage,
Sous la cuiraſſe d'un ſoldat;
Elle voit... Dieux !.. l'horrible image !
Roz eſt tombé dans le combat;
Sur l'objet de ſa triſte flamme,
Sa douleur va ſe dépoſer;
Elle veut reſpirer ſon ame,
Et la retient par un baiſer.



Ses lèvres preſſent la bleſſure,
Où reſtoit le fer du vainqueur;
Un mouvement qui la raſſure,
Attire ſa main vers ſon cœur;
Il palpite: une main ſi chère,
De ſa vie obtient le retour;
Roz enfin a vu la lumière,
Et c'eſt l'ouvrage de l'amour.



des pleurs & des sanglots, ils ordonnent la pompe funéraire des deux époux ; on respecte les volontés de la

---

Frappé d'une subite ivresse,
Qui peut, de l'excès du malheur,
Passer aux bras de sa maitresse,
Sans expirer de son bonheur !
C'est là ce que Betzi doit craindre ;
Quels seroient, ô Dieux ! ses regrets !
L'amour même l'oblige à feindre,
Elle voile, en pleurant, ses traits.



Qui que tu sois, parle-moi d'elle,
S'écrioit Roz, en soupirant ;
C'est Betzi, qu'un amant fidèle
Te recommande, en expirant :
Betzi... tu la verras peut-être,
Promets qu'à Londres de retour,
Tu diras que j'ai cessé d'être,
En ne pensant qu'à notre amour.



A ces mots, troublée, attendrie,
Dans un muet saisissement,
Betzi ne tient plus à la vie,
Que pour la rendre à son amant ;

femme : le même tombeau, comme le même cercueil

Un cri d'amour la fait connaître ;
Roz encore a pu l'adorer ;
Mais ce bonheur qui vient de naître,
Hélas !.. qu'il devoit peu durer !



Le glaive ſous qui Roz expire,
D'un venin ſubtil eſt armé ;
C'eſt la mort que Betzi reſpire,
La mort, ſur un ſein trop aimé !
Son amant qu'elle y vouloit ſuivre,
Betzi le devance au tombeau,
Pour l'aimer, Roz a cru revivre ;
C'eſt lui qui devient ſon bourreau.



Il frémit, il pleure, il ſucombe,
De ſes mains veut ſe déchirer ;
Vivant, de Betzi, de ſa tombe,
Rien ne pourra le ſéparer ;
Sa voix n'eſt plus qu'un long murmure ;
Que le cri profond du malheur ;
Il guériſſoit de ſa bleſſure :
Il expira de ſa douleur.

les renferme, & cette famille infortunée y va, tous les jours, porter ſes tributs de larmes, & y attendre la mort.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



# TABLE

## DU TOME CINQUIÈME.

# DAMINVILE,

## ANECDOTE.

---




DAMINVILE.






# DAMINVILE,

## ANECDOTE.

MONSORIN étoit du nombre de ces parvenus que la richesse corrompt & dénature ; peut-être étoit-il né avec un cœur susceptible de sentiment : mais l'opulence, ce qui arrive presque toujours, avoit étouffé en lui ce germe heureux. La soif de s'enrichir, étoit l'unique passion qui l'agitoit ; elle

le consumoit, il lui sacrifioit toute son éxistence ; De-là, son endurcissement, son inhumanité réfléchie, son avarice insatiable, son mépris décidé, sa haine même pour tout ce qui pouvoit lui présenter le tableau de la misère, tandis qu'il prostituoit son hommage aux moindres apparences de la fortune. Un riche lui paraissoit formé d'une autre substance que le reste des hommes. Croiroit-on qu'avec cette façon de penser aussi absurde qu'injurieuse pour ses semblables, un être si odieux se piquât de professer la piété, c'est-à-dire, qu'interprêtant mal l'esprit de la vraie dévotion, Monsorin ne s'attachoit qu'à la pratique extérieure, & négligeoit ou méconnaissoit totalement les devoirs que la religion nous impose ? Il se cachoit qu'elle ajoûte encore à ce penchant émané de la nature, à cette compassion généreuse qui nous porte à plaindre, à secourir le malheureux : la bienfaisance est, sans contredit, un de ses premiers préceptes, & Monsorin s'y étoit toujours montré rebelle ; il se contentoit de visiter les temples, d'assister à nos respectables cérémonies, & revenoit chez lui plus inhumain & plus avare ; sa femme dont il s'étoit hâté de s'approprier le bien, & que

le déplaiſir d'être liée à un pareil époux, venoit de précipiter au tombeau, lui avoit laiſſé un fils unique qu'on nommoit Daminvile.

Bien différent de ſon père, ce jeune-homme réuniſſoit les plus belles qualités; il étoit ſur-tout ſenſible & bienfaiſant; ſa figure noble & intéreſſante annonçoit une ame ouverte à toutes ces impreſſions dont l'humanité s'honore; il touchoit à ſa vingt-deuxième année. Si la ſenſibilité eſt la ſource des vertus, quelquefois auſſi elle nous plonge dans des erreurs & des chagrins, ſuite preſqu'inſéparable des paſſions; ſouvent l'amour honnête n'eſt pas moins redoutable que l'amour vicieux; le premier a une ſorte de fanatiſme d'autant plus difficile à diſſiper, qu'il s'appuye de l'orgueil, & qu'il nous fait paraître grands à nos propres regards: plus les ſacrifices qu'il nous coûte, ſont impoſants, plus il nous flatte & nous domine.

Daminvile n'avoit pas conſulté la raiſon calculante de ſon père pour céder à une inclination qui devoit lui cauſer des malheurs inévitables: il avoit apperçu à la promenade une jeune perſonne, il n'en avoit point vû de plus charmante, de plus

digne d'être aimée, & de fixer tous ses vœux : Félicie en-effet eût mérité les hommages les plus éclatants ; sa vertu égaloit ses attraits ; restée orpheline en bas âge, un oncle & une tante en prenoient soin ; la fortune sembloit s'être attachée à l humilier, si l'on peut humilier l'honnêteté & ces charmes qui sont les vrais présents de la nature. Existeroit-il un génie envieux qui empêchât la réunion de tous les avantages ? il n'en est point que nous n'achetions par les plus dures compensations. Félicie pouvoit encore s'applaudir de sa naissance, ou peut-être s'en plaindre : c'étoit un nouvel obstacle qui rendoit son établissement plus difficile : aussi ses parents qui étoient peu riches, lui faisoient-ils envisager le couvent, comme le seul état qu'il lui fût permis d'embrasser.

Le fils de Monsorin ressentoit tout ce qui caractérise le véritable amour, une espèce de respect religieux pour l'objet de sa passion ; celui qui veut séduire, n'aime point ; Daminvile aspiroit à former un engagement avoué du Ciel & de la vertu ; il avoit su s'introduire chez monsieur & madame de Villemont, les parents de Félicie ; il ne tarda point à lui parler de son amour, & cette déclaration em-

barrassa d'autant plus la jeune personne, qu'elle partageoit déjà des sentiments que l'un & l'autre auroient dû rejetter : cependant elle eut la force de cacher son émotion. Monsieur, lui dit-elle, ce n'est point à moi d'entendre de tels aveux ; je n'imagine pas que votre dessein soit de me tromper : adressez-vous à mes parents, eux seuls vous répondront pour moi ; il m'est permis, au reste, de vous prévenir que je suis sans fortune, & que le cloître est l'asyle qui m'attend. — Sans fortune, charmante Félicie ! ah ! lorsqu'on a vos vertus, vos graces, votre beauté accomplie, qu'on réunit tous les enchantemens, lorsqu'on sait enflammer un cœur qui brûle de vous obtenir, ne possède-t-on pas tous les biens du monde ? J'ai un père, un père qui a des richesses : je les partagerai, je les mettrai à vos pieds. Non, ne craignez pas que je vienne ici comme un séducteur vous prodiguer des serments que le temps désavouera ; je vous jure, & j'en prens le Ciel à témoin, que je n'aurai point, que je ne veux point avoir d'autre épouse que vous. Parlez : accepteriez-vous mon hommage ? aurois-je eu le bonheur de vous inspirer quelques-uns de ces sentiments... qui m'animeront toujours ?...

Daminvile étoit aux genoux de Félicie, qu'un trouble involontaire rendoit interdite. Son oncle paraît : —— Que vois-je, monſieur? —— L'homme le plus ſenſible, qui adore mademoiſelle votre nièce, qui lui répète, en votre préſence, le ſerment de l'aimer juſqu'au tombeau, & qui aſpire à l'honneur de vous appartenir. Ce n'eſt point elle, reprend monſieur de Villemont avec une ſorte d'aigreur que vous deviez conſulter : Félicie, monſieur, a des parents qui lui témoignent toute la tendreſſe d'un père & d une mère ; leur devoir eſt de veiller à ſes intérêts, de la conduire dans le chemin de la vertu, & ce ne ſeroit pas à vous à l'en détourner. —— L'en détourner ! eh! monſieur, connaiſſez donc mon cœur : je vous le redis avec une aſſurance que n'auroit point l'impoſture ; je n'en impoſe ni à vous ni à mademoiſelle votre nièce ; l'amour qu'elle eſt capable d'inſpirer, ne ſauroit être criminel ; tous mes vœux feroient de mériter le don de ſa main. Vous m'avez ſurpris à ſes pieds ; pardon, monſieur, ſi je vous ai offenſés l'un & l'autre, mais... n'avez-vous jamais aimé ? D'ailleurs ma tendreſſe eſt ſi pure ! j'adore Félicie, comme on aimeroit une divinité ; j'ai pour elle

le même respect, la même crainte de lui déplaire. Je suis le plus à plaindre des hommes, si vous ne me promettez...

Monsieur de Villemont ne laisse point achever Daminvile qui versoit des larmes, tandis que Félicie s'efforçoit de repousser les siennes. Il l'emmène dans un appartement voisin, ferme la porte sur lui, & prenant un ton plus calme : —— Monsieur, j'ai cru que je devois éloigner ma nièce d'un entretien des plus importants, puisqu'il s'agit de son bonheur & du vôtre. Il est inutile de la mortifier par des vérités que la probité me défend de vous taire; Félicie n'a rien que quelques agréments, & des vertus que nous cherchons à fortifier tous les jours. Le couvent... Le jeune-homme l'arrête avec vivacité: monsieur, je n'ignore point que la fortune a voulu ravir à mademoiselle votre nièce des avantages qu'elle lui devoit; c'est à moi de venger Félicie d'un caprice si injuste, & ce sera encore une nouvelle satisfaction que j'ajoûterai à celle de l'épouser. Quels trésors valent un regard de Félicie! — Permettez moi, monsieur, de vous parler avec franchise : vos discours sont d'un jeune-homme qui aime : mais, monsieur votre père aura-

t-il votre yvresse ? Vous me pardonnerez cette sincérité : on connaît monsieur Monsorin ; il est riche : ce mot a tout dit, monsieur, & vous devez l'entendre. Non, votre père ne souffrira pas que vous n'épousiez que la vertu & la naissance ; il vous faut une femme opulente. Ah ! monsieur, s'écrie Daminvile en pleurant, il est vrai que mon père est extrêmement attaché aux richesses : mais... il n'a point vu Félicie ; s'il la voyoit, s'il la connaissoit, il auroit mes yeux, mon cœur ; eh ! peut-on avoir d'autres sentiments, quand on peut seulement regarder Félicie ? je vous réponds d'un consentement des plus décidés. Mon père voudroit-il ma mort ? Villemont reprend : je vous le dis, monsieur : votre langage est celui d'un jeune cœur rempli de sa passion, & qui s'en impose sur les difficultés qu'on a le malheur, à mon âge, de prévoir & de redouter. Au-reste, vous me paraissez trop honnête, pour vous flatter de poursuivre vos visites, sans un aveu formel de monsieur votre père ; ne soyez donc pas étonné que je vous prie de vous absenter jusqu'au moment que vous l'ayez obtenu. Je vous estime, & j'aime à croire que vous n'employerez aucun détour, aucuns artifices, qu'en un mot,

ma nièce vous a inſpiré un attachement que juſtifient l'honnêteté & le reſpect : vous ſentez les loix qui vous ſont preſcrites. (Daminvile veut inſiſter) J'imagine, monſieur, m'être aſſez expliqué, & Félicie elle-même auroit éxigé de vous une ſemblable condition.

Le fils de Monſorin accablé, éperdu, ſe retire, ſans avoir pu voir un ſeul inſtant l'objet d'une paſſion des plus violentes. A peine eſt-il ſorti, que Villemont a une converſation très-ſérieuſe avec ſa nièce; il lui défend expreſſément de recevoir le moindre écrit de Daminvile. Félicie promet tout: mais quel bouleverſement elle éprouvoit dans ſon ame, & que l'œil d'un parent étoit loin de ſaiſir le trouble qu'elle reſſentoit !

Nous avons dit que Daminvile aimoit: c'eſt le repréſenter tel que ſont la plupart des amants, imprudent, aveugle ſur tout ce qui pouvoit le contrarier, rempli de l'eſpérance flatteuſe qu'il n'auroit point d'obſtacles à combattre, très-convaincu qu'il obtiendroit le conſentement paternel. Cependant, chaque fois qu'il avoit réſolu d'épancher ſon ame, & de reveler ſon ſecret, il ſe ſentoit arrêté par une crainte involontaire. Il lui

étoit impossible de se dissimuler que Monsorin ne connaissoit d'autre talent, d'autre vertu, d'autre mérite que la richesse; c'étoient les premières expressions qui avoient frappé son oreille. D'un autre côté, il comptoit les jours, les heures qui s'écouloient loin de Félicie; ne pas voir, ne pas jouir d'un seul regard de tout ce qu'il aimoit: quel supplice! cette privation lui paraissoit insupportable. Il avoit déja imaginé plusieurs moyens de donner de ses nouvelles à sa maîtresse, & de recevoir des siennes; toutes ces tentatives étoient demeurées sans effet; rien ne pouvoit endormir la précaution surveillante des parents de la jeune personne qui ne souffroit pas moins que Daminvile. La contrainte où elle vivoit, ne faisoit peut-être qu'enflammer la passion secrète qui la consumoit; tout ce que la vertu étoit en droit d'éxiger de cette infortunée, se bornoit à ne pas risquer la moindre démarche, & sur-tout, à cacher à son amant l'empire qu'il avoit déjà sur son ame: mais pouvoit-elle ne point combattre, se défendre ces larmes que le devoir repousse, & qui semblent retomber jusqu'au fond du cœur, ne pas éprouver tous les tourments intérieurs attachés à un amour qui doit se taire & se sacri-

fier? un pareil triomphe étoit au-dessus des forces de Félicie. Son oncle & sa tante lui remettoient sans cesse devant les yeux, les obligations que la sagesse & son état lui imposoient : nulle fortune à espérer, conséquemment l'impossibilité de prendre l'esprit du monde, & de céder à ses illusions séduisantes, la perspective d'un couvent, l'abnégation de tout ce qu'on appelle les plaisirs de la vie, la seule ressource de la satisfaction délicate qui suit toujours la pratique de la vertu, & sur-tout un éloignement éternel des moindres goûts qui nous portent vers la société : voilà les images qu'on ne cessoit de présenter à la malheureuse nièce, qui se soumettoit avec une docilité apparente à un joug si pesant.

Félicie donna une preuve éclatante de cette soumission sans bornes à ses parents & à ses devoirs. Elle étoit à l'église, près de madame de Villemont, qui parloit à une dame de ses amies : un homme déguisé en mendiant, & que la jeune-personde reconnaît pour être le domestique de Daminvile, profite de la circonstance, & lui fait voir une lettre qu'il vouloit lui donner furtivement. Aussi-tôt il s'élève dans cette ame nourrie des meilleurs principes,

une foule de mouvements contraires ; inquiète sur le sort d'un objet qui ne lui étoit déjà que trop cher, elle brûle d'en être instruite ; son cœur, en quelque sorte, se précipitoit au-devant de cet écrit, sa main alloit le recevoir ; elle s'arrête : un autre sentiment aussi fort que le premier, la rappelle aux loix de l'honnêteté. Il n'est point de démarche indifférente pour une jeune personne : qu'elle accepte une lettre, un seul mot, elle a fait le premier pas dans la carrière de l'égarement & du désordre ; & assez faible pour avoir cédé à ce premier pas, il ne lui est plus possible souvent de reculer : de-là le trouble qui l'agite, & la condamne, plus de repos, plus de tranquillité, des chagrins, des malheurs, son déshonneur, sa perte assurée. Le valet rusé employe tous les signes pour presser Félicie ; elle essuye à chaque sollicitation, de plus violents combats : mais elle remporte la victoire, & refuse obstinément le billet.

Arrivée à la maison, elle court s'enfermer dans sa chambre, & là, elle donne un libre cours à tout ce qu'elle ressent ; elle est suffoquée par ses larmes. Ai-je assez sacrifié, se dit-elle, à cette inflexible vertu dont je suis la misérable victime ?

Ne point voir Daminvile depuis plus de quinze jours, & l'aimer autant que je l'aime ! hélas ! si sa présence m'est interdite, du-moins j'aurois su... qu'aurois-je appris ? qu'il éprouve des souffrances égales à la mienne, que son amour... quel mot ai-je prononcé ? à quel but nous conduiroit une tendresse mutuelle ?.. je le vois trop : il se borne à m'écrire ; il seroit venu ; il auroit vû mes parents ; si son père consentoit à mon bonheur... je parle du bonheur : il n'en est point pour moi ! il faut me résoudre à ensevelir dans un cloître, l'éxistence la plus odieuse, à mourir loin de tout ce que j'aime. Eh ! la mort n'est-elle pas le seul remède à mes maux ? encore, si avant que d'expirer, je lui avois dit... quel aveu va m'échapper ? la vertu du-moins n'aura rien à me reprocher ; je mourrai sans qu'il ait surpris mon secret ; mon orgueil n'aura point reçu la moindre atteinte, & il n'y a que moi qui aurai su combien j'ai été faible, combien j'aimois !

Le fils de Monsorin est frappé d'un coup mortel, quand on lui rapporte que toutes les instances ont été inutiles, & qu'on s'est obstiné à rejetter sa lettre ; il y a des moments où il accuse

Félicie d'une indifférence, dont pour ſon malheur elle étoit bien éloignée; enſuite il ouvre les yeux; il voit que la vertu s'oppoſe à cet aveu ſi deſiré, & ſa maîtreſſe lui en paraît plus digne de ſon attachement; il a recours inutilement à divers ſtratagêmes, pour ſe procurer un inſtant d'entretien avec elle: il ne peut même parvenir à la voir. Preſſé, accablé de ſa paſſion, il ſe détermine à parler à ſon père; il le trouve ſeul dans ſon cabinet; il court ſe jetter à ſes pieds; qu'avez-vous? que voulez-vous, lui dit Monſorin étonné de cette attitude? —— Une ſeconde fois la vie, mon père; oui, je vous devrai une éxiſtence bien plus précieuſe pour moi que la première; ſi vous me refuſez, vous me plongez au tombeau; daignez m'aſſurer que vous aurez la bonté de m'entendre. Monſorin fait relever ſon fils, & promet en-effet de lui accorder ſon attention. Daminvile raconte avec tout le feu d'un amant, les détails de ſa paſſion, ſa naiſſance, ſes progrès; il trace un portrait enchanteur de Félicie: il n'y a point de femme dans le monde qui réuniſſe tant d'attraits & de belles qualités; il a ſoin d'appuyer ſur l'avantage de l'extraction. Paſſons, paſſons, interrompt le père, ſur toutes ces merveilles;

merveilles ; je sais qu'à votre âge on est la dupe de ces sotises... Elle est riche ?.. Le fils demeure embarassé : — Mon père, je vous le dis : c'est la personne la plus aimable, la plus estimable, la mieux née, la plus adorable : — Je vous demande si elle a de la fortune, répondez-moi. Daminvile est forcé d'avouer que Félicie est sans bien. Hélas ! ajoûte-t-il, c'est la seule chose qui lui manque, &... ce n'est rien : elle a tant d'autres dédommagements : vertu, beauté, noblesse, ce sont-là les richesses véritables. Ce n'est rien, murmuroit le vieillard entre ses dents, ce n'est rien ! fils indigne de moi, tu fais si peu de cas de l'opulence ! & où as-tu emprunté une pareille façon de penser ? je croyois qu'élevé dans mon sein, entouré d'heureux exemples, tu te garantirois de ces idées romanesques. Quoi ! je t'aurai amassé de l'argent pour le prodiguer à une épouse qui n'auroit pas le sol ! tu ne doublerois pas ton capital ! que sont ces grands mots de vertu, de beauté, de naissance ? tu es assez peu éclairé pour te faire illusion à ce point ?.. va, tu n'es point mon fils ! mon fils chercheroit à augmenter la fortune de son père ; il aspireroit à épouser l'héritière la plus riche : voilà la bru qui me

conviendroit, qui feroit la consolation de ma vieillesse! Daminvile retombe à ses genoux, les arrose de ses larmes : — Mon père, mon père, si vous êtes décidé à ne point vouloir que Félicie porte le nom de votre fille, vous avez prononcé l'arrêt de ma mort ; je ne le cache pas, je ne pourrai survivre à une défense si rigoureuse. J'attachois tout mon bonheur à posséder la nièce de monsieur de Villemont... daignez vous informer, daignez la voir ; oh ! vous aurez mes sentiments ; il n'est pas possible... —— Il me sera très-possible de mettre obstacle à cette folie punissable... Ecoute-moi : ta mère n'avoit qu'un bien des plus bornés, & j'ai su prendre des précautions pour t'en ôter la jouissance, si tu ne remplis pas mes volontés. Ne me force point à te deshériter; mon neveu me tiendroit lieu d'un fils que j'aurois bientôt oublié ; c'est ce jeune-homme qui mérite de ma part une tendresse paternelle ; tout son cœur m'est soumis ; il ne connaît que les moyens qui puissent enrichir : c'est-là son unique étude, sa passion ; & il ira à la plus haute fortune ; & toi, tu dévorerois un héritage... non, je ne mourrai point avec cette crainte ; tu seras un autre moi-même,

tu feras mon fils, ou, je te le répète, je te désavoue, & je te donne ma malédiction : souhaite que ce ne soit ton seul partage. (Damainville dans les pleurs veut encore parler de Félicie). Que je n'entende plus ce nom odieux ! se prendre de goût pour une fille qui n'a rien ! & encore pousser l'extravagance jusqu'à vouloir en faire sa femme. retire-toi ; je ne puis plus retenir ma colère. De la vertu, des charmes, de la condition : ne voilà-t-il pas une belle dot ?

Monsorin n'avoit plus la force de parler, tant la fureur le dominoit ! il ne répétoit que ces derniers mots, & toujours plus agité & plus rempli d'indignation. Damainville est obligé de se retirer.

Ce malheureux jeune homme, livré à tout l'excès du désespoir, court chez monsieur de Villemont, & demande à lui parler ; l'oncle de Félicie arrive ; il est surpris de l'état où il voit Damainville : il faut que je vous entretienne, monsieur, s'écrie celui-ci, de ce qui m'intéresse le plus : c'est présentement vous seul qui allez être l'arbitre de ma destinée... seriez-vous aussi sans pitié ? Le fils de Monsorin raconte avec la franchise de l'innocence, la conversation qu'il vient d'avoir, & le peu de

fruit qu'il en a recueilli ; il ne déguiſe aucune circonſtance ; il fait voir, en un mot, toute la dureté de ſon père ; il ſe flatte pourtant de fléchir dans la ſuite cette ame inéxorable. Monſieur de Villemont l'interrompt : eh bien, monſieur, qu'éxigez-vous de moi ? quel ſervice puis-je vous rendre ? —— Quel ſervice, monſieur ! ah ! tout, tout au monde : que j'aye du-moins la conſolation de voir Félicie ! —— De la voir, quand il faut abandonner... —— Hélas ! monſieur, je ne demande qu'un ſeul de ſes regards, & ce ſera en votre préſence, ce ſera en votre préſence... vous m'arrachez la vie ! —— Votre ſituation me touche, monſieur : je tenterois tous les moyens de l'adoucir : mais l'honneur me défend de céder au moindre ſentiment de compaſſion. Je l'avois prévu : il eſt inutile d'eſpérer ; votre père ne changera point ; vous devez donc renoncer, & pour jamais, à ma nièce, bien loin de chercher à la voir, l'oublier, fuir, en un mot, tout ce qui vous la rappelleroit. Pourquoi entretenir une paſſion que traverſent des obſtacles inſurmontables ? Monſieur, je ne doute pas que je ne m'adreſſe au plus honnête-homme : vous m'en avez annoncé toute la

noblesse : vous ne voudriez point que Félicie fût indigne de nous, & de vous-même ; dès qu'un engagement sacré ne sauroit unir l'un & l'autre, c'est à votre probité à vous dicter ce que vous avez à faire ; oui, monsieur, j'ose m'en rapporter à ce qu'elle prononcera. —— Mais, monsieur, quelle raison avez-vous d'imaginer que mon père sera infléxible ? le temps... —— Le temps, monsieur ! vous ne connaissez pas le cœur humain. Ce n'est pas à l'âge de monsieur Monsorin qu'on devient sensible ; l'avarice ne se corrige pas : elle ne fait que croître & s'endurcir... monsieur, n'empêchez point une fille infortunée de s'occuper du seul état qu'elle ait à choisir ; laissez-la fuir un monde qui ne doit pas lui causer le plus faible regret : qu'est-ce que la vie ? & qu'on est heureux d'apprendre à s'en détacher !

Monsieur de Villemont demeure inébranlable. Les instances, les larmes, les gémissements du jeune-homme ne peuvent en obtenir la permission d'être présenté à Félicie ; il n'auroit, disoit-il, desiré la voir que cette seule & dernière fois.

L'oncle est à peine rentré, qu'il va chercher sa nièce, la conduit à son appartement, & lui

annonce qu'il a beaucoup de choses à lui dire. Félicie croit pressentir le sujet de la conversation; un cœur qui aime, est ingénieux à saisir tout ce qui intéresse son amour. Villemont lui apprend qu'il vient de voir Daminvile, que son père s'oppose au mariage qui faisoit l'espérance du fils; il ajoûte: Félicie, je n'imagine pas que j'aye encore des conseils à vous donner, car c'est plutôt un ami qu'un parent, qui jusqu'ici vous a tracé le chemin que tout vous engage à suivre. Vous l'entendez : nul espoir que Daminvile vous épouse, &... des larmes vous échappent ! votre sensibilité... Mon oncle, s'écrie Félicie, en se jettant aux pieds de monsieur de Villemont, je me regarderois comme coupable, si je vous déguisois plus long-temps ce qui se passe dans mon cœur. Oui, vous êtes mon ami, vous m'en avez donné des preuves éclatantes, & c'est à mon ami que j'ouvre l'ame la plus agitée. Faut-il que j'aye vû Daminvile ? il a éxcité en moi un trouble qui ne se calmera jamais... — Félicie, vous aimez ! Ah ! fille malheureuse ! vers quel abyme vous courez ! vous avez perdu votre repos, cette sage indifférence... craignez que la vertu... — Mon oncle, je vous réponds de mon attachement à mes

devoirs, à l'honneur; vous n'aurez point à rougir de vos bienfaits; parlez, ordonnez, ouvrez-moi le couvent, je vais m'y enchaîner par des nœuds... bien différents de ces liens... je l'avouerai, j'avois espéré... j'éprouve que je suis la victime d'un penchant qui n'est que trop funeste! je les porterai dans le cloître, aux pieds des autels, ces impressions si profondes qui ont décidé du malheur de ma vie... Ah! Félicie, interrompt Villemont, je souffre d'autant plus que j'ai à m'accuser d'une faute impardonnable. Voilà où la foiblesse conduit des parents qui ne sentent pas assez le danger des plus légères complaisances! C'est nous qui ne devions pas recevoir Daminvile; à la première visite, c'étoit à moi d'éxiger une explication; je suis l'auteur de tes chagrins! c'est ton oncle qui a creusé le précipice d'où peut-être il sera impossible de te retirer! ma chère amie, je suis le plus imprudent & le plus malheureux des hommes!

Monsieur de Villemont & sa nièce s'embrassoient, confondoient leurs larmes; il finit cet entretien par l'exhorter à se servir de toutes ses forces pour se vaincre, & détruire jusqu'à une image qui ne feroit que lui causer un tourment éternel.

Dans quel état étoit le plus vertueux & le plus passionné des amants ! il ne cessoit d'importuner son père d'inutiles sollicitations ; il tombe malade, se voit prêt à mourir, & rien ne peut le rappeller à la raison.

Deux hommes d'un caractère entièrement opposé, voyoient souvent monsieur Monsorin. L'un étoit de ces dévots sombres & atrabilaires, qui proscrivent la douceur & l'indulgence, & montrent la vertu sous des traits impitoyables. Darnicourt ne présentoit que la foudre menaçante d'un ciel vengeur ; il s'élevoit sur-tout contre le pardon, qu'il traitoit de foiblesse : il frappoit d'anathême le moindre égarement ; complaisant pour lui-même, & inflexible pour autrui, prodigue de prières, & avare de bonnes actions, disant qu'il y avoit peu de malheureux qu'on dût secourir, parce que c'étoit intervertir l'ordre de la suprême Providence, qui sans doute les punissoit, & à laquelle on sembloit vouloir dérober ses victimes, d'ailleurs, selon lui, n'ayant rien à se reprocher, parlant toujours de la colère de Dieu, & jamais de sa miséricorde : c'est ainsi que s'annonçoit Darnicourt, qui cependant recherchoit avec empressement la société de Monso-

rin, dans l'eſpérance d'en arracher quelques bienfaits.

L'autre perſonnage d'une piété bien différente, fréquentoit dans une autre vûe la maiſon du père de Daminvile. Béranger, c'étoit ſon nom, connaiſſoit toute l'inhumanité de Monſorin, & il ſe flattoit en lui interprêtant les vrais principes d'une religion de bienfaiſance, de l'amener à cette ſenſibilité, d'où émane le pur chriſtianiſme. Ce n'étoit pas pour ſon propre intérêt qu'il cherchoit à exciter ce ſentiment généreux; c'étoit pour des infortunés, pour des pauvres qu'il ſoulageoit en ſecret; cet homme ſi reſpectable ne mettoit point de bornes à la clémence divine; il ne déſeſpéroit pas de celui qui s'égare; il peignoit Dieu comme un père dont le ſein compâtiſſant eſt toujours prêt à s'ouvrir au repentir; une gayeté douce éclatoit ſur ſon front; quand il n'avoit point d'aumônes à diſtribuer au miſérable, du-moins il lui prodiguoit ſes ſoins, ſes larmes, ſes conſolations, toute l'étendue de la compaſſion la plus charitable & la plus délicate.

Monſorin leur fait part de la ſituation où ſe trouve ſon fils, en proye à une paſſion inſenſée que l'aveu paternel ne ſatisfera jamais. Darnicourt approuve hautement ſa réſolution, tonne contre ces

mouvements indiſcrets du cœur, dont la raiſon & la religion ne ſe rendent point maîtreſſes, proſcrit, ſans balancer, les enfants qui oſent concevoir un ſeul ſentiment ſans l'ordre exprès de leurs pères, & enflamme le couroux de Monſorin. Béranger tient un autre langage ; il plaint le jeune-homme, le fait voir plus imprudent que criminel, repréſente la jeuneſſe livrée néceſſairement à la fougue des paſſions, ſi le pouvoir, ou plutôt la tendreſſe paternelle ne la ramène avec douceur ; c'eſt ſur ce dernier moyen qu'il appuye. Comment, s'écrie Darnicourt ! ne voudriez-vous pas que monſieur ſe déſaisît de l'autorité qu'il a reçu du Ciel, pour traiter avec ſon fils comme avec ſon égal ? — Sans contredit, monſieur, & c'eſt par cet eſprit d'égalité qu'on eſt bien plus ſûr d'amener les hommes au but qu'on ſe propoſe. Monſieur veut détruire un penchant, qui ne ſe concilie point avec ſa façon de penſer : il faut qu'il ſoit l'ami de ſon fils, qu'il agiſſe en conſéquence, qu'il entre dans ſon cœur par degrés, & au-lieu de le déchirer, qu'il lui expoſe avec bonté toutes les raiſons qui combattent cette inclination naiſſante, qu'il verſe avec lui des pleurs, & alors le jeune-homme pourra céder à de pareilles armes. Les pères ne ſont pas des tyrans, ce ſont des ſou-

tiens que Dieu même a offerts à notre faiblesse. — La religion ... — C'est d'après la religion que je parle, monsieur : croyez-moi, elle est d'accord avec la nature, & la nature nous ordonne d'être les amis de nos enfants ; Daminvile est un aveugle qu'il faut conduire doucement, & non heurter avec aigreur.

Darnicourt interrompt Béranger, pour l'accuser d'une mollesse coupable ; l'autre se contente de lui répondre : si je vois le fils de monsieur, je sais quel ton je dois prendre, & comme je dois me conduire ; assurément on ne m'entendra point m'élever contre le père pour caresser les erreurs du fils : mais je dois montrer ici la vérité à monsieur Monsorin, & je lui manquerois ainsi qu'à l'humanité & au Ciel même, si je parlois autrement. Encore une fois il est rare que les maîtres ne soyent pas odieux aux hommes : ils veulent des amis, des égaux, & il n'appartient qu'à ceux-ci de conseiller & de persuader.

Les deux personnes furent chargées de visiter le malade, & de ne pas lui épargner les représentations. Darnicourt conserva son caractère farouche & impérieux ; ses leçons chagrines produisirent l'effet qu'on devoit en attendre : elles

révoltèrent Daminvile. Béranger employa une voye plus insinuante; il écouta d'abord avec intérêt le fils de Monsorin qui ne lui déguisa rien de la violence de sa passion; l'habile conciliateur parut touché du chagrin que le jeune-homme éprouvoit; il entra dans des détails, développa avec adresse les suites funestes de ces inclinations conçues sans l'aveu des parents. Il semble, monsieur, ajoûta-t-il, que le Ciel se met de leur parti pour empoisonner d'amertume les mariages que les auteurs de nos jours désapprouvent; faites tous vos efforts pour vaincre cet amour que suivront, je le crains trop, les évènements les plus malheureux. Vous avez des vertus, de la douceur; vous êtes éclairé sur vos devoirs; tous ces avantages se tourneront-ils contre vous-même? immolez-vous aux volontés de monsieur votre père; oubliez un objet... —— L'oublier! ah! monsieur, que me demandez-vous? que mon père éxige le sacrifice de ma vie, c'est un bien que je lui dois: je suis prêt à le lui rendre: mais cesser d'aimer Félicie, lui ôter un seul de mes sentiments, effacer un seul trait de son image, de cette image qui remplit mon ame: cet effort n'est pas en mon pouvoir, non, il n'est pas en mon pouvoir. Mon père ne veut point que je l'épouse; eh bien, mon-

ſieur, je mourrai ſans l'épouſer, mais en l'adorant, mais en lui conſacrant mon dernier ſoupir. Monſieur, pourſuit le jeune-homme fondant en larmes, ſi vous la connaiſſiez, c'eſt l'honnêteté, la vertu même; j'imaginois que mon père étoit aſſez riche pour permettre cette union. Eſt-ce la fortune qui rend heureux? mon père peut-il l'être? hélas! il cauſe tous mes malheurs!

Béranger ne ſe laſſe point de faire voir à Daminvile, à quelle multitude de dégoûts & même de peines il court ſe livrer; il joint aux plus fortes exhortations, toute l'onction du ſentiment, & il ſe retire avec douleur, convaincu que la paſſion qui conſume ce jeune-homme, ſera bien plus difficile à guérir que ſa maladie. Il y a des maux au-deſſus de tous les remèdes, & il eſt des attachements de ce genre; un amour qui a ſu ſe concilier, en quelque ſorte, l'aveu de la vertu, eſt preſque indomptable; le temps, ou la religion qui a plus d'empire encore que la raiſon humaine, eſt l'arme ſeule qui nous reſte pour le vaincre, ou du-moins pour le combattre.

Monſorin eſt inſtruit par Béranger du peu de ſuccès de leur médiation; ce dernier ne cache point

ce qui va résulter de cette inclination contrariée ; il veut invoquer la tendresse paternelle ; Darnicourt n'attend pas la réponse du vieillard : il s'élève avec chaleur contre cet avis qu'il taxe de ménagement criminel, & où la dignité de père est compromise ; il faut absolument que Daminvile perde l'espoir d'épouser Félicie, qu'il en bannisse de son cœur jusqu'au souvenir, ou monsieur Monsorin obtiendra une lettre-de-cachet pour l'enfermer comme un fils rebelle ; c'est une démarche qu'il se doit ; il est responsable de sa conduite à sa famille, à tous les pères, au Ciel même, car ce mot est incessamment dans la bouche des faux dévôts. Eh ! monsieur, interrompt Béranger, si le jeune-homme conserve dans les cachots cette malheureuse tendresse... Ne l'appréhendez point, monsieur, répond l'inhumain Darnicourt, la punition le corrigera. Béranger reprend avec vivacité ; vous n'avez donc, monsieur, jamais senti votre cœur ? eh ! depuis quand la religion arme-t-elle un père contre un enfant ? Monsieur est riche (en se tournant vers Monsorin) ; on dit Félicie une fille bien née, aimable, vertueuse : cette alliance seroit-elle si fort à rejetter ?

A ce mot, Darnicourt & Monforin font éclater l'indignation, & Béranger les laiffe s'occupant du projet de réduire Daminvile, ou de déployer contre lui la violence des châtiments.

L'homme pieux dont la religion ne faifoit qu'épurer la fenfibilité, continuoit de rendre de fréquentes vifites au malade; il l'entretenoit toujours de fes devoirs, de fes obligations envers fon père; il le confoloit, mais ne pouvoit arracher le trait que cet infortuné portoit au fond de l'ame.

Daminvile a le malheur de revenir à la vie; il déclare à fon père qu'il auroit honte de le tromper, qu'il aime Félicie plus que jamais, qu'on peut épuifer fur lui toute la force des tourments, qu'il n'y aura que la mort feule qui détruira cette ardeur victorieufe de tous les obftacles. Monforin, de fon côté, témoigne une obftination infléxible; il verra fon fils dans le tombeau, quoiqu'il n'ait point d'autre enfant, plutôt que de confentir à fon mariage avec la nièce de monfieur de Villemont. Nous obferverons que Darnicourt irritoit inceffamment l'opiniâtreté & la colère du vieillard. Enfin Daminvile, malgré la voix intérieure de l'amour paternel, malgré les prières, & les lar-

mes de Béranger, eſt plongé dans une eſpèce de cachot qu'éclairoit une faible lampe, & réduit à la nourriture la plus groſſière.

Monſieur de Villemont ne ſe relâchoit point de ſa tendreſſe & de ſes ſoins pour la malheureuſe Félicie; ami tendre, il recevoit les épanchements de ſon cœur, & gémiſſoit avec elle. Cependant il vouloit la familiariſer avec l'effrayante perſpective qui la frappoit; il n'y avoit nul moyen de l'éloigner; le cloître étoit l'unique aſyle qui lui fût ouvert; c'étoit-là qu'elle devoit oublier le monde, Daminvile, prendre une nouvelle ame, ne plus abbaiſſer ſes regards vers la terre. Ce détachement abſolu paraiſſoit impoſſible à cette infortunée; ſon oncle lui préſentoit le ſecours de la religion; Félicie ſe jettoit dans ſon ſein, lui demandoit la fermeté néceſſaire pour conſommer cet affreux ſacrifice. Elle avoit appris l'entrevûe de ſon amant avec monſieur de Villemont: encore, diſoit-elle à ſon parent, ſi je n'étois point aimé! ſi j'aimois ſeule! mais je laiſſe dans la ſociété, une victime qu'on m'immole! c'eſt moi qui dois m'accuſer des ſouffrances que Daminvile éprouve!

hélas!

peut-il ne pas être la proie du chagrin le plus violent ! je le sens trop : l'amour est le plus cruel des supplices !

Félicie sortoit avec sa tante qui marchoit quelques pas devant elle ; le même homme déguisé en mendiant, & dont elle avoit refusé une lettre, se remontre sur son passage, avec un nouveau billet à la main ; elle le reconnaît, & veut s'éloigner : il approche, lui fait entendre par des signes, qu'il est de la plus grande importance qu'elle accepte cet écrit : Félicie ne l'écoutoit pas, ou feignoit de ne le pas écouter ; il ne lui dit que ces mots, d'une voix basse : si vous saviez quelle est la situation de monsieur Daminvile par rapport à vous ! Aussi-tôt la jeune personne a oublié toutes les obligations rigoureuses qu'elle s'étoit prescrites ; elle se laisse dominer par le vif intérêt que ces paroles ont éxcité en elle, prend enfin la lettre, & la cache dans son sein. C'en est fait ! le trait de l'amour a porté, & l'on peut regarder ce moment comme l'époque des fautes & des malheurs d'une imprudente victime de la sensibilité.

Elle brûle de se retirer dans son appartement, & de satisfaire sa curiosité, ou plutôt sa tendresse.

L'inſtant ſi attendu eſt arrivé ; les regards, toute l'ame de Félicie a volé ſur cet écrit ; voici ce qu'il contenoit :

» La vertu, divine Félicie, vous défendroit-» elle la pitié, & pouriez-vous refuſer ce ſentiment » à un homme qui eſt ſur le point d'expirer pour » vous ? il n'importe : quelques maux que je ſouf-» fre, j'en ſerai trop dédommagé, ſi vous dai-» gnez accorder des larmes à ma ſituation ; vous » en figurerez-vous bien les horreurs ? apprenez » de quel lieu je vous écris : d'une priſon, du fond » d'un cachot... » Félicie, à cet endroit, pouſſe un cri, & laiſſe échapper la lettre ; elle la reprend, & continue de lire : » Et pour quel crime ſuis-je enſe-» veli vivant dans cette eſpèce de tombeau ? le » croiriez-vous ? parce que je vous aime, que je vous » adore, que j'aſpirois à vous offrir ma main avec » mon cœur ; parce que je ne ſaurois renoncer à » cet amour, qui dans une telle extrémité fait » encore le charme de ma vie ; & les plus grands » ſupplices ne me feroient pas changer. Oui, » Félicie, je n'éxiſte que pour vous idolâtrer ; » je l'ai dit à vos parents, à mon père ; je me » le répète tous les jours à moi-même ; je vous

» parle en cet inſtant ; je vous nomme mon amante,
» mon épouſe ; à ce titre, vous aurez mon dernier
» ſoupir : car je ne puis vivre plus long-temps
» dans un état auſſi horrible ! Hélas ! pourrois-
» je me flatter que vous répondrez à cet écrit,
» que vous trouverez trempé de mes larmes ? Son-
» gez-vous bien qu'une lettre, qu'un ſeul mot de
» Félicie, ſeroit pour moi un bienfait du Ciel,
» que peut-être il ſeroit capable de retenir mon
» ame prête à s'exhaler. Auriez vous l'inhumanité
» de me refuſer cette conſolation ? ce billet, ce
» ſeul mot, je le mettrois ſur mon cœur : il y
» feroit rentrer la vie, l'eſpérance ; que dis-je ?
» il pénétreroit de joye le plus miſérable des hom-
» mes, & quelle eſt la cauſe de ſes ſouffrances ?
» elle ne lui en eſt pas moins chère. Ah ! qu'on
» redouble mes tourments, que je ſois écraſé ſous
» le poids des chaînes, enſeveli au centre de la
» terre, & que l'adorable Félicie me plaigne !
» J'aime à croire que ma deſtinée s'adoucira ;
» quoi ! j'aurois le bonheur de me voir un jour
» votre époux ! n'écartons point cette image,
» qu'elle me trompe ſur le ſort affreux que j'é-
» prouve, & qu'elle flatte encore mes regards
» expirants !

» P. S. Si j'ai pu vous toucher, vous donnerez » la réponse à la même personne qui vous a rendu » ma lettre ; elle m'est entièrement dévouée, & » elle saisira l'occasion de se montrer à vos yeux : » tant d'amour mérite du-moins quelque senti- » ment de compassion, & il y auroit de la barbarie » à ne me pas l'accorder : Félicie, consultez bien » votre cœur, & envisagez le séjour que j'habite ; » j'attends de vous la vie ou la mort. »

Félicie cède à ses premiers mouvements : elle se pénètre de l'infortune accablante d'un malheureux : elle sent tout l'intérêt que peut éxciter un amant ; son ame s'est transportée dans cette affreuse demeure ; elle y voit Daminvile prêt à expirer : elle verse avec lui des larmes ; elle est déchirée de ses souffrances ; il demande une réponse : elle n'ignore point l'importance de cette démarche ; jusqu'ici, fidèle à ses devoirs, elle n'a rien eu à se reprocher ; cet amour qui la dévore, n'a point éclaté ; en un mot, se résoudra-t-elle à écrire ? C'est ici que la vertu combat avec l'amour, que l'honneur se soulève, que Félicie se meurt sous tant d'assauts différents ; vingt fois elle prend la plume, & autant de fois elle la rejette ; elle ne se lasse point de

reporter la vûe sur la lettre de Daminvile, d'en peser les expressions. Mais, s'écrie-t-elle, il va mourir, si j'hésite à lui répondre; & pour qui Daminvile essuye-t-il une pareille destinée? c'est moi, c'est moi qui l'ai plongé, qui le retiens dans un cachot! son amour est-il offensant? il prétendoit former des nœuds avoués de l'humanité & du Ciel. Le dernier des hommes réduit à cette extrémité, n'auroit-il pas des droits à ma compassion? & Daminvile...

Félicie reste à ce nom; il semble qu'elle craigne de s'éclaircir sur un sentiment qui l'occupe & ne remplit que trop son ame. Elle reprend: quoi! l'honneur nous défendroit la pitié! la barbarie... n'est point une vertu; il n'est pas possible que je refuse cette faible marque d'intérêt à un infortuné qui souffre tant pour moi! d'ailleurs, [illegible] la fermeté de le presser de m'oublier: n'est-ce pas à moi présentement à [illegible] [illegible] [illegible] réserve? suivons l'exemple que Daminvile nous donne, & qu'il voye que je sçais aimer autant que lui.

Cette victime de l'amour s'est enfin déterminée à répondre au fils de [illegible], par un [illegible]

billet conçu en ces termes : » Je ne vous écris
» qu'en tremblant ; la démarche que je fais,
» blesse toutes les loix que je m'étois impo-
» sées ; hélas, je n'en suis que trop convaincue :
» mais votre état me force à n'écouter que la com-
» passion, & je n'y mets point de bornes. Ah !
» que ma douleur, que mes larmes ne peuvent-
» elles aller jusqu'à vous ! vous ne saurez jamais
» combien vous m'intéressez. » Félicie s'arrêtoit
à cette ligne, se levoit, ensuite revenoit à sa table :
— Je ne lui ai pas assez exprimé la peine que
je ressens ; ma pitié lui est bien due, & ... ce ne
sont point là des témoignages d'amour. Elle re-
prend la plume, & elle ajoûte ceci : » Non, vous
» ne saurez jamais combien vos malheurs me pé-
» nètrent. Il faut que votre père soit bien inhu-
» main : mais il est un moyen de l'appaiser & de
» finir vos malheurs qui sont les miens, sans
» doute, & dont je suis la cause innocente...
» Daminvile, renoncez à ce mariage... oubliez-
» moi !.. je vais dans un couvent ».

La plume, à cet endroit, lui échappe des mains ;
Félicie s'abandonne à la douleur ; elle n'a point la
force de s'armer contre la tendresse de Daminvile,

contre la sienne; elle cachera ce billet, le dérobe à tous les regards, & se propose de le donner à la première occasion que le hasard lui offrira.

Darnicourt & Bérenger ne cessoient de tenter le malheureux prisonnier. Ils étoient toujours envoyés par Monbrun dans l'espérance de vaincre l'obstination de son fils. Le premier continuoit de déployer toute l'inhumanité de sa morale, menaçoit Damirville de la fureur de son père, & de celle de Dieu, traitoit sa passion d'un penchant décidé aux mauvaises mœurs, & l'accabloit même de [illegible]. Ce faux dévot, car ce n'est pas le vrai caractère de la piété, ne se contentoit point de montrer au jeune homme une ame inflexible : il irritoit l'emportement du vieillard, lui redisoit sans cesse qu'il falloit employer tous les châtimens sur un fils rebelle, le peignoit comme un libertin, sans religion, désobéissant à l'autorité paternelle, aux loix, & à Dieu ; il appuyoit ses conseils pernicieux d'exemples puisés dans des écrits respectables & mal interprétés ; il ne manquoit pas sur-tout de faire entendre que Damirville ne fut un homme sans conduite, sans économie, un dissipateur, une [illegible]

pour l'oreille d'un avare ! il eût suffi pour écarter du cœur de Monſorin le moindre retour à ces ſentiments que ſemble nous avoir impoſés la nature.

Quelle différence de Béranger ! il cherchoit ſans doute à rappeller Daminvile à ſes devoirs : mais c'étoit en joignant à ſes éxhortations les marques de ſenſibilité les plus touchantes, en déplorant avec lui la violence d'un amour que tout l'engageoit à ſurmonter ; il lui remettoit ſans ceſſe devant les yeux, la réſolution de Monſorin de le laiſſer expirer dans ce ſéjour horrible, plutôt que de lui donner ſon conſentement, l'obéiſſance que nous devons à nos parents, qui ſont pour nous l'image de Dieu même, la néceſſité abſolue de triompher d'un penchant qui ne pouvoit être pour les deux amants qu'une ſource éternelle de douleurs & d'infortunes. Hélas ! digne ami, s'écrioit Daminvile, permettez-moi cette expreſſion, car après Félicie, vous êtes ce que j'aime le plus, je ſens la vérité de vos ſages avis ; ſi quelqu'un pouvoit vaincre cette trop funeſte paſſion, ce ſeroit l'eſtimable Béranger, mais il eſt inutile de vous abuſer. Vous en êtes témoin : il ne me reſte plus qu'à être chargé de chaînes, pour eſſuyer en tout

le fort ignominieux de ces malfaiteurs destinés à subir la peine due aux forfaits; eh bien! je les attends ces fers; je leur livre mes mains & mes pieds; qu'on me donne enfin la mort: mon cœur ne sauroit changer; Félicie y règnera jusqu'au dernier soupir. Si on avoit à lui reprocher une naissance honteuse, le désordre plus flétrissant, je me rendrois à vos représentations : mais c'est la vertu même à qui je veux m'unir; elle ajoûte l'avantage de la noblesse à tous ceux que la nature lui a prodigués; que lui manque-t-il ? de la fortune. De la fortune, monsieur! eh! mon père n'est-il pas assez riche pour faire deux heureux ? je ne puis l'être, je ne puis vivre sans posséder Félicie ; le Ciel, la religion, mon père, l'amitié que vous m'avez inspirée, rien n'est capable, je ne dirai pas, de détruire, mais d'affaiblir un seul de mes sentiments pour l'adorable nièce de monsieur de Villemont. Je vous le redis : on peut me faire souffrir tous les tourments, la mort la plus affreuse : j'ai pris mon parti : ou mourir, ou épouser Félicie.

On observera que Béranger ne s'en étoit pas tenu à une pitié stérile : quoiqu'il n'eût qu'une

fortune des plus bornées, touché de l'extrémité où étoit réduit le jeune-homme, à qui la dureté du père, accordoit à peine les derniers aliments, il avoit à prix d'or obtenu du géolier, pour ce malheureux, une nourriture convenable; on ajoûtera que Béranger avoit comblé l'honnêteté du procédé, en laissant croire à Daminvile que ce changement dans sa façon de vivre, étoit un effet de la tendresse paternelle. Le prisonnier ne resta point long-temps dans son erreur : que d'actions de graces il rendit à son bienfaiteur ! ah ! disoit-il, ami généreux, faut-il que je résiste à la raison, au pouvoir que vous avez sur moi ! jugez combien cet amour a d'empire sur mon cœur, puisque je ne puis vous en faire le sacrifice !

Félicie étoit accourue toute en pleurs à monsieur de Villemont : — Mon oncle, il est en prison. Qui, demande son parent ? — Eh ! monsieur Daminvile... & c'est par rapport à moi ! Ciel ! quelle est ma destinée ! Elle raconte ensuite avec le plus vif intérêt, tous les détails de cet évènement. Villemont l'interroge ; il veut savoir par quelle voye elle est si bien instruite : sa nièce rougit, se trouble, tombe aux genoux de son oncle, lui avoue qu'elle a reçu

une lettre, la tire de sa poche, & la lui montre. Le parent n'y a pas plutôt jetté la vûe, qu'il interrompt la lecture : — Auriez-vous répondu ? .. vous vous déconcertez ! la pâleur est sur votre front ! je n'en puis douter : vous avez écrit. La malheureuse fille n'a pas la force de se sauver par un mensonge : elle embrasse les pieds de son parent, & au milieu des sanglots : —— Je n'aurai point recours à l'imposture ; il est vrai que j'ai tracé quelques lignes : mais, mon oncle, je ne parle point de cet amour... de cet amour dont je mourrai la victime ; croyez que je n'ai laissé voir que la pitié... La pitié, reprend Villemont, en versant des larmes ! ah ! c'en est fait ! Félicie, je t'ai donné les conseils d'un ami ; tu n'en as point profité. Répondre à une lettre, & t'imaginer que la compassion a conduit ta main ! te voilà entrée dans une carrière de chagrins, de fautes, d'égaremens ! Il n'y a plus pour toi de retour à espérer ! je ne vois qu'un labyrinthe de douleurs où tu te perds, où tu mourras, où tu mourras peut-être déshonorée ; oui le déshonneur & l'opprobre marchent à la suite de ces démarches légères & imprudentes. Il faut cacher cette aventure à ma femme ; elle y succomberoit.

Félicie baifoit les mains de Villemont, les arrofoit de fes pleurs : —— Non, jamais, jamais je ne démentirai l'éducation vertueufe que je vous dois à l'un & à l'autre ; mais, mon cher oncle, ce malheureux qui gémit dans un cachot... —— Affurément il faut le plaindre ; il mérite cette preuve de votre fenfibilité : mais ce n'étoit pas à vous à lui écrire : vous pouviez vous repofer de ce foin fur moi ; je lui aurois montré toute la part que nous y prenions... Vous le voyez, où conduit l'erreur des paffions : à être rebelle à ceux de qui nous tenons, en quelque forte, la vie, à leur défobéir, à fe plonger dans un abyme de maux... Félicie, ma franchife eft digne de la vôtre ; parlez, aimez-vous Daminvile ? —— L'aimer ! ah ! mon oncle, puifque vous voulez favoir la vérité, il m'a infpiré une tendreffe au-deffus de toutes les expreffions ; il n'y a point d'amour comparable au mien, & jufqu'ici je l'avois renfermé dans mon cœur. — Te fentirois-tu pour Daminvile, capable d'un grand facrifice ? —— Oh ! de tous, mon oncle, de tous, des plus grands... je donnerois cent fois ma vie... —— Tu donnerois ta vie ? —— N'en doutez point. —— Eh bien ! tu peux brifer les fers de cet infortuné

le rendre à ſon père, à la ſociété, au bonheur qui l'attend. —— Je puis... ah ! Daminvile eſt libre, il eſt heureux: —— Ecoute-moi, écoute un parent qui veille ſur ton honneur, & un ami qui te porte dans ſon ſein : oui, tu peux changer l'horrible deſtinée de ce jeune-homme : il faut quitter ces lieux, aller t'enfermer dans un couvent qui ne ſera connu que de nous, & t'y lier par ces nœuds indiſſolubles qui ne permettront nulle eſpérance à Daminvile, qui l'obligeront de reconnaître l'autorité paternelle, de t'oublier... il n'y a pas d'autre moyen... quel nuage ſur ton front!.. une défaillance...

Villemont n'a pas le temps d'achever ; Félicie étoit ſans connaiſſance dans ſes bras ; il lui donne les ſecours néceſſaires ; il la couvre de ſes pleurs ; l'infortunée créature revient à la vie pour tourner un regard languiſſant vers le Ciel ; elle ſerre les mains de Villemont, ſans proférer une ſeule parole ; enfin elle s'écrie : mon oncle, j'avois déjà prévu ce moyen ; je l'avois annoncé à Daminvile ; je m'y réſous !.. il verra s'ouvrir ſa priſon.

Cependant l'infortuné jeune-homme prodiguoit mille baiſers à la réponſe que Félicie lui avoit fait parvenir. Non, diſoit-il, charmante Félicie,

tu ne m'as point rendu malheureux; je ne lis pas le mot d'amour dans ton écrit : mais ta pitié suffit pour m'enflammer d'une ardeur éternelle. Tant d'appas, de vertus dans un cloître! va, les nœuds qui t'enchaîneront, seront les liens chers & sacrés qui m'attacheront à toi pour la vie ; tu seras mon épouse, mon amante ; eh! que m'est la perte de la liberté ? que me sont tous les tourments, si l'espérance peut me rester de te posséder?

Monsorin, en riche insolent, adresse une très-longue lettre à monsieur de Villemont, où *il* fait entendre que sa nièce doit renoncer à tout espoir, que la fortune a mis entre les deux partis trop de distance, qu'en un mot, son dessein est de faire périr son fils dans la prison, s'il ne se guérit point de cet attachement insensé ; il conseilloit ensuite Villemont d'enfermer Félicie dans un couvent. La réponse de de l'oncle fut celle d'un honnête gentilhomme qui n'a d'autre reproche à se faire que d'être peu opulent; il ne recevoit point de loix au sujet de Félicie; elle prendroit le parti qu'il jugeroit convenable, & ce soin regardoit ses parents; au reste, il renonçoit pour elle à toute idée d'alliance avec la famille de Daminvile, & *il* en

engageoit sa parole d'honneur à monsieur Monsorin. Il terminoit sa lettre par quelques réflexions pleines d'ame & de sens sur cette méprisable considération que veut arracher la fortune ; il faisoit valoir les droits de la noblesse unie à la vertu ; il donnoit enfin une sage leçon aux riches impudents qui, comme Monsorin, sont ivres jusqu'à l'effronterie, de leur opulence, le fruit presque toujours de la bassesse, & souvent du crime. Villemont fait voir à Félicie la lettre de Monsorin, & sa réponse : —— Il n'y a plus à reculer : me voilà lié pour toi par l'honneur même ; je donne ma parole que tu n'accepteras point la main de Daminvile ; Félicie, tu la tiendras cette promesse irrévocable.

Quels assauts éprouvoit la fermeté de la jeune personne ! son oncle s'est, en quelque sorte, enchaîné par un engagement que rien ne peut rompre ; d'ailleurs, ce n'est qu'à ce prix que tomberont les fers de Daminvile, & il succombera sans doute à cette situation affreuse, si l'on ne se hâte de l'en retirer.

Un inconnu, par l'entremise d'un domestique qu'on avoit gagné, parvient jusqu'à Félicie, & veut lui présenter une nouvelle lettre de la part de

Daminvile: auſſi-tôt elle s'écrie: je ne reçois aucune lettre, je ne reçois aucune lettre... il eſt inutile, retirez-vous. Cet homme ſortoit, elle le rappelle: —— Eh! quelle eſt ſa ſituation? dites-lui bien... —— Je ne penſe pas qu'il revoye le jour; le chagrin le dévore; il eſt prêt d'expirer. —— D'expirer! ah! qu'il vive, qu'il eſpère... annoncez-lui qu'il ſera bientôt libre; oui, il ſera bientôt libre, vous pouvez l'en aſſurer. —— Et je ne lui apprendrai rien davantage; ce billet... —— Non, je ne l'accepterai point... j'ai promis... retirez-vous; allez, je ſuis peut-être plus à plaindre que Daminvile; il ſaura combien ſon ſort... ſes maux finiront.

Cet homme n'étoit pas éloigné, de quelques pas, que la malheureuſe Félicie laiſſe un libre cours à toute ſa douleur; elle avoit obéi à ſon parent: mais que cette obéiſſance lui coûtoit! l'amour ne perd jamais de ſes droits. c'eſt lorſqu'il parait ſe contraindre, qu'il éxerce plus de ravages; auſſi la créature la plus digne de pitié, eſt la femme que conſume une paſſion ſecrète, & qui eſt obligée de la renfermer.

Villemont s'offre aux regards de ſa nièce: —— Daminvile trouve ſon père inéxorable: on va même le

Le transférer dans une prison plus affreuse que la première ; je viens de l'apprendre à l'instant ; je sais encore que votre retraite dans un asyle religieux, pourra faire changer Monsorin en faveur de son fils, & c'est la seule ressource qui nous reste.

Félicie essaye de rappeller ses forces : —— Je me suis déja expliquée : me voilà prête, mon oncle, à m'ensevelir pour jamais, pour jamais dans l'ombre d'un cloître, si à ce prix... elle ne peut achever ; son trouble l'accable. Ma chère amie, reprend Villemont, car vous ne doutez pas que j'aie pour vous l'amitié la plus tendre ; j'entre dans votre cœur ; j'y saisis tout ce que vous devez ressentir : souvenez-vous que je vous ai toujours présenté le couvent comme l'unique port ouvert aux personnes de votre sexe, qui comme vous sont sans fortune, & sans espérance ; indépendamment du Ciel, qui doit toujours être notre premier objet, l'honneur ne vous laisse pas d'autre choix. En-effet, dépourvue de bien, quel rôle joueriez-vous dans le monde ? quels égards témoigne-t-on à ces victimes de l'adversité, qui n'ont que de la naissance, des agréments & des vertus ? L'aventure de Da-

minvile n'a fait que hâter le moment où vous deviez vous arracher à la ſociété. Je ſuis bien aſſuré que Monſorin, informé du parti que vous aurez pris, ne tardera point à briſer les chaînes du malheureux qui vous eſt cher. Félicie, à ce mot, fait éclater un tranſport qu'elle auroit voulu étouffer : —— Oui, ſans doute, il m'eſt cher... je ferai trop heureuſe, ſi le ſacrifice de mes jours peut être de quelqu'utilité à Daminvile.

Monſieur & madame de Villemont s'occupent du départ de leur nièce. Il y avoit des inſtants où celle-ci ſe livroit aux illuſions de l'eſpérance : c'eſt le dernier menſonge de la vie qui nous abandonne ; elle ſe flattoit qu'un ſéjour de quelques mois dans le couvent ſuffiroit pour déſarmer Monſorin ; elle oſoit même imaginer que le temps amèneroit une révolution dans ſa deſtinée, & que ce changement ſeroit au point qu'elle épouſeroit Daminvile ; l'eſprit embraſſe avec avidité les rèves du cœur : c'eſt une conſolation dont la nature endort les peines les plus cruelles ; les malheureux ſont ceux qui s'abuſent le plus, & l'homme ſeroit trop à plaindre ſi ſa prévoyance s'enfonçoit dans le nuage de l'avenir ! Félicie le repouſ-

ſoit, ce funeſte avenir, qui devoit cependant, ſelon les apparences, n'être guères obſcur pour elle. Enfin, elle va quitter la maiſon de ſes parents ; les larmes ſont la ſeule expreſſion de leurs adieux. Villemont promet à Félicie de la voir ſouvent, & l'invite à ſe ſervir de toute la fermeté qu'inſpire la vertu. Le jour même de ſon départ, il écrit à Monſorin une lettre où éclatent ſa ſenſibilité, & en même-temps la nobleſſe de ſon ame ; il lui fait part de la retraite volontaire de ſa nièce, & termine ſon billet par le preſſer de rendre la liberté à ſon fils.

Le priſonnièr apprend, on ne ſait par quelle voye, la retraite de Félicie, & les conditions attachées au ſacrifice qu'elle même s'eſt impoſé. Darnicourt l'exhortoit à tirer parti de la circonſtance, & à s'abandonner entièrement à la bonté paternelle. Sur-tout, ajoûtoit-il, promettez bien de ne plus parler de cette Félicie, de l'oublier... —— Quel conſeil, monſieur, m'oſez-vous donner ! quoi ! j'acheterois ma liberté au prix des ſouffrances de tout ce que j'aime, & quand elle me feroit moins chère, quand la nièce de monſieur de Villemont ne m'auroit inſpiré qu'un faible ſentiment, croyez-vous

que je voudrois me souiller d'une pareille bassesse ? Promettre de ne plus aimer Félicie, de bannir son image de mon cœur ! n'attendez pas de moi un mensonge si honteux. Qu'on me plonge dans un cachot plus horrible, qu'on m'écrase du poids des fers, ce sera la derniere parole qui m'échappera ; plutôt cent fois la mort, que de cesser d'adorer Félicie, que de le feindre un seul instant. Rapportez à mon père, que vous m'avez vû soumis à ses volontés, ne dementant point la tendresse que je lui dois, mais épris plus que jamais de mademoiselle de Villemont. Darnicourt alors prit avec le jeune-homme son ton sévère & repoussant; il déploya toute sa fausse piété atrabilaire, & ne fit qu'irriter cet infortuné, qui ne se pardonnoit point la démarche de Félicie. C'est moi, s'écrioit-il, qui l'arrache du sein de sa famille, qui lui coûte la liberté, le bonheur, & que sait-on, la vie ! Ciel ! quel tableau ! j'aurois dû dissimuler : mais est-il possible de se contraindre, lorsqu'on aime avec autant de vérité & d'ardeur !

Monsorin, animé par Darnicourt, n'a plus des entrailles de père; on lui fait envisager les suites les plus funestes, s'il brise les fers de son fils; Félicie,

il est vrai, habite une retraite religieuse : mais elle n'y est point engagée ; les premiers pas que fera Daminvile sorti de la prison, l'emporteront vers sa maîtresse ; & que ne doit-on pas redouter de cette entrevûe ? monsieur de Villemont lui-même n'aura qu'une autorité impuissante ; un semblable amour conduit aux excès les plus impétueux. La prudence éxige donc que Daminvile soit transporté dans une autre prison, qui ne sera connue absolument que de Monsorin & de Darnicourt, & qu'il y soit renfermé étroitement. Les sollicitations redoublent de vivacité ; on obtient sur-tout que le secret sera encore plus observé avec Béranger qu'avec tout autre ; il est dépeint comme une être faible, complaisant, qui prend sa mollesse pour un sentiment d'humanité, & qui n'est point pénétré du véritable esprit de la religion. C'est par une fermeté soutenue qu'on vient à bout de vaincre des caractères tels que celui du jeune homme, & le faux dévot répond de la victoire. Le vieillard s'abandonne sans réserve à l'espèce d'empire que cet homme féroce avoit usurpé ; il ne s'étoit pas contenté de proscrire Daminvile, & d'avoir, pour ainsi dire, forgé ses fers : il avoit en quelque sorte, substitué le

neveu au fils. Daligni, c'eſt ainſi que ce neveu s'appelloit, étoit un inſtrument docile à toutes les impreſſions de Darnicourt ; la nature avoit déjà devancé les ſoins du maître : ce jeune-homme promettoit l'ame la plus dure, le riche le plus inſolent & le plus infléxible : auſſi voyoit-il tous les jours s'augmenter l'amitié de ſon oncle, qui s'applaudiſſoit de revivre dans un autre lui-même. Voilà, rediſoit ſans ceſſe Monſorin, mon véritable fils ! Daligni a mes ſentiments, mon économie, ma prévoyance ; ce n'eſt pas lui qui diſſipera ſon bien, qui cèdera à des extravagances amoureuſes ; il ne ſe mariera que d'après mon choix ; c'eſt celui-là qui *fera une bonne maiſon.*

Il ne faut pas omettre une circonſtance qui juſtifie beaucoup cette prédilection de Darnicourt en faveur de Daligni : l'hypocrite ruſé avoit ſu extorquer à ſon pupille, la promeſſe d'une ſomme conſidérable, s'il entretenoit Monſorin dans ſes heureuſes diſpoſitions à ſon égard, & qu'en un mot, il fût nommé à la place de ſon couſin, le poſſeſſeur d'un riche héritage qu'il convoitoit de tous ſes ſens.

Béranger qui viſitoit ſouvent Daminvile, ne le

trouvant plus à la prison, accourt chez le vieillard, lui demande avec des instances & des larmes un éclaircissement sur le sort de son fils. On ne peut dompter la nature : le père l'eût emporté, & Monsorin auroit trahi les précautions convenues : Darnicourt parut à propos pour le rappeller à la discrétion, & vaincre des mouvements si contraires à son systême de scélératesse. Dès ce moment, il ne quitta plus le père de Daminvile, travailla de toutes ses forces à perdre ce dernier dans son esprit, & parvint enfin à éxiler de la maison le vertueux Béranger. Celui-ci, contraint à plier sous cette indomptable destinée, qui semble toujours traverser l'éxécution d'une action honnête ou utile, ne put que tenter des recherches infructueuses : il ne découvrit point la nouvelle prison où l'on avoit jetté le jeune-homme : les moindres lumières lui furent refusées ; il se vit réduit à de stériles plaintes sur les malheurs de Daminvile.

On se rappellera que l'espoir n'avoit point abandonné Félicie ; c'étoit un rayon consolateur qui l'éclairoit dans cette nuit de douleur & d'incertitude dont elle se trouvoit environnée ; elle se représentoit Daminvile libre, & par sa générosité ;

cette idée flattoit à la fois son amour & son orgueil ; le bonheur de son amant étoit son ouvrage. Cependant, lui étoit il permis d'être pleinement heureux, s'il avoit conservé sa tendresse ? n'auroit-il pu imaginer quelque moyen de l'instruire de cette révolution, lui faire savoir en un mot, que son ame n'étoit point changée ? seroit-il inconstant ? auroit-il oublié à quel prix il jouissoit de la liberté ? Ces craintes, ces allarmes, une alternative éternelle de tableaux opposés, voilà ce qui agitoit continuellement l'infortunée Félicie. Monsieur de Villemont, à qui elle ne cessoit d'écrire, observoit dans ses réponses de ne lui parler que faiblement de Daminvile. Auroit-il perdu la vie ? cette dernière image est celle qui s'arrête sous les yeux, ou plutôt dans le cœur d'une malheureuse amante.

Villemont enfin se montre à ses regards; il est vaincu par ses sollicitations pressantes, par ses larmes : il lui révèle ce que jusqu'à ce moment il avoit résolu de lui cacher. Monsorin, malgré la démarche de Félicie, ne s'étoit point laissé désarmer ; son fils n'a fait que changer de tombeau, & l'on ignore absolument où il a été transféré. Le vieillard a craint que le sacrifice n'étant point con-

ſommé, c'eſt-à-dire, que Félicie n'ayant pas prononcé le ſerment qui devoit la lier pour jamais, Daminvile n'employât les premiers moments de ſa libérté, pour n'écouter que la fougue de ſa paſſion, qu'il ne s'empreſſât de revoir l'objet de ſa tendreſſe, & que ſon nouvel égarement ne l'amenât à contracter un mariage auquel le père refuſeroit conſtamment ſon aveu.

Tandis que Villemont parloit, diverſes impreſſions ſe peignoient ſur le viſage de ſa nièce ; elle interrompt : quoi ! Monſorin a juré ma perte... mon oncle, il faudra donc que je renonce à l'eſpérance, & vous penſez que Daminvile ſera plus heureux ? —— Je ſuis certain qu'il n'y a pas d'autre motif de cette détention obſtinée, & que vous ne quitterez point le pied de l'autel, qu'il aura reparu chez ſon père. —— Allons, mon oncle, je m'y réſoudrai : je mourrai ; Daminvile vivra. Qu'il ſache dumoins tout ce que j'aurai fait... ah ! l'amour ne ſurvit point ! un éternel oubli nous ſuit au tombeau, &... l'on ignore ſa deſtinée ! Père cruel ! .. voilà donc où conduit le défaut de fortune ! hélas ! c'eſt tout mon crime, c'eſt tout mon crime, & il n'y aura que ma mort qui l'expiera !

Félicie s'est dévouée pour Daminvile. Son oncle revient plusieurs fois la voir. Enfin tout est arrêté : l'infortunée Félicie va prononcer ses vœux, va se soumettre à des liens qui ne pourront se rompre qu'avec la trame de ses jours. Madame & monsieur de Villemont se rendent au couvent, pour assister à cette triste cérémonie. Félicie embrassoit sa tante, pleuroit avec elle, lui parloit de Daminvile, la prioit, si jamais ils le revoyoient, de lui dire tout ce qu'elle avoit souffert ; ensuite elle reprenoit vivement : —— Non, ma tante, qu'il ignore mes peines, ou plutôt qu'il perde jusqu'au souvenir d'une malheureuse qui expire pour lui. Vous m'assurez que ma mort lui rendra la liberté ! hélas ! que cette image revienne sans cesse sous mes yeux ; je lui devrai la seule consolation qu'il me soit permis de goûter.

Félicie touche au terme fatal : il n'y a plus de retardement qui l'éloigne ; elle n'a plus qu'un jour à conserver sa liberté, à vivre pour le monde, pour cet amour qu'elle ne sauroit subjuguer, & vingt-quatre heures ne seront point écoulées, que le sacrifice sera consommé dans toute sa rigueur, sans nulle espérance, sans nulle espérance de retour ! quel

tableau pour une victime gémissante sous le joug de la plus violente passion! Félicie est rentrée dans son appartement, seule, livrée à toute l'horreur du coup qui va la frapper. C'est demain, se dit-elle, que je fais serment de n'être plus à moi, de ne plus vivre pour Daminvile, de chasser de mon souvenir jusqu'à son image, & c'est pour lui que je me sacrifie; je ne pourrai plus revenir sur mes pas; demain, je descens la première marche du tombeau, & j'avancerai toujours dans une carrière de douleurs; j'envisagerai toujours mon cercueil, qui sera au bout de cette course si fatiguante! C'en est donc fait! le monde, cet objet si cher, tout doit passer à mes yeux comme une ombre qui fuit & meurt rapidement. Dieu seul, Dieu seul: voilà tout ce qui doit se montrer à ma vûe, m'attacher, m'occuper... ah! qu'il vienne donc, qu'il vienne régner sans partage dans ce cœur trop déchiré! dès ce moment, apprenons à mourir; ne tournons plus nos regards sur la vie. Expirons au pied des autels.

Ce sont là à-peu-près les pensées tumultueuses dans lesquelles Félicie s'abymoit; elle n'entendoit pas sonner l'horloge, que le froid mortel couroit dans toutes ses veines; c'étoient autant de traits

homicides qui lui perçoient le ſein. Accablée de ſon état horrible, n'ayant plus la force de verſer des larmes, elle s'étoit jettée ſur ſon lit, vaincue par un ſommeil qui, loin d'aſſoupir ſes maux, ſembloit y ajoûter.

La malheureuſe nièce de monſieur de Villemont, eſt retirée de cet affaiſſement pénible par une voix qu'elle croit avoir entendue : on a prononcé ſon nom, ce n'eſt point une erreur, elle a même diſtingué ces ſons ; ils rempliſſent encore ſon ame ; elle s'arrache à ce ſommeil de mort ; enfin ſes yeux s'ouvrent : quel fantôme, quel objet les a frappés ! Daminvile, Daminvile lui-même, lui tendant les bras ; elle pouſſe un cri. —— Voulez-vous me perdre, Félicie ? ne reconnaiſſez-vous point l'amant le plus tendre, l'homme qui vous eſt le plus attaché, qui eſt inſtruit de toutes vos ſouffrances, qui enviſage toute l'horreur de l'abyme où vous allez vous engloutir, & qui accourt vous en retirer ? Point de délai. J'ai ſous les murs de ce couvent quelques perſonnes de confiance. Il eſt minuit, & dans deux heures, le jour commencera à paraître, ce jour où tout ce que j'aime me ſera enlevé pour jamais, où j'expire de mille morts, ſi vous refuſez

de m'entendre; il s'agit de votre vie, de la mienne, de notre bonheur mutuel; nulle réfléxion; la moindre nous conduit à un état plus cruel que la mort même; encore une fois, je m'immole à vos yeux, si vous résistez, & demain il ne sera plus temps de me secourir.

Félicie étoit restée immobile d'étonnement, d'effroi, d'incertitude; elle ne savoit à quel sentiment céder. Daminvile entre dans les détails des évènements auxquels il a été exposé depuis son changement de prison. On l'y tenoit resserré comme un criminel dont la détention intéressoit le gouvernement; malgré des précautions sans nombre, un de ses amis avoit trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à lui; informé de la circonstance touchante où se trouvoit tout ce qu'il aime, & du sacrifice affreux qui lui rendoit sa liberté, aidé des secours de cet ami généreux, il étoit venu à bout de rompre ses fers; il étoit enfin accouru arracher Félicie au sort effroyable dont elle alloit être la victime. Quel bouleversement dans l'ame de cette infortunée! son amour, la vertu, l'honneur, son amant, ses parents, la perte de sa réputation, la nécessité de se décider à l'instant même, ce sont autant

d'affauts divers qui l'attaquent à la fois : —— Ah ! Daminvile ! Daminvile... que voulez-vous ? qu'éxigez-vous ? que diront ces parents qui font mes bienfaiteurs, qui jufqu'ici n'avoient eu rien à me reprocher ? hélas ! pourrai-je moi-même me fupporter ? C'en eft donc fait ! Félicie déshonorée, criminelle, coupable à fes propres regards !.. Daminvile, je vous ai vû ; je fuis contente ; vous favez pour qui je m'immole. Laiffez-moi mourir ; fauvez-vous ; retournez... que dis-je ! allez vous jetter aux pieds de ce père barbare, & promettez-lui de me refufer jufqu'à vos larmes, jufqu'à votre reffouvenir ; promettez... foyez heureux, je fuis récompenfée de ma mort. —— Non, femme adorable, je ne ferai point un monftre d'ingratitude. Félicie, fentez-vous combien je vous aime, & je fouffrirois que vous fuffiez ma victime ! moi heureux, quand la maîtreffe de mon ame gémiroit enchaînée aux autels, quand nous ne pourrions plus vivre l'un pour l'autre !.. Viens, divinité de mon cœur, fuis mes pas ; dès ce moment, je me lie à toi par les ferments les plus facrés, les plus folemnels ; que Dieu les reçoive ! c'eft lui-même, c'eft lui qui me nommera ton mari. Sortons de ces lieux ; mettons-nous à l'abri de tout danger.

Les premiers moments où nous n'aurons plus à craindre, je les employe à former ces nœuds qui ne sauroient nous unir trop tôt; jusqu'à cette époque, crois que ton amant... je ne serai que ton ami, & ce n'est que de l'aveu du Ciel & des loix que je veux goûter la félicité de l'époux...

Félicie ne parloit plus; les pleurs, les sanglots, lui étouffoient la voix; elle tombe à terre, succombant sous le fardeau d'une si accablante situation; Daminvile voyoit les ténèbres s'éclaircir; l'aurore ne devoit pas tarder à paraître; l'un & l'autre étoient perdus sans ressource. Le jeune-homme s'arme d'une fermeté inébranlable; il se saisit de Félicie expirante, qui le repoussoit & se débattoit dans ses bras, & par le moyen de l'échelle de corde qui lui avoit servi à s'introduire dans la chambre de sa maîtresse, il reprend le même chemin, & chargé d'un dépôt si précieux pour un amant, va retrouver enfin les gens qui l'attendoient; ils s'éloignent avec précipitation, & ont gagné un asyle où Félicie commence à revivre & à ouvrir les yeux.

Quel coup pour monsieur & madame de Villemont, quand on vient leur annoncer qu'on n'a point

trouvé leur nièce dans son appartement, & que plusieurs indices donnent lieu de croire qu'une évasion volontaire l'a enlevée au couvent & à sa famille ! ils demeurent anéantis. L'oncle sort le premier du cahos où ils étoient plongés ; il cherche à s'éclaircir sur la cause de cette fuite imprévue. Ses soupçons n'ont pas de peine à s'arrêter sur Daminvile : mais comment auroit-il éxécuté un semblable projet ? il est renfermé dans une étroite prison inconnue à la société & que lui-même ignore. Il est bientôt retiré de ce tumulte d'idées, par une lettre outrageante qu'il reçoit de la part de Monsorin. Celui-ci parloit à monsieur de Villemont de l'aventure de son fils qui avoit su rompre sa chaîne ; il ne doutoit pas que le parent de Félicie n'eut contribué à cette évasion, & il ajoûtoit qu'il étoit bien assuré que Félicie & ses parents alloient en profiter pour former un engagement contre lequel un père justement irrité armeroit l'autorité souveraine ; il finissoit sa lettre par des menaces insultantes. Monsieur de Villemont, au lieu de lui répondre, court chez lui, & demande à lui parler ; à peine a-t-il apperçu Monsorin : — Me connaissez-vous bien, monsieur, pour m'avoir écrit

écrit une lettre qu'un autre que vous me payeroit de tout son sang ? Savez-vous ce que c'est qu'un gentilhomme ? .. ce n'est qu'à titre de père que vous méritez quelques égards ; j'avois bien voulu vous montrer des procédés : j'y mets le comble en ce moment. Vous devez me croire : touché de la malheureuse situation de votre fils, je pressois Félicie d'embrasser un état auquel notre peu de fortune l'avoit déjà, pour ainsi dire, destinée, & par cette retraite anticipée, je dissipois vos craintes, & Daminvile devenoit libre. Ma femme & moi, nous nous étions transportés au couvent pour présider à cette fatale cérémonie ; elle devoit se passer sous nos yeux, quand nous avons appris que ma nièce, indigne de ce nom, étoit disparue... C'est à moi, monsieur, d'accuser le sort, de me plaindre amèrement de votre fils. de demander vengeance de l'affront dont il nous couvre, quand je partageois, en quelque sorte, ses peines, quand je contraignois une infortunée de s'immoler pour lui... — Je suis fort reconnaissant, interrompt Monsorin d'un ton insolent & railleur, de cet intérêt que vous preniez à mon coquin de fils : mais il a beau se sauver, fuir, trouver des amis, des

complices, j'engage ma parole d'honneur que je le pourſuivrai par-tout, & que ſon mariage... il ne ſe fera point, il ne ſe fera point; je ſouleverai toutes les puiſſances; oui, plutôt qu'il ſoit traîné, qu'il expire dans le plus affreux cachot, avant que d'épouſer une fille... —— Gardez-vous d'aller plus loin, monſieur, & n'ajoûtez pas à vos impudences, ou... je pourrois oublier que je ſuis chez vous; pour m'en reſſouvenir, je me hâte de vous quitter... ces gens de fortune reſteront-ils toujours impunis?

Villemont prononce ces derniers mots, en levant les yeux au Ciel. Il va auprès de ſa femme lui porter tout l'excès de ſon indignation; il y a des moments où il brûle de ſe venger de Monſorin: mais bientôt la réfléxion l'arrache à cet emportement déplacé. Ma chère amie, diſoit-il à ſon épouſe, il faut être briſé, anéanti ſous le fléau du malheur: Monſorin eſt riche, & nous avons peu de bien; la juſtice, le monde entier ſeroit de ſon côté. Ah! Félicie, Félicie! eſt ce ainſi que vous avez payé notre tendreſſe?

Une lettre tombe dans leurs mains: ils ignorent l'endroit d'où elle leur eſt envoyée; ils n'ont

pas tardé à reconnaître l'écriture ; ô ciel ! s'écrient-ils tous deux, de Félicie ! ils s'empressent d'ouvrir, & lisent ce qui suit :

MON CHER ONCLE, ET MA CHERE TANTE.

» Votre tendresse pourra-t-elle encore l'emporter sur un trop juste ressentiment, & refuseriez-vous de recevoir un écrit baigné de mes larmes ? N'en doutez pas : j'ai senti tous les chagrins que je vous causois, moi, qui aurois donné ma vie pour vous épargner la plus légère des peines ; jugez de ce que j'ai souffert. L'amour, la nécessité, la cruelle nécessité, m'ont forcée de commettre une faute que je pleurerai le reste de mes jours. Je ne prétends point la rejetter sur quelqu'un qui m'est plus cher que moi-même ; je pourrois vous dire que j'ai été contrainte de prendre un parti qui absolument répugnoit à ma délicatesse : cependant vous serez moins portés à me repousser, quand vous saurez que c'est la femme de Daminvile qui vous écrit ; oui, le Ciel a donné son aveu à notre union ; nous nous sommes l'és par des nœuds que la religion & les loix ont consacrés. Nous serions les plus heureux des

» humains, si l'amour suffisoit pour assurer le bon-
» heur : mais quelle amertume empoisonne notre
» félicité! votre consentement & celui de monsieur
» Monsorin nous manquent : comment ne serions-
» nous pas en proye à la douleur la plus vive ?
» Nos regrets, nos pleurs, le plus sincère repentir
» vous trouveront-ils infléxibles! Mes chers bien-
» faiteurs, je n'ose vous nommer mes chers pa-
» rents, j'attends cette dernière preuve de votre
» générosité, de votre compassion ; pardonnez-
» moi ; voyez votre Félicie prosternée à vos
» genoux qui vous demande sa grace & celle de
» son mari. Ayez assez de bonté pour voir mon-
» sieur Monsorin, & lui inspirer vos sentiments
» de pitié en notre faveur ; mon époux, & moi nous
» lui adressons la lettre la plus touchante : puisse-
» t-il se laisser désarmer ! Je ne vous parle point
» de l'extrémité où nous commençons à être ré-
» duits : en ce moment, nous ne ressentons que
» le violent chagrin d'avoir offensé les personnes
» que nous devons le plus respecter & chérir ; en-
» core une fois, daignez voir mon beau-père,
» & vous réunir pour nous recevoir à vos pieds.
» Ne cherchez point à découvrir notre asyle : un

» inconnu ira chez vous prendre la réponse : si
» elle est favorable, vous ne tarderez point à revoir
» deux infortunés qui vous tendent déjà les bras,
» & implorent votre humanité. Avez-vous résolu de
» ne point vous laisser toucher : vous ignorerez l'en-
» droit où nous expirerons l'un & l'autre, car nous
» ne résisterions point à ce coup. Quelque sort
» qui nous attende, nous adorerons nos parents
» jusqu'à notre dernier soupir, & nous supplie-
» rons le Ciel qu'il les excite à pardonner du-
» moins à notre mémoire... Mes chers & tendres
» bienfaiteurs, votre sein me resteroit-il fermé ?
» souvenez-vous de cette Félicie que vous ap-
» pelliez votre fille, qui en avoit toute la recon-
» naissance, tout l'amour ; je n'ai pu, non, je n'ai
» pu me refuser à une démarche... j'aurois coûté
» la vie à Daminvile. Au nom de cette tendresse
» dont l'un & l'autre vous m'avez prodigué tant
» de témoignages, daignez vous pénétrer de notre
» situation : que devois-je faire ? hélas ! vous vous
» êtes aimés ; vous vous aimez encore ; mettez-
» vous à ma place, & du-moins, plaignez-moi....
» jamais vous ne me fûtes plus chers. Ah ! que je

» meure avec la consolation de savoir que vous
» me pardonnez! »

Il y avoit encore quelques lignes que monsieur & madame de Villemont ne purent déchiffrer, tant leur malheureuse nièce avoit arrosé le papier de ses larmes! Ils éprouvent une confusion de sentiments contraires : la colère d'abord les possède ; ensuite la compassion, la tendresse intercèdent dans ces deux cœurs pour Félicie : Monsieur de Villemont en donne une preuve éclatante : malgré une noble fierté, blessé encore des humiliations que lui avoit fait essuyer Monsorin, il se détermine à revoir cet homme si dur & si orgueilleux de son opulence. Ne m'approuves-tu point, dit-il à sa femme ? Félicie est tombée dans un excès d'égarement impardonnable, je n'en suis que trop persuadé : mais quel moyen d'y apporter du remède ? les voilà mariés! faut-il les punir éternellement ? faut-il que les innocentes créatures auxquelles ils donneront la naissance, soyent les victimes de leurs erreurs ? Ah! je sens, je sens que Félicie a conservé ses droits sur mon ame... c'est notre fille, n'est-il pas vrai, &... je vais tout tenter auprès de

ce barbare, tout. On ne s'abbaiſſe point, quand c'eſt pour un autre qu'on s'humilie, quand c'eſt pour notre chère enfant.

Madame de Villemont eſt bien éloignée de s'oppoſer au projet de ſon mari ; ils s'attendriſſent l'un & l'autre ſur le ſort de leur nièce. L'oncle eſt enfin allé chez le père de Daminvile.

Félicie n'en impoſoit point à ſes parents : les deux amants s'étoient mariés à Avignon ; ils avoient vécu juſqu'alors d'un faible ſecours qu'ils devoient à la généroſité de cet ami qui avoit arraché Daminvile à ſa priſon, & qui venoit de s'embarquer pour les grandes-Indes. Souvent il échappoit à Félicie des larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher aux yeux de ſon mari ; tu pleures, lui diſoit-il, femme adorable, lorſque je te tiens contre mon cœur, que je puis m'enivrer du plaiſir de te conſacrer ma vie ! & tu as des chagrins ! —— Eh ! comment n'en aurois-je pas, cher Daminvile ? à quel prix avons-nous acheté le bonheur d'être l'un à l'autre ? ſans le conſentement de ton père, ſans l'aveu de ma famille, Félicie eſt dans tes bras ! Et je me ſuis arrachée du ſein de ces parents qui m'aimoient comme leur propre fille ! je ſuis enfin à toi, par une fuite

honteuse, par la perte de ma réputation. Notre mariage m'a-t-il rendu cet honneur que j'avois conservé dans toute sa pureté ? & cette union est-elle revêtue des formes nécessaires ? est-ce assez d'avoir Dieu pour nous ? les hommes, Daminvile, les hommes n'ont pas son indulgence & sa bonté.

Les parents de Félicie, comme nous l'avons dit, avoit d'abord fait éclater leur emportement : mais la nature eut bientôt repris son empire ; des cœurs vertueux ont tant de peine à devenir insensibles ! Villemont, après avoir donné les premiers moments aux plaintes & même aux menaces, s'étoit ressouvenu bientôt que Félicie étoit sa nièce ; ému jusqu'aux larmes, il cède à des mouvements généreux. Il faut être abruti par l'yvresse dénaturée de la fortune, pour tenir son cœur obstinément fermé aux douces & touchantes impressions de l'humanité. Non, ce n'est point au mortel endurci à proportion des trésors qu'il entasse, c'est à l'homme qui jouit d'une honnête aisance, & qui souvent n'a que son nécessaire, à goûter le charme de la compassion, les délices pures de ce sentiment céleste qui nous approprie les douleurs & les besoins d'autrui ; jamais ce vers adorable de

Térence : *je suis homme ; rien de ce qui appartient à l'homme ne m'est étranger*, jamais ce vers, le cri de l'ame la plus sensible & la plus exquise, ne fût sorti de l'ame assoupie d'un riche ; ce sont celles-là qui devroient s'éteindre dans l'horreur du néant.

L'oncle de Félicie se hâte de lui répondre ; sa lettre débutoit par des reproches très-vifs ; la bienfaisance suivoit ces expressions arrachées à la colère. Villemont envoyoit une petite somme d'argent aux deux époux, & les exhortoit à ménager ce secours, d'autant plus que la médiocrité de son bien ne lui permettoit pas de satisfaire à tout ce que l'un & l'autre pouvoient attendre de sa tendresse, car il n'avoit pu se refuser ce mot en finissant sa réponse, & c'étoit-là que son cœur avoit éclaté.

Monsorin pensoit & agissoit bien différemment ; il avoit mis en morceaux la lettre que lui écrivoient les deux époux, & au même instant, il s'étoit empressé d'armer la sévérité des loix contre le mariage de son fils ; l'avocat & le procureur se hâtèrent de réunir leurs talents, & composèrent à frais communs une volumineuse diatribe, qu'il leur plut d'appeller *Mémoire instructif* ; Daminvile & Félicie y furent noircis des

plus odieuses couleurs que puissent broyer la calomnie & la diffamation ; la société, c'est-à-dire, cette troupe innombrable d'oisifs presque nuls, auxquels la méchanceté seule fait sentir l'aiguillon de l'éxistence, s'amusa durant quelques jours, des douleurs qui devoient déchirer l'ame du couple infortuné. Villemont ne résista point à la célébrité éphémère qu'eut ce libelle qu'on trouvoit *fort divertissant* ; le mensonge effronté s'étoit attaché à le barbouiller de sa lie la plus grossière & la plus infecte. La voix des honnêtes-gens n'est qu'un murmure bien sourd qu'on n'est guères porté à écouter ; celle des méchants, c'est-à-dire de la multitude, s'étend & retentit en une infinité d'échos qu'on aime à entretenir. Le malheureux oncle de Félicie, qui d'ailleurs par sa fortune modique, étoit hors d'état d'avoir dans le monde ce qu'on nomme de la *consistance*, succomba sous la considération dont l'opulence, gracès à un abus honteux, jouit en ce pays ; le poids de la fortune de Monsorin l'écrasa ; investi de la rumeur publique, il n'eut point le courage de rentrer dans son ame, & de se contenter du témoignage assuré de sa conscience ; il cèda donc aux attaques d'une ma-

ladie de langueur, & n'eut, en mourant, d'autre dédommagement de ses peines, que de se jetter dans le sein de Dieu, le suprême consolateur, il est vrai, le seul ami de l'innocence & de l'infortune, & celui qui doit suffire à l'honnête-homme opprimé.

Madame de Villemont n'eut pas seulement la mort de son mari à pleurer : des collatéraux aussi inhumains qu'avides, se présentèrent pour lui disputer le peu que lui laissoit son époux ; le feu des procès se répandit comme un incendie dévorant, & la veuve qui souffroit déjà de se voir dans l'impuissance d'être utile à sa nièce, réduite bientôt aux extrémités de l'indigence, ne tarda point à rejoindre Villemont au tombeau.

Félicie instruite de ces évènements si douloureux, s'accusoit de la mort de ses parents, des chagrins qu'éprouvoit le fils de Monsorin, de la misère profonde où ils alloient être précipités. O Dieu, s'écrioit-elle ! ce sont donc là les suites de l'amour ! avoir plongé mes bienfaiteurs dans la tombe, armé un père contre son fils, exposé ce que j'aime plus que moi-même aux horreurs de la nécessité, être prête à multiplier nos peines, en donnant le

jour à un troisième infortuné : c'est là mon ouvrage! c'est pour avoir aimé, que je me suis livrée à tous ces égarements criminels : ne nous cachons pas l'excès de nos fautes, elles sont affreuses, & je ne suis pas la seule victime!

Le couple déplorable portoit son adversité de province en province; Monsorin étoit parvenu à faire casser leur mariage; il avoit même déclaré son héritier Daligni, qui, par des traits monstrueux d'avarice, méritoit de plus en plus la confiance & l'amitié de son oncle. Darnicourt s'étoit chargé des poursuites contre le malheureux fils; il avoit fait retentir les tribunaux des cris paternels, pour faire annuller un engagement traité d'union illégitime; c'étoit lui qui avoit porté les derniers coups, en dictant, en quelque sorte, au vieillard, le testament qui dépouilloit entièrement l'infortuné Daminvile.

Celui-ci se traîne vers Paris avec sa femme enceinte; ils se tiennent cachés, pour ainsi dire, dans cette ville. Le mari ne sortoit que le soir pour aller visiter quelques personnes, que, jusqu'à cette époque, il avoit regardées comme ses amis; il implore leur sensibilité: c'est alors qu'il voit la na-

ture humaine dans toute sa difformité hideuse ; il éprouve le peu de réalité des images consolantes qu'il s'étoit figurées ; la vérité l'accable. L'un s'excuse, en prétextant qu'il a beaucoup dépensé pour une maison qu'il fait bâtir : l'autre avoit une somme d'argent, il y a quelques jours, & il vient de payer un créancier qui le poursuivoit ; celui-ci étoit obligé d'acquitter une *dette d'honneur* contractée au jeu, comme si la première *dette d'honneur* n'étoit point l'obligation de soulager un ami indigent ! Celui-là n'avoit pas le sol, mais en revanche il donnoit d'excellents conseils : il falloit absolument que le jeune-homme se raccommodât avec son père, à quelque prix que ce fût, & qu'il abandonnât sur-tout, sans hésiter, sa femme, & l'enfant qui alloit naître, d'autant plus que ce mariage ne seroit jamais reconnu, & devoit être regardé comme une *folie de jeunesse*. Beaucoup de gens lui parloient de ses fautes, l'exhortoient à la patience, lui vantoient avec raison les consolations de la religion : mais nul, nul ne le secouroit, lorsque sa misère augmentoit à vûe d'œil. . . . .

Daminvile, dès le premier moment de son retour à Paris, avoit couru en-vain à la demeure de

Béranger, qui étoit délogé, & on ignoroit le nouvel asyle qu'il habitoit. Le misérable époux de Félicie se trouvant donc sans ressources, abandonné, rebuté de la nature entière, n'avoit plus d'autre espoir que dans le seul appui que nous devons tous implorer; il adressoit tout bas ses larmes & ses gémissements au Ciel; il fut sans doute éxaucé: au détour d'une rue, il se sent arrêté par le bras. Eh! lui dit-on, seroit-ce vous, monsieur Daminvile? Celui-ci fixe ses regards, & avec un cri, courant se précipiter dans le sein de son ancien bienfaiteur: —— Je vous retrouve, mon cher Béranger! est-il bien vrai? je vous presse dans mes bras & qui vous déroboit à mes recherches? —— Je reviens de la province, où des affaires de famille m'appelloient; vous ne doutez point que je n'aie continué de prendre à votre sort l'intérêt le plus vif; les intrigues de votre cousin, que dirige Darnicourt, m'avoient, avant mon départ, fermé la maison de votre père: je n'ai donc pu, malgré mes continuelles perquisitions, me procurer la moindre connaissance sur votre malheureuse destinée; est-elle changée, ou du-moins adoucie? vos traits, votre extérieur ne m'annoncent point une

réconciliation avec monſieur Monſorin & la fortune !

Daminvile confie à l'honnête Béranger tous les détails de ſa triſte ſituation. Ce dernier l'interrompt : aſſurément, vous avez commis une faute très-grave, en formant une union que ne ſcelloit point l'aveu paternel ; vous avez manqué à votre devoir, au Ciel, à Dieu lui-même : mais je ne m'appéſantirai point ſur vos erreurs ; vous en ſubiſſez la peine : vous êtes malheureux ; il ne s'agit aujourd'hui que de vous rendre ſervice ; les conſeils ne ſont plus de ſaiſon ; c'eſt à votre ami, ajoûte Béranger, en l'embraſſant, à remplir ce qu'ordonnent l'amitié, l'humanité. Menez-moi à votre logis ; préſentez-moi à votre épouſe, & croyez que mes premiers ſoins ſeront de chercher à vous être utile.

Daminvile tranſporté, conduit Béranger à ſa demeure ; ils montent à une chambre ſituée au quatrième étage. Le fils de Monſorin entre le premier : —— Ma chère amie, je t'amène un ange conſolateur, le modèle des ames ſenſibles, monſieur Béranger dont je t'ai parlé tant de fois ; c'eſt le Ciel, le Ciel touché de nos maux, qui me l'a fait rencontrer. De quels traits cet honnête-

homme a l'ame percée ! Sous l'aviliſſement de ſa miſère, Félicie conſervoit cette dignité, qui n'abandonne jamais la beauté & la vertu ; les triſtes alentours de l'infortune, loin d'humilier ſes agréments, ſembloient leur prêter plus d'éclat. Ce ſpectacle attendriſſant augmentoit de beaucoup l'intérêt qu'elle excitoit ; elle parle : ſa voix redouble la compaſſion dont Béranger eſt pénétré ; il ne tarde pas à verſer des larmes avec eux : —— Mes amis, mes chers amis, permettez-moi cette expreſſion, je vous l'ai promis, vous n'entendrez point un cenſeur ſévère vous entretenir d'inutiles réflexions, ſur la conduite que vous avez tenue ; ſans contredit, elle eſt blamable ; j'aurois fait tout au monde pour empêcher cet engagement qui vous eſt ſi funeſte : mais ils ſont ſerrés ces nœuds que rien ne doit rompre ; ils ſont ſacrés aux yeux de Dieu & de la nature : il faut donc aujourd'hui les reſpecter, vous ſoumettre à toutes les obligations du mariage, vous aider l'un & l'autre à ſupporter vos malheurs, offrir vos peines à l'Etre ſuprême, qui, je n'en doute point, ſe laiſſera fléchir ; il ne perd point de vûe les infortunés. Croyez-moi, ce n'eſt pas le bonheur & la

joye

joye arrogante de la terre, qui attachent les regards de la Divinité : ce ſont ſes larmes, ſes tribulations, qu'on peut appeller le ſpectacle de la Providence, & tôt ou tard elle s'y montre ſenſible : le caractère du bon père ne ſe ſépare point de la grandeur du maître. Je vous le prédis : monſieur Monſorin prendra en votre faveur, des ſentiments qu'on ne parviendra point à détruire; la nature eſt quelquefois combattue : jamais on ne remportera ſur elle une pleine victoire. Daminvile, on n'eſt point père impunément; vous ne devez ſonger qu'à obtenir votre pardon. En attendant le retour de la tendreſſe paternelle, je m'efforcerai d'adoucir vos maux ; c'eſt dans ce moment que je ſens toute l'amertume qui ſuit une ſituation bornée ! Mes amis, diſpoſez entièrement de moi, de ma bourſe, de toute mon éxiſtence : je vous devrai les plaiſirs les plus purs, les plus touchants que j'aye goûtés de ma vie.

En-effet, quel ſentiment délicieux que celui de la bienfaiſance ! verſer des conſolations dans le ſein d'une famille infortunée ! hommes voluptueux, votre yvreſſe approche-t-elle de cette félicité ?

Béranger donne à Daminvile le peu d'argent

qu'il a sur lui, & court à son logis, prendre une somme qu'il se hâte d'apporter aux deux époux; il prévenoit leurs besoins; tous ses jours étoient marqués par de nouveaux bienfaits, & combien sa délicatesse ajoûtoit à ses procédés généreux! on a dit que l'ame d'un malheureux étoit le chef-d'œuvre de la sensibilité: celui qui sait obliger, est peut-être encore plus sensible; & s'il n'est point de légères blessures pour un infortuné, le digne bienfaiteur a une crainte continuelle de l'offenser.

Monsorin étoit de retour de la campagne, où il étoit allé passer quelques mois avec Daligni & Darnicourt, qui ne cessoient de l'infecter de leurs poisons; les assauts étoient multipliés; on s'obstinoit à peindre Daminvile des couleurs les plus odieuses; on connaissoit le faible du vieillard: on se récrioit sur le penchant de son fils à une prodigalité excessive; on inventoit à ce sujet des anecdotes revêtues de la plus éxacte vraisemblance; en un mot, on ne se relâchoit point d'une activité infatigable qui entretenoit la haine de Monsorin contre l'époux de Félicie. A quels excès monstrueux conduit l'amour des richesses! c'étoit cette

faim sacrilège qui dévoroit un collatéral inhumain, & un scélérat hypocrite; ils redoubloient de méchanceté & de manœuvres à la moindre apparence d'un retour heureux à la nature. Monsorin étoit dominé par leur génie infernal.

Il se trouve seul dans son appartement avec le perfide Darnicourt; il reçoit une lettre: celui-ci reconnaît aussi-tôt l'écriture du fils, & veut la prendre des mains du vieillard, & l'empêcher de la lire, en disant: c'est de ce mauvais sujet qui sans doute cherche à éveiller votre compassion; vous devriez vous épargner la peine de parcourir cet écrit, qui ne sera qu'un tissu de mensonges & d'artifices. Oh! ne craignez pas, répond Monsorin, que je me laisse attendrir; mon parti est pris: je ne lui pardonnerai jamais. Souvenez-vous, reprend le faux dévot, que la faiblesse offense le Ciel, & c'en seroit une bien condamnable que de r'ouvrir votre sein à Daminvile; soyez sûr qu'il vous tendra tous les pièges; il en veut à votre bien, & assurément, vous vivez trop long-temps pour lui.

Ce préliminaire, qui n'étoit point une observation inutile selon le plan de Darnicourt, prémunit, pour ainsi dire, l'ame du financier contre les sur-

prifes de la tendreffe paternelle; il lit à haute voix, cet écrit conçu en ces termes :

MON PERE,

» Je ne fais fi cette nouvelle lettre aura le fort » de celles que je ne me fuis point laffé jufqu'à ce » moment de vous adreffer, mais ce n'eft point à » moi de mettre des bornes aux témoignages de » fenfibilité, de refpect & de repentir. Mon père, » j'ai commis une faute, un crime, fi votre févé» rité ne veut point admettre d'autre expreffion, » en formant, fans votre aveu, des liens qui » m'uniffent à la femme la plus eftimable & la » plus digne de votre pitié, car je crains que vous » ne vous obftiniez toujours à lui refufer votre » tendreffe ; elle le mérite pourtant cet amour » dont vous me privez ; qu'elle foit votre fille ! » & je fupporterai avec plus de réfignation les » coups dont le Ciel me frappe par votre main. » Je ne prétends plus vous parler de nos mal» heurs, de notre indigence, de la mifère ex» trême qui nous accable : je fens beaucoup plus » vivement la perte de votre affection ; on me l'a » enlevé ce bien, le feul que j'étois jaloux de

» posséder, & sans lequel tous les autres n'au-
» roient aucun prix à mes yeux. Quoi! mon père,
» vous repousserez continuellement de vos pieds
» un fils respectueux & affligé qui s'y prosterne
» sans cesse, qui vous présente ses larmes, celles
» de son épouse, & de la misérable créature qui
» bientôt va éxister! Rappellez-vous ma mère,
» ma mère, hélas! qui m'aimoit! elle se joint à
» moi pour implorer notre grace; du-moins dai-
» gnez m'accorder la réhabilitation de mon ma-
» riage, & que ma femme, que mon enfant ne
» soyent pas les victimes du déshonneur! Faut-il
» encore me replonger dans un cachot : j'y cours,
» mon père, m'offrir à tous les tourments qu'on vous
» fera déployer contre votre malheureux fils; j'y
» mourrai, si vous l'ordonnez, de mille morts,
» en vous chérissant, en vous adorant : mais j'ose
» vous répéter ma prière, que ma punition ne
» s'étende point sur ma femme, & sur le fruit infor-
» tuné qui souffre dans son sein! qu'ils vous appar-
» tiennent! que l'une soit votre bru, & l'autre votre
» enfant... »

Monsorin entend quelque bruit : il interrompt
cette lecture; plusieurs voix frappent son oreille :

On disoit : eh ! laissez-moi entrer ! que je le voye ! que je lui parle ! que je tombe à ses pieds ! une femme toute éplorée vient à l'instant se précipiter aux genoux du vieillard : —— On ne m'empêchera point d'expirer en sa présence... monsieur, épuisez sur moi votre ressentiment : mais épargnez mon mari & l'innocente créature à qui je vais faire le funeste présent de la vie.

Félicie, c'étoit elle en-effet qui s'étoit chargée de faire prévenir sa visite par une lettre, n'avoit pu résister à l'impatience de se jetter aux pieds de son beau-père : elle les baignoit de larmes ; il la repousse, & veut s'arracher au pouvoir du sentiment ; Darnicourt lui-même, tant la nature a de force & d'empire, va s'asseoir près d'une table, & s'étudie à cacher un trouble qui l'auroit trahi. Monsieur... mon père, continue Félicie, retenant Monsorin qui sembloit vouloir se retirer, car vous serez mon père, malgré tous les efforts qu'on fait pour nous chasser de votre cœur, vous ne sortirez pas avant que d'avoir prononcé notre arrêt ; donnez votre aveu à une union qui a eu le malheur de vous déplaire, & nous viendrons mourir à vos genoux. Hélas ! si une victime vous fall-

ſoit, différons juſqu'à l'inſtant où je ſerai mère, & alors vous diſpoſerez à votre gré de ma deſtinée : mais que mon époux, & que le malheureux qui va naître, ne ſouffrent pas plus long-temps de votre colère. J'expirerai, monſieur, & vous rentrerez dans tous vos droits : votre fils pourra ſe lier à une épouſe choiſie par vous-même ; du-moins, mon enfant... il eſt le vôtre, il eſt le vôtre, il eſt de votre ſang, il vous implore par ma bouche, il vous nomme déja ſon père ; entendez, monſieur, entendez ſes gémiſſements... Monſorin demeuroit immobile, & Darnicourt courbé toujours ſur la table, & ſemblant vouloir ſe dérober à ce ſpectacle ſi attendriſſant. Monſieur, pourſuit avec chaleur l'épouſe de Daminvile, ne vous défendez point : cédez à la nature : elle vous ſollicite, elle vous crie par ma voix, cette nature qu'on ne ſauroit avoir étouffée en vous ; elle vous preſſe de pardonner à votre fils, de lui tendre les bras... ſi vous ſaviez combien nous vous aimerons !.. Ah ! gardez, gardez vos richeſſes : nous ne demandons que le bonheur d'arroſer vos pieds de nos larmes, de vous conſacrer nos ſervices, nos jours ; mettez-nous au rang de vos domeſtiques ; nous n'aſpirons point à une

grace plus élevée : nous vous ſervirons, monſieur, nous vous ſervirons, & vous ſentirez peut être tout le prix de notre amour. .

Félicie ne vouloit point quitter ſa poſture humiliante ; Monſorin vaincu par un ſentiment qui le ſubjugue & le maîtriſe, eſt forcé de dire d'une voix incertaine : allez... allez-moi chercher votre mari. Auſſi - tôt cette femme ſi digne de la tendreſſe de ſon époux, s'écrie : il en mourra de joye ! elle ſe relève avec tranſport, s'élance vers l'eſcalier, & vole à ſa demeure où l'attendoient Daminvile & Béranger : — La victoire eſt à nous... viens, viens, ô toi, tout ce que j'aime... ton père . . . il eſt mon père, il nous r'ouvre ſon ſein, ( & à Béranger, ) notre cher bienfaiteur nous accompagnera ; qu'il jouiſſe de tout l'enchantement de cette réconciliation ! Cher époux, nos maux ſont donc finis ! ton père lui-même me nommera ta femme ! ton enfant n'a plus à craindre, à redouter l'opprobre ! je ne ſurvivrai point à cet évènement ſi heureux !.. mon Dieu ! que de graces nous avons à vous rendre ! hâtons-nous, courons, volons.

On envoye chercher une voiture : elle n'alloit point aſſez vîte ; l'ame de Félicie, & celle de Damin-

vile étoient déja aux pieds de Monſorin. Daminvile ne ceſſoit de ſerrer ſa femme contre ſon cœur : — Ma chère amie, ma tendre maîtreſſe, image pour moi de Dieu même, encore une nouvelle preuve de ton amour! qu'il eſt doux de devoir ſon bonheur à l'objet qui nous eſt le plus cher ! Béranger partageoit les tranſports, le raviſſement de ce couple devenu ſi fortuné ; ils paſſoient tout-à coup de l'horreur de la mort, à une éxiſtence céleſte. On auroit deſiré que les chevaux euſſent eu des ailes ; on arrive enfin ; on ſe précipite à l'entrée de la maiſon. Un domeſtique ſeul ſe montre, & arrêtant Daminvile & Félicie qui couroient vers l'eſcalier, il leur annonce que perſonne n'eſt au logis. Comment s'écrie Félicie ! —— Oui, madame : monſieur vient de repartir pour la campagne, & nous ne ſavons pas même le moment de ſon retour.

La foudre avoit éclaté ſur les deux époux, & ſur leur ami ; ils ſont ſans mouvement, ſans vie. Daminvile ſort le premier de cet anéantiſſement : il prend dans ſes bras Félicie expirante, la porte au carroſſe, & va ſe rendre à l'obſcurité de ſa retraite.

Retirés de la confusion des idées, ces trois infortunés se demandent à quelle cause attribuer une révolution si peu attendue? Daminvile arrête ses soupçons sur Darnicourt, & effectivement il avoit deviné l'auteur du coup qui venoit de les frapper. Ce monstre, qui lui-même avoit ployé sous l'ascendant de la nature, étoit parvenu à reprendre son endurcissement & sa perversité, & à y ramener Monforin; Daligni étoit accouru à l'appui de ce méchant homme: il avoit appris, disoit-il, que Daminvile s'étoit vanté de disposer par sa femme, du cœur paternel; les deux scélérats avoient aussi eu le talent de soulever l'avarice contre un fils malheureux; ils le représentoient écrasé de dettes, & ses créanciers ne soupirant qu'après l'époque du raccommodement, pour se jetter en foule sur les biens du vieillard, & les dévorer avant qu'il fermât les yeux. Ces calomnies atroces trouvèrent aisément entrée dans l'ame soupçonneuse de Monforin, & s'y fixèrent; enfin pour le dérober à ce qu'ils appelloient sa faiblesse, ils l'avoient entraîné à une de ses maisons de campagne, & depuis cette aventure, toutes les avenues qui conduisoient au financier, furent exactement gardées & interdites à quiconque

n'étoit pas du nombre des créatures de ſon neveu, & de ſon complice.

Béranger bien différent de ces fléaux de l'humanité, ne ceſſoit de céder à des ſentiments contraires; il faiſoit plus que d'aimer le bien, il le pratiquoit. Nous avons obſervé qu'il ne jouiſſoit que d'une fortune des plus médiocres, & il l'employoit entièrement à ſoulager Daminvile & ſon épouſe dénués de toute autre reſſource. Ils reſtent quelques jours ſans voir leur bienfaiteur; l'inquiétude ne tarde pas à ſe faire reſſentir; Daminvile ſe détermine à s'informer du motif de l'abſence de leur ami; il court à ſa demeure, il ne trouve qu'un domeſtique qui pleuroit : —— Eh! qu'avez-vous, Robert? monſieur Béranger ſeroit-il malade... en danger? où eſt-il? —— Non, monſieur... il n'eſt point incommodé... —— Il n'eſt pas ici? —— Il m'a chargé, monſieur, de vous dire que vous le verriez inceſſamment. —— Mais... pourquoi tes pleurs? —— Ah! monſieur... je ſuffoque... mon pauvre maître... je vais lui déſobéir : mais vous me paraiſſez être ſon meilleur ami... monſieur... il eſt en priſon! en priſon, s'écrie Daminvile! & pour quel ſujet? —— A raiſon d'une dette... je ne ſais ce que

monſieur fait de ſon argent : mais depuis quelque temps, il n'a jamais le ſol ; je ſoupçonne qu'il fait des charités, car il ne ſe livre à aucun plaiſir; il vit comme un ſolitaire, & ne viſite guères que vous... Mon ami, s'écrie Daminvile, en fondant en larmes, hélas ! ce ſera moi, moi, qui aurai cauſé la perte de ce digne homme ! il eſt mon bienfaiteur, il eſt mon bienfaiteur, & je ne doute point qu'il ne ſoit en priſon par rapport à nous ; ô ciel ! mon cher Béranger, la victime à ce point de l'amitié ! en priſon ! conduis-moi, conduis-moi à cet horrible ſéjour. Robert refuſe de céder aux ſollicitations preſſantes de Daminvile : —— Au nom de Dieu, monſieur, n'allez point le voir ; il compte ſortir aujourd'hui ou demain, & il m'a défendu expreſſément de révéler cette affaire, ſur-tout à vous.

Daminvile, hors de lui, égaré de douleur, n'écoute rien, court à ce lieu déteſtable, où le malheureux débiteur, la proye d'un créancier barbare, graces à l'abſurde férocité des loix, gémit à côté du ſcélérat, qui doit ne recouvrer ſa liberté que pour monter à l'échaffaut. Le fils de Monſorin ſe précipite dans la priſon, en criant aux ſatellites qui en

gardent l'entrée : c'eſt à moi, c'eſt à moi d'être chargé de fers ; qu'on rompe ceux de Béranger ; où eſt ſon créancier ? qu'on le faſſe venir ! que je lui parle ! Il s'élance vers l'endroit où Béranger étoit renfermé, & en tombant dans ſes bras : ah ! mon ami... voilà donc le prix de la bienfaiſance ! ſors, ſors d'ici : c'eſt à moi d'y reſter & d'y mourir ; je te recommande ſeulement ma femme, & la miſérable créature qu'elle va mettre au jour. Béranger eſt immobile de ſurpriſe. Geolier, pourſuit Daminvile en pleurant, je vous en ſupplie : que l'inhumain qui a pu attenter à la liberté de monſieur, de mon cher bienfaiteur, daigne ſe rendre en ce lieu ! je veux le voir & l'entretenir. ( Béranger alloit prendre la parole : ) Je ne vous entendrai point, ô le plus reſpectable de tous les hommes ; encore une fois, c'eſt à moi de languir, d'expirer dans une priſon ; hélas ! c'eſt une demeure qui ne me ſera point étrangère ; ô Dieu ! & les ſervices que vous m'avez rendus, vous ont réduit à cette extrémité ! je ſerois le dernier, le plus coupable des mortels, ſi je vous laiſſois plus long-temps ſouffrir la punition de mes malheurs.

Pendant ce débat où Béranger tâchoit vainement de calmer son ami, le créancier vient à paraître : c'étoit un de ces bourgeois aisés de Paris qui payent scrupuleusement leurs lettres-de-change à l'échéance, & qui confondent avec le fripon, l'honnête-homme trop à plaindre d'être dans l'impuissance d'acquitter sa dette au terme fixe : ces sortes de gens croyent, lorsqu'ils ont rempli ce qu'ils appellent *leur mois*, avoir acquis le droit d'être impitoyables, barbares, dénaturés; ils joignent à cette cruauté, qu'ils prennent pour l'observation & l'amour de la justice, quelques pratiques de religion, & ils se regardent comme les chrétiens les plus fervents & les plus parfaits, quand ils sont à peine des hommes. D'ailleurs ils sont peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'ils employent pour amasser des richesses : c'est ainsi qu'on parvient à s'en imposer jusqu'à transformer les vices en vertus. Monsieur Durval étoit très-persuadé qu'*il n'y* avoit rien que d'honnête & d'équitable, à plonger en prison un débiteur inéxact : aussi ne s'étoit-il point écarté de son systême de justice, à l'égard de Béranger. Son visage large & épais, & ses deux gros sourcils n'éprouvèrent pas la moindre altération à

l'aspect du débat sublime des deux amis: monsieur, dit-il à Daminvile, je veux mourir, si j'entends quelque chose à tous ces beaux sentiments : tout ce que je sais, c'est que monsieur me doit, lui-même n'en disconviendra point, & s'il veut sortir, il faut qu'il me paye mon capital, & les intérêts à dix pour cent, c'est le moindre tau du commerce. Quand on emprunte, on doit faire attention à l'échéance de ses billets; Dieu merci! je n'en ai jamais manqué aucun, & je ne jouirois pas parmi mes confrères d'une réputation solidement établie, si je ne payois point à lettre vûe.

Tandis que Daminvile s'épuisoit en supplications, qu'il s'étoit même jetté aux genoux de l'infléxible créancier, pour le presser de le substituer à Béranger, malgré ses oppositions déterminées, on apporte à celui-ci, la réponse d'une lettre qu'il avoit écrite le matin; quelques moments après, entre un homme avec un sac d'argent. Voici, monsieur, s'adressant à Béranger, ce que monsieur Remi vous envoye; aussi-tôt on délie le sac, & on le présente à Durval, qui compte l'argent de vingt façons différentes; quand il a bien supputé, bien calculé le principal, les intérêts,

les frais de prise, il change de ton, comble de politesses Béranger, lui demande mille excuses d'avoir mis dans ses procédés, *un peu trop de vivacité*, ce sont ces expressions ; Béranger ne répond point à cet homme méprisable, & se hâte de sortir accompagné de son ami.

L'un & l'autre se rendent auprès de Félicie, à qui Daminvile apprend l'évènement fâcheux occasionné par la bienfaisance de Béranger. Alors le mari & la femme s'accusent d'avoir entraîné leur ami dans le précipice. Mourons-y, s'écrient-ils tous deux d'un même transport : mais que nos malheurs ne s'étendent point sur l'honnête-homme qui nous aime ! Eh ! mes amis, interrompt Béranger, en les embrassant, formez-vous une image moins touchante de ma prison ; peut-être n'ai-je jamais été plus heureux de ma vie ! vous ne sentiriez pas la douceur qui suit le plaisir d'obliger ? c'étoit pour vous que je souffrois, & ces souffrances-là ont leur charme. Au-reste éprouvez moins de peine à recevoir des témoignages de mon amitié : j'attends un remboursement qui me mettra au-dessus de mes affaires, & désormais je pourrai céder sans crainte à mon penchant ; ma passion, je vous l'ai dit

dit tant de fois, ma passion est d'être utile à mes semblables, & vous en serez les premiers objets; Daminvile, toute mon ame est remplie du desir de vous faire oublier les rigueurs d'un père... non, ne désespérons point que Dieu ne vienne à notre secours; rarement j'ai vû la vertu constamment poursuivie. Je ne puis être heureux, que par le changement de votre destinée : elle s'adoucira; elle s'adoucira.

Les deux époux se consoloient donc au sein de l'amitié; ils attendoient un temps plus favorable pour tenter de secondes démarches auprès de Monsorin. Béranger leur tenoit lieu de tout ce qu'ils avoient à regretter.

Plusieurs jours s'écoulent : ils ne voyent point paraître leur ami; de nouvelles allarmes les tourmentent : les malheureux ont toujours à craindre. Daminvile se préparoit à visiter Béranger, quand Robert se montre avec un visage effrayé. —— De quels nouveaux coups, Robert, sommes nous frappés? —— Monsieur... madame... —— Eh bien! —— C'en est fait! il nous est enlevé! —— Expliquez-vous... Béranger... —— Des officiers de justice se sont présentés, munis d'un ordre du

roi : ils ſe ſont emparés de mon maître, & l'ont emmené, je ne puis ſavoir où . . . il a diſparu, ajoûte-t-il en pleurant, peut-être pour toujours ! Le mari & la femme demeurent abſorbés : — Une ſeconde fois privé de la liberté ! eh ! de quoi peut il être coupable, ſi ce n'eſt de nous avoir trop aimés ? ils s'abandonnent au déſeſpoir. Robert reprend la parole : il n'a eu que le temps de me dire : j'ignore pour quel ſujet on m'arrête ; va ſeulement chez mes amis : apprends leur ma nouvelle diſgrace, & prie les de ma part de ne point s'affliger ; quelque ſoit mon ſort, je les chérirai juſqu'au dernier ſoupir ; hélas ! où trouveront-ils des reſſources ? ne pourrai-je plus leur donner des marques de mon amitié ? A ces mots, les deux infortunés redoublent leurs gémiſſements ; ils font avec le domeſtique de vaines perquiſitions : Béranger ne leur eſt point rendu.

Cependant Félicie touchoit au terme de ſa groſſeſſe ; ſous quels auſpices alloit elle éxiſter dans une autre créature ? elle donne le jour à un garçon ; voilà donc, dit elle à ſon mari, une nouvelle victime de notre malheureuſe deſtinée ! je reſſentois les peines d'épouſe : je ſerai déchirée encore par cel-

les de mère ! ne souffrions - nous pas assez ? le cœur de Daminvile est déja ouvert aux impressions paternelles ; loin de partager les plaintes de sa femme, il regarde cet enfant comme une espèce de don que leur fait le Ciel, pour les dédommager de leurs malheurs ; qu'il soit seulement, s'écrie-t-il, plus heureux que son père & sa mère ! c'est l'unique prière que j'ose adresser à Dieu ; la rejetteroit-il ? du-moins, qu'il daigne m'accorder cette consolation !

On a comparé la vie à une mer dont les flots agités se succèdent ; les malheurs, pour la plûpart des hommes, sont ces vagues qui s'entre-chassent & s'amoncèlent les unes sur les autres ; Daminvile n'avoit pas essuyé assez d'infortunes : il falloit qu'il tombât de précipices en précipices. Le bon Robert qui les voyoit souvent, & qui même leur rendoit quelques petits services, sans aucune vûe d'intérêt, accourt, un soir, à la retraite de Daminvile : tout son extérieur annonçoit une nouvelle affligeante. O ciel ! lui dirent Félicie & son époux, aurois-tu quelque connaissance du sort de notre ami, & devons-nous ne plus le revoir ? Hélas ! répond Robert, je n'ai rien appris sur ce qui regarde mon

malheureux maître : mais j'ai ſu par une voye indirecte que monſieur Monſorin a découvert votre aſyle, & qu'on va vous arrêter. Auſſi-tôt les deux infortunés pouſſent un cri : — Le malheur ne ſe laſſera point de nous perſécuter ! nous ſommes donc bien criminels, puiſque le Ciel nous punit avec tant d'opiniâtreté ! il ne s'agit point, pourſuit Robert, de réfléchir ſur vos peines : il faut s'empreſſer d'y remédier autant que nous le pourrons, & quitter abſolument cette ville. — Eh ! mon ami, comment en ſortir quand l'indigence ... — J'ai prévu cette difficulté : mais, monſieur, continue Robert avec attendriſſement, quoique pauvre domeſtique, j'ai un cœur, un cœur tout comme un autre, & je n'en aurois pas eu, que mon reſpectable maître m'auroit fait connaitre le ſentiment. Graces à ſes bontés, je me trouve une petite ſomme entre les mains... ſi monſieur & madame daignoient m'eſtimer aſſez... je n'oſe les prier d'accepter... c'eſt tout ce que je poſſède... mais je ſerai ſi ſatisfait, ſi heureux de vous être de quelque utilité... monſieur vous aimoit tant ! vous êtes ſi à plaindre ! moi, je ſaurai gagner ma vie ; Dieu merci ! je n'aurois dans mon état, à rougir que

d'être un malhonnête-homme, & je puis tout faire, ſans manquer à la probité...

Daminvile ne le laiſſe pas achever : il court dans ſes bras : —— Mon ami, mon ami... vous méritez bien ce nom... je m'honorerai de vos bienfaits, n'en doutez point ; votre ame vous rend notre égal ; j'aimerois mieux mourir que d'être à charge à qui que ce ſoit : mais... Robert, je ſuis époux, je ſuis père, je ſouffre dans ces deux victimes, bien plus que pour moi-même, &... nous manquons de tout. Je ne veux point que tu l'ignores : nous avons tout perdu dans le généreux Béranger. J'accepte donc ton ſervice ; je n'ai pas beſoin d'ajoûter que je m'acquitterai le plutôt que ma fortune me le permettra ; (il court à une table) je vais te donner un billet ſigné de nous deux... Un billet, s'écrie Robert, en fondant en larmes ! eh ! monſieur, vous ne me croyez donc pas digne de vous obliger ? certainement je ſuis bien ſûr que vous me le rendrez, quand vous le pourrez : mais je vous ſupplie, ne m'ôtez pas le plaiſir du ſervice tout entier. Vous imaginez-vous, continue l'honnête ſerviteur, qu'il n'y a que *les gens comme il faut* qui doivent avoir cette ſatisfaction ?

Les deux époux, graces à la belle action de Robert, sont en état de se dérober au désastre qui les menaçoit. Quelle leçon pour ces hommes qui nâgent dans l'opulence, & qui souvent dans le long cours de quatre-vingt années, n'ont pas essuyé les larmes d'un malheureux ! Combien y en aura-t-il de ces riches inhumains qui fixeront leurs regards sur ce trait si attendrissant, & qui ne courront pas soulager une famille infortunée, succombant au besoin, qui crie à leurs oreilles, & à laquelle un morceau de pain conserveroit la vie ? Ames monstrueuses, ne me lisez point, ne me lisez point, si mes faibles écrits ne vous arrachent pas un mouvement d'humanité, si l'éxemple d'un misérable domestique ne rappelle point la nature dans vos cœurs endurcis ; & ce qui doit faire frémir, c'est à cette société si polie, si sensuelle, si séduisante que je m'adresse !

Après avoir montré à Robert une reconnaissance inexprimable, & l'avoir engagé à leur donner de ses nouvelles & de celles de son maître, *s'il* pouvoit en recevoir, Daminvile & sa femme quittent la capitale : ils se sont réfugiés dans un port de mer. Félicie nourrissoit son enfant, qu'elle appelloit Eugène. Son mari, & son fils, voilà tout ce qui

l'attachoit à la vie ; c'étoit sur ce dernier que s'écouloient des larmes qu'elle retenoit en présence de son époux, dans la crainte d'augmenter son chagrin.

Le bienfait de Robert ne pouvoit que reculer de quelques mois, l'affreuse extrémité où alloit tomber ce couple déplorable. Daminvile heurtoit à toutes les portes : aucune ne s'ouvroit à ses sollicitations, à ses gémissements ; il avoit caché son nom ; ses vœux ne tendoient qu'à se procurer la subsistance de sa femme & de son fils. Monsieur, disoit il à un de ces cœurs de fer qui se parent des dehors de l'humanité, & qui répondent durement aux prières & aux larmes d'un malheureux, *qu'ils ne peuvent faire l'aumône à tout le monde*, monsieur, ce n'est pas l'aumône que j'implore de votre compassion... si vous saviez.. non, je ne suis pas fait pour solliciter des libéralités humiliantes ; le mot de charité doit sans doute blesser mes oreilles ; je n'aspire qu'à remplir une place quelconque, le dernier des emplois ; je n'en connais point d'assez bas auxquels je ne me voue... Monsieur, poursuit Daminvile, d'un ton de voix plus élevé : seriez-vous époux & père ? je le suis.

je le ſuis, continue cet homme ſi digne de pitié, en laiſſant couler des pleurs, & vous en voyez la preuve ; ſi je ne l'étois pas, penſez-vous que je me fuſſe expoſé à vos mépris, à vos duretés ? ô ciel! quelle eſt l'éxiſtence qu'on voudroit conſerver à un ſemblable prix ?

Ils ne recevoient point de nouvelles de Robert, comme il les en avoit flattés ; ils lui avoient même écrit inutilement pluſieurs lettres ; leur incertitude ſur le ſort de Béranger, ajoûtoit aux peines ſi ſenſibles qu'ils éprouvoient. Hélas ! ſe diſoient-ils inceſſamment, nous l'avons perdu ce modèle de bienfaiſance ! c'étoit le ſeul cœur qui s'ouvrit à nos larmes, & il nous a été enlevé ! Quoi ! Béranger, tu nous ferois ravi pour toujours ! quelle eſt ta deſtinée ? jouis-tu encore de la vie ? aurois-tu pu nous oublier ?

Daminvile, après les démarches les plus ignominieuſes, puiſque l'ignominie, ſuivant la corruption de nos mœurs, eſt attachée à la pauvreté, fatigué de pouſſer de vains gémiſſements, rebuté de tout le monde, eſt parvenu à eſpérer quelqu'adouciſſement dans ſon infortune accablante : il court chez lui : —— Chère épouſe, le Ciel s'eſt

désarmé... il se lasse de nous persécuter. J'ai trouvé le moyen de te procurer à toi & à ton enfant, une cinquantaine de livres par mois... mes amis, vous ne succomberez point à l'indigence : cette idée me consolera... ah ! j'expirerois content, si à cette condition je sauvois vos jours... Qu'entens-je, interrompt *Félicie* ? Daminvile, vous ne nous parlez que de nous, & n'êtes vous pas ce que nous avons de plus cher ? expliquez-vous, de grace... Sa mari élude cette explication si desirée : sa femme le surprenoit prêt à verser des pleurs : souvent elle l'entendoit gémir ; il l'embrassoit elle & son fils avec transport, & il sortoit d'un morne silence pour s'écrier : vous vivrez ; vous vivrez. Félicie ne pouvoit concevoir la cause de ce sombre chagrin dont il paraissoit dévoré ; au sujet de ces cinquante francs qu'elle devoit toucher chaque mois, il ne lui avoit donné que des réponses vagues & peu satisfaisantes. Elle surprend *une lettre adressée à Daminvile*, & y *lit ces détails* : » *il faut, mon cher monsieur, vous*
» *préparer à ce départ cruel : dans trois semaines*
» *au plus, on mettra à la voile. Je me suis arrangé*
» *avec monsieur Herbert ; votre femme touchera*
» *cinquante livres par mois : mais avez-vous bien*

» supputé ce qui vous resteroit? vous n'aurez que
» douze francs, & comment vivre, & vous entrete-
» nir avec si peu de chose? Savez-vous que vous en-
» treprenez un voyage de long cours, & qu'en Amé-
» rique... » Félicie n'achève point : elle se pré-
cipite vers Daminvile qui entroit : —— Ah! cruel!
voilà donc ce que vous me cachiez! c'est à ce prix
que vous soutiendrez notre misérable éxistence!
vous vous immolerez!.. je sais tout, je sais tout...
vous nous quittez, & vous imaginez que votre
femme & votre enfant n'auront pas la force de vous
suivre? cher époux, j'emporte Eugène dans mes
bras; je vole sur le vaisseau; je serai à tes côtés; je
partagerai tes travaux, tes peines... O ciel! inter-
rompt Daminvile, faut-il que tu ayes pénétré un
secret que je m'obstinois à garder, malgré tout ce
que l'obligation de me taire me faisoit souffrir! Je
serai donc contraint de te révéler ce qu'il est im-
possible de changer : la personne dont je dépends,
& qui m'emmène en Amérique, ne veut point
absolument se charger de toi & de ton fils. Féli-
cie, vous m'attendrez tous deux dans cette ville;
je serai toujours présent à votre cœur; du-moins
vous ne subirez pas les rigueurs de l'indigence, &

je tenterai l'impoſſible pour vous faire paſſer d'autres ſecours ; cette image m'animera, me donnera la force de vivre, de travailler, de revoler dans vos bras... —— Non, cher époux, nous ne ſerons point ſéparés. Je cours chez monſieur Herbert ; mes larmes, mes cris le fléchiront ; j'obtiendrai la grace de t'accompagner dans ces contrées ſi éloignées ; hélas ! j'irois au bout du monde, dans les déſerts les plus affreux ; Daminvile, nous vivrons, nous mourrons enſemble.

Cette femme eſtimable n'attend pas la réponſe de ſon mari ; elle prend ſon enfant dans ſon ſein, & vole chez cet Herbert, qui enfin lui accorde la faveur qu'elle imploroit ſi ardemment. Elle fera avec ſon époux & ſon fils, le voyage d'Amérique ; ils tâcheront d'oublier l'Europe, cette terre où ils n'ont trouvé que des cœurs d'airain. L'amour, le pur amour, la confiance, l'épanchement de deux ames qui s'eſtiment, qui éxiſtent, qui s'enflamment l'une dans l'autre, ces plaiſirs ſi peu connus, & cependant ſentis ſi vivement par les cœurs vertueux, ne tiennent-ils pas lieu de tous les biens qui nous ſont ſi étrangers, de la fortune, de la conſidération, de la vanité ? combien de fois Félicie a-t-elle

répété : nous aurons tout ce qui nous suffira, de quoi vaincre le besoin, la satisfaction d'être réunis, de nous aimer, d'élever notre enfant dans notre sein ! nous allons donc être heureux !

Cette lueur si faible de bonheur devoit bientôt se dissiper ; l'épouse de Daminvile, soit que ce fût l'effet d'une révolution inespérée, ou soit que la continuité du malheur eût attaqué sa santé, essuye une indisposition légère qui ne tarde pas à se transformer en une maladie dangereuse. Son époux est plus à plaindre qu'il ne l'avoit encore été : —— O Ciel, rends-moi, rends-moi ma chère Félicie, & reprends tous les dons que je pouvois espérer de ta bienfaisance! Quoi ! à la veille de soulever le fardeau de peines dont nous sommes accablés, elle me seroit ravie ! ah ! Dieu ! frappe, frappe, épuise sur moi toutes les horreurs de la mort, & que Félicie revive ! Il couroit sans cesse de sa femme à son enfant ; il les baignoit de ses larmes ; il n'avoit plus que l'expression des sanglots.

Cependant le vaisseau étoit prêt à partir, & l'état de Félicie empiroit ; elle fait approcher Daminvile de son lit : —— Mon cher ami, il est inutile de vous le déguiser : je sens que j'ai peu de mo-

ments à vivre : —— Qu'entens-je ? . . . Félicie . . .
—— Daminvile, ce n'eſt pas moi qui ſuis le plus à plaindre : c'eſt ſur mon enfant, ſur vous-même que vous devez pleurer ; je vous laiſſe tous deux bien malheureux ! le malheur eſt la mort véritable, je l'ai trop éprouvé ! le Ciel ſans doute s'eſt offenſé d'une union que le trépas ſeul pouvoit rompre. J'emporte, en expirant, une eſpèce de conſolation : votre père vous rendra peut-être ſa tendreſſe : c'étoit moi, hélas ! qui vous en avois privé. Il faut croire que Félicie dans le tombeau n'excitera plus ſon reſſentiment : l'étendroit-il ce courroux ſi obſtiné, ſur cette miſérable victime, qui ſouvent vous rappellera ſa mère ? Aimez-moi, aimez-moi dans le cher Eugène ; il vous ſera du-moins permis de vous reſſouvenir d'une infortunée, qui, loin de vous oublier, brûlera pour vous du feu le plus pur ; mon ame me dit autant que la religion, que l'immortalité ſuit nos deſtins. C'eſt à la ſenſibilité qu'on ſe reconnaît l'ouvrage d'un Dieu, & Dieu lui-même avoit formé mon cœur pour le vôtre... Adieu, Daminvile, cher époux... le froid de la mort commence à me glacer : je vous vois, je vois encore mon cher fils... approchez tous deux, que j'expire dans vos bras !.. mes mains défaillantes

cherchent vos mains... voilà... mes amis... recevez mon dernier ſoupir.

Daminvile r'ouvre les yeux, tel qu'un homme qui ſortiroit d'un profond ſommeil ; il trouve ſon enfant à ſes côtés ; il eſt frappé d'un ſaiſiſſement mortel : —— Eh! où ſuis-je ? où ſuis-je ? .. Félicie... je ne la vois point!.. j'éprouve un mouvement... on lui répond qu'il eſt ſur le navire où il devoit entrer, qu'on a profité de l'anéantiſſement où l'avoit plongé la douleur, quand ſa femme expiroit, & qu'on l'a tranſporté lui & ſon fils dans le vaiſſeau. —— Elle n'eſt plus! elle eſt morte! & on m'a enlevé de deſſus ſes triſtes reſtes! j'y aurois exhalé ma vie. Où me conduit-on ? où me conduit-on ? qu'on me remette à terre! qu'on me jette dans ſa foſſe, dans cette foſſe où tout ce que j'aimois va être englouti ! j'y veux mourir... ſerez-vous inſenſible à ma prière ? Il ſe lève avec tranſport, & court pour s'élancer dans la mer. Que faites-vous, lui crie-t-on ? arrêtez. Le capitaine, qui ſans doute connaiſſoit l'empire de la nature, ordonne qu'on lui porte ſon fils dans ſon ſein, & ſe contente de lui dire : monſieur, tournez vos regards ſur cette innocente créature : ſi

vous l'abandonnez, que voulez-vous qu'elle devienne? ah! mon fils, mon fils, s'écrie Daminvile, attachant les yeux sur son enfant! hélas! c'est l'image de sa mère! & aussi-tôt il le serre contre son cœur, & l'arrose d'un ruisseau de larmes, en gardant un sombre silence. Cet infortuné ne sortoit de son accablement, que pour prononcer le nom de Félicie; ensuite il levoit les yeux au Ciel, puis il se précipitoit dans les bras d'Eugène. Jamais douleur ne fut plus vive, & n'offrit un spectacle plus touchant.

On avoit doublé le Cap de Finisterre; le Ciel se noircit; un vent impétueux s'élève; la mer devient en fureur; les flots bouillonnent & mugissent; enfin une tempête éclate & se déploye dans toutes ses horreurs. L'équipage ne présente qu'un vaste tableau de désespoir & de consternation. C'est dans ces moments affreux que le cœur humain se montre à découvert.: l'amant fait voir toute son ardeur, toutes ses craintes pour l'objet de sa passion; l'avare couvre des yeux son trésor qui va lui être enlevé; la créature sensible & religieuse se jette dans le sein de Dieu, & n'attend son salut que de lui seul; Daminvile l'imploroit cet Etre su-

avant que d'ouvrir les yeux, il se sent couvert d'embrassements, & inondé de larmes. Ses regards se sont fixés : — C'est toi, mon fils ! mon cher Eugêne ! tu vis ! tu me tiens dans tes bras ! ah ! Félicie, Félicie, tu ne jouis point d'un si doux spectacle ! mon ami, ajoûte-t-il s'adressant au Nègre, & lui serrant les mains dans les siennes, comment payer ce service ? je n'ai rien qu'un cœur, qu'un cœur pénétré de ton bienfait ; demande ma vie, si elle pouvoit t'exprimer ma reconnaissance ! ( le Nègre pleuroit d'attendrissement. ) Mais où sommes-nous ? qu'allons-nous devenir ? ô ciel ! notre vaisseau a disparu ! le Maître suprême nous auroit-il retiré des flots pour nous faire sentir les horreurs du besoin ?

Tandis que Daminvile livré à de trop justes allarmes, cherchoit à découvrir où ils étoient, un petit bâtiment touche au rivage : il en sort une foule de gens armés ; ils apperçoivent trois infortunés qui erroient sur ces bords ; ils courent à eux, s'en saisissent, leur lient les mains, & se hâtent de les transporter à leur esquif. Un de ces misérables, qui parloit français, apprend à Daminvile qu'il est parmi des corsaires ; aussi-tôt ce malheureux père s'écrie : qu'on ne me sépare point de mon enfant !

& mèlant à ces attentions ces baiſers innocents & ſi touchants pour un père ! auſſi Daminvile ſourioit ſous le poids des chaînes, & au milieu de ſes travaux accablants. Une careſſe, un mot, un regard d'Eugène, lui faiſoit ſupporter avec réſignation, une ſi affreuſe deſtinée. Le Nègre lui en marquoit ſa ſurpriſe. —— Azor, tu n'es point père ; ſi tu ſavois comme ce ſentiment retient à la vie, & prête de la force & de la fermeté ! penſes-tu que ſans mon fils, je n'euſſe point ſuivi au tombeau une femme que j'adorois ? hélas ! je ne vis que pour mon enfant : il y a long-temps que je ſuis mort pour moi-même. Va, mon ami ! il eſt de ces chagrins qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune conſolation, & je ſerois le ſouverain du monde entier, que privé de l'épouſe que je poſſédois, je me regarderois comme le plus à plaindre des hommes.

Pluſieurs autres eſclaves de différentes nations, ſe trouvoient les compagnons d'infortune du père d'Eugène, & d'Azor. L'amour de la liberté eſt peut-être le dernier ſentiment qui s'éteigne dans le cœur humain ; ces captifs étoient tous agités par ce reſſort ſi puiſſant. Une barque, dont, ſelon les apparen-

tes, l'équipage avoit péri, vient à être poussée contre ces côtes : les esclaves soudain conçoivent le hardi projet de se jetter dans ce bâtiment, & de s'abandonner à la mer, aimant mieux mourir, & être ensevelis dans les flots, que de traîner plus longtemps une chaîne que chaque jour appésantissoit. Le complot est donc formé : il ne s'agit plus que de l'exécuter. La journée, l'heure, le moment sont arrêtés ; ils saisissent une occasion favorable d'échapper à leurs surveillants ; ils sont entrés dans la barque ; le Nègre étoit le seul qui restât à terre ; il descendoit d'une hauteur voisine pour rejoindre ses camarades : on apperçoit derrière lui un nombre de soldats qui accouroient, empressés de se rendre maîtres des fugitifs : aussi-tôt on manœuvre pour gagner la pleine mer. Azor pousse un cri effroyable à l'aspect de la troupe qui voloit sur ses pas ; il précipite sa course ; il tend ses mains suppliantes à ses compagnons ; il fait retentir le rivage de ses longs gémissements ; Daminvile veut qu'on arrête la barque pour se charger de lui. Eh ! replique-t-on, ne voyez-vous pas le danger qui nous menace, vous, votre enfant ? Le Nègre continue de réclamer à haute voix la pitié de ses amis : il s'élance dans

les eaux ; les barbares l'y pourſuivent. Daminvile embraſſe les pieds de ſes camarades : —— C'eſt mon libérateur, c'eſt mon libérateur ! il a ſauvé mon fils ; arrêtez... demeurez... un inſtant... un ſeul inſtant qu'il ait le temps d'atteindre l'eſquif. On ne l'écoute point. Quelques-uns des ſatellites, paraiſſoient impatients de joindre la barque & de s'en emparer : on redouble de vîteſſe. Enfin Daminvile éprouve le coup le plus affreux qui pût le frapper, après celui qui venoit de lui ravir Félicie : il voit ſous ſes yeux percer de mille coups, mettre en morceaux par ces monſtres acharnés, comme autant de tygres ſur leur proye, le malheureux Azor qui tournoit vers lui ſes bras, le nommoit encore ſon ami, & imploroit ſon ſecours.

Nous paſſerons ſous ſilence une infinité de détails qui ne feroient qu'offrir à-peu près le même ſpectacle. Il ſuffit de dire que le père d'Eugène ſubit les épreuves de l'adverſité les plus dures & les plus humiliantes ; il connut à la fois tous les traits déchirants du malheur, & l'opprobre ſi difficile à ſupporter, & qui le ſuit preſque toujours ; Daminvile eſſuya enfin toute l'inhumanité de l'être qui s'eſt arrogé ſi improprement la ſupério-

rité ſur les autres créatures. Il n'y avoit point d'état vil auquel il ne ſe fût immolé ; quand le ſouvenir de ce qu'il avoit été, quand un orgueil bien excuſable venoit lui interdire des moyens auxquels s'attachoit une eſpèce d'ignominie, il gémiſſoit, regardoit Eugène, & toute ſa fierté s'évanouiſſoit. Un père ſentira aiſément la poſſibilité de pareils ſacrifices.

Daminvile ſe préſente pour ſervir chez un de ces riches dénaturés qui n'ont jamais ouvert leur ame à la moindre impreſſion de ſenſibilité ; cet homme féroce demande d'abord ce que c'eſt que cet enfant qu'il amenoit avec lui ? —— C'eſt... c'eſt mon fils, monſieur, & ſon entretien ne vous ſera nullement à charge ; je vous demande ſeulement la permiſſion de l'avoir avec moi. —— Eſt-ce que des miſérables doivent avoir des enfants ; & en importuner des *gens comme nous* ? je ne veux point d'un domeſtique qui ait un enfant ; lorſqu'on eſt obligé de vivre de charité, on met *cela* à l'hôpital. A l'hôpital, s'écrie Daminvile, fondant en larmes ! cruel... monſieur... je n'étois pas fait... —— Tu es fait pour te retirer promptement, ou je donne des ordres pour qu'on te chaſſe d'ici... Com-

ment ! un coquin de cette ſorte me parler avec cette arrogance ! il appartient bien à cette vermine d'afficher la manie de la poſtérité. Va t'en, avec mon argent je trouverai d'autres valets que toi.

On ne s'eſt arrêté ſur cette circonſtance ſi révoltante, & cependant ſi vraiſemblable à la honte de l'humanité, que pour donner une idée des humiliations qui perçoient le cœur d'un malheureux ; ſes longues diſgraces, ſes fatigues, ſon eſclavage, une chûte conſidérable, vinrent le mettre hors d'état même de remplir les fonctions les plus aviliſſantes, s'il en peut être pour l'honnête-homme qui ne devroit rougir que pour les cruels dont la barbarie l'abandonne à cet excès de l'infortune.

On n'outrage donc point la nature impunément : Monſorin raſſaſié de richeſſes, vient à ſentir au fond de ſon cœur, un beſoin qu'il ne pouvoit étouffer ; au milieu de toutes ces fauſſes jouiſſances qui, en quelque ſorte, s'accumuloient pour l'accabler, la voix paternelle murmuroit & redemandoit un fils, un fils que ne remplaçoit pas le mépriſable neveu ; mais ce qui détermina davantage ce retour aux ſentiments de père, fut l'ingratitude que le vieillard éprouva de la part

d'un couple ſcélérat : Daligni ainſi que le perfide Darnicourt, ſe montrèrent dans leur perverſité ; ils ſe trahirent. Quel eſt le mortel qui ne veuille être aimé ! Monſorin s'étoit déjà apperçu que le deſir d'envahir ſa ſucceſſion, étoit le ſeul reſſort qui faiſoit agir Daligni ; il n'en doutoit plus, & puis, nous le répétons avec ce doux plaiſir attaché à la vérité du ſentiment, qui peut tenir lieu d'un père ? qui peut tenir lieu d'un fils ? Le financier touchoit à ce période de la vie, où les yeux ſe fixent ſur le tombeau ; la faim de l'or, comme nous l'obſervons, s'étoit aſſouvie ; il traînoit par-tout un vuide affreux ; il cherchoit par-tout & ne trouvoit point un enfant, un fils unique ; la religion s'offroit auſſi à ſes regards, ſous une image plus fidèle ; il connaiſſoit mieux les devoirs qu'elle preſcrit, ce qu'elle ordonne, ce qu'elle inſpire, de concert avec la nature ; le riche inhumain s'attendriſſoit, devenoit père ; Monſorin ouvroit enfin les yeux : il enviſageoit Daligni & Darnicourt tels qu'ils étoient ; ſouvent il s'écrioit : ah! Daminvile ! Daminvile ! t'aurois-je perdu pour toujours ? j'éprouve, hélas ! que tu manques à mon cœur, à ma triſte vieilleſſe ! un neveu n'eſt pas un fils ; j'en ſuis trop convaincu ! l'un n'eſt attaché qu'à mon

héritage, & Darnicourt... c'eſt ce cruel qui m'a arraché à mon enfant !

Le vieillard ſurprend des lettres de ces miſérables, où ils ſe confioient l'averſion qu'il leur inſpiroit, leur impatience de le voir dans le cercueil, & de ſe partager le fruit de ſon avarice, les moyens qu'ils devoient employer pour s'aſſûrer au plutôt la poſſeſſion de ce bien immenſe. Quelle découverte pour le père de Daminvile ! le bandeau de l'illuſion eſt entièrement tombé ; tranſporté de rage, il accable des reproches les plus ſanglants, de toute ſa colère, les deux fourbes, qui malgré tout leur art, ne purent s'excuſer, chaſſe l'un & l'autre de ſa préſence, & leur interdit pour jamais l'entrée de ſa maiſon.

Cet homme autrefois ſi dur, commençoit à ſe ſentir un cœur, & enſuite le beſoin d'en trouver un ſecond où le ſien put s'épancher à ſon gré ; cette néceſſité de répandre ſon ame attendrie, lui rappelle l'honnête Béranger : voilà le mortel qu'animoit le véritable eſprit de la religion, qui ne lui avoit point été attaché par un vil intérêt, qui enfin s'étoit établi équitable médiateur entre le père & le fils : car toutes les idées de Monſorin ſe tournoient

vers cet unique objet, fur-tout depuis le renvoi du neveu & de fon digne inftigateur. Il n'épargne pas les foins, les recherches pour retrouver Béranger; il parvient à rétirer quelqu'avantage de fes perquifitions: le monftre de Darnicourt avoit imaginé avec fon élève, la trame la plus noire & la mieux ourdie; ils avoient fu rendre Béranger coupable aux yeux du gouvernement, & s'étoient même fervis à fon infçu, du crédit qu'avoit Monforin fur une infinité de connaiffances, pour perdre, en fon nom, l'honnête-homme qui excitoit leur inimitié & leurs craintes; ils trembloient à chaque inftant qu'il n'eclairât le vieillard. Quelle nouvelle pour ce dernier, lorfqu'il apprend le fort de Béranger, & quelle intrigue l'avoit privé de la liberté! Monforin redouble de zèle & d'activité; l'innocence de Béranger eft reconnue; fes fers font brifés, & fes calomniateurs, à leur tour, vont être punis de leur infâme manœuvre.

C'eft donc aux foins de Monforin, que Béranger doit le terme de fes infortunes: auffi fes premiers pas l'emportent chez fon bienfaiteur: il s'écrie: c'eft à vous, monfieur, que je fuis redevable de la liberté, de la vie, car je fuccombois à mon cha-

grin, au moment que vos bontés ont ouvert ma prison ! & par quel miracle avez-vous daigné vous intéresser à un homme qui avoit perdu votre confiance ? le vieillard lui rend compte de toutes les perfidies, & de toutes les méchancetés de son neveu & de Darnicourt ; il lui apprend de quelle façon son aveuglement s'est dissipé ; Béranger est instruit dans la suite que les auteurs de son injuste détention, avoient pressé son créancier, ce bourgeois inhumain, d'armer contre lui la sévérité ou plutôt la barbarie des loix. Oui, lui dit Monsorin, j'ai reconnu la vérité, trop tard sans doute ; je suis délivré de ces monstres qui ont mis le comble à leurs atrocités, en excitant mon ressentiment contre mon malheureux fils. Béranger, hélas ! si j'avois suivi vos sages conseils, je ne serois point privé de mon enfant ; il m'adouciroit la route du tombeau ; le fatal instant approche où toutes ces richesses vont me devenir inutiles ! & vous, & mon fils, vous auriez fermé ma paupière. Non, Béranger, la fortune ne rend point heureux : je ne l'éprouve que trop ! & il est rare qu'un riche ait des amis. Ces deux misérables ne chérissoient que mon bien : c'est de vous, de vous seul que j'attends le peu de satis-

action qu'il me ſoit permis de goûter encore dans le monde. Du moins, ſi Daminvile ne m'eſt pas rendu, nous en parlerons enſemble, nous nous attendrirons ſur ſa mémoire; mon ami, réuniſſons nos ſoins, nos recherches... Béranger rendez-moi mon fils !

Béranger entra dans les détails des malheurs de Daminvile; il peignit les graces, les vertus, la ſageſſe de Félicie, la profonde miſère où il les avoit laiſſés, la douleur des deux époux de n'avoir pu fléchir un père inéxorable. A chaque mot, le vieillard ſoupiroit, levoit les yeux au ciel, il reprend: Béranger, daignez ne pas m'abandonner; demeurez avec moi; c'eſt vous qui recueillerez mes derniers inſtants; j'annulle le teſtament odieux qui déshéritoit Daminvile; j'en fais un autre qui lui rendra tous ſes droits, car je ne puis croire qu'il faut que nous pleurions ſa perte; ſi elle étoit décidée, cette perte ſi cruelle à ſupporter, c'eſt vous, mon ami, qui ſerez mon héritier; je connais votre probité; vous ſerez l'économe de mes biens pour les diſtribuer ſagement, & les verſer au nom de mon malheureux fils, ſur ces infortunés qui nous préſentent ſon image.

Béranger faisoit donc l'unique consolation de Monsorin. Le premier qui connaissoit si bien le sentiment de la religion qu'il professoit, employa le crédit de ses amis, & eut le bonheur de soustraire à une punition rigoureuse, Daligni & Darnicourt, qui demandoient à venir se jetter à ses pieds. Je ne veux point les voir, dit Béranger, & je les tiens quittes de toute reconnaissance ; je leur pardonne de bon cœur ; je n'ai fait que mon devoir, en leur rendant service ; puissent l'un & l'autre éprouver un repentir sincère ! on peut pardonner aux méchans : mais on ne doit pas vivre avec eux.

Le père de Daminvile ne se rebutoit point du peu de réussite de leurs démarches, pour acquérir des lumières relatives à son fils : il avoit fait écrire par toute la France, jusques dans les pays étrangers ; quelquefois il voyoit naître des lueurs : il se livroit à un doux espoir, & bientôt cette perspective si flatteuse s'évanouissoit.

Le vieillard alloit souvent seul à pied dans les rues, livré à sa profonde tristesse, & toujours occupé de l'infortuné dont il s'accusoit en secret d'avoir causé le désastre. Il traversoit, un jour, un détour un peu obscur ; un jeune enfant vient

à lui : Monſorin comprend qu'il demandoit l'aumône, quoique cet enfant ne fît que balbutier quelques paroles qu'on n'entendoit point ; il ſembloit qu'il éprouvât une ſorte de fierté qui répugnoit au rôle de mendiant ; le vieillard eſt frappé de ſa phyſionomie ; il ſe ſent ému d'un intérêt qui l'étonne lui-même ; il tire quelqu'argent de ſa poche, & le donnant à l'enfant, qui paraît le recevoir avec quelque pudeur : —— Mon ami, ſans doute que vous avez des parents ? —— J'ai mon père, monſieur... il me dit ſouvent que nous n'étions pas faits pour demander ; en prononçant ces derniers mots, la tendre créature laiſſoit couler des larmes ; Monſorin entraîné par un tranſport qui le maîtriſe, court à lui, & l'embraſſant : — Ne pleure pas, mon petit ami, ne pleure pas ; je prendrai ſoin de toi... eh ! où eſt ton père ? —— Il eſt là, monſieur, il a de la peine à marcher : il eſt ſi languiſſant ! Hélas ; il ſoupire ſans ceſſe ... c'eſt lui, monſieur, qui a un grand beſoin de ſecours. Le vieillard, en écoutant l'enfant avec attendriſſement, avançoit quelques pas ; il découvre de loin un homme qui baiſſoit la tête, & s'annonçoit dans l'attitude de la profonde douleur. Conduit, en quelque ſorte, par l'enfant,

auquel il donnoit la main, Monſorin précipite ſa marche ; il approche, il croit reconnaître... il approche encore, recule de ſurpriſe, & revient tomber dans les bras du pauvre, en s'écriant : mon fils ! —— Ah ! mon père ! c'eſt vous ! c'eſt vous ! oui, vous voyez votre malheureux fils ! Le vieillard reprenant ſes ſens, & au milieu d'un torrent de larmes, ne peut que répéter : mon fils ! mon fils ! enſuite il ſe rejettoit dans le ſein de Daminvile, & exhaloit une abondance de ſanglots ; il preſſoit tour à-tour contre ſa poitrine Daminvile & Eugène ; il les couvroit de ſes baiſers, de ſes pleurs : —— Mon fils réduit à implorer la charité &... tu te ſoutiens à peine ! —— C'eſt l'effet de mes malheurs ; mes forces ſont épuiſées : je traîne un reſte de vie... —— N'achève pas, n'achève pas... ô mon Dieu ! j'ai cauſé ces maux ! j'ai cauſé ces maux !.. je m'efforcerai de les réparer... & ta femme ? Ma femme, répond Daminvile, en fondant en pleurs, ma femme, tout ce que j'aimois, elle n'eſt plus ; nos infortunes... —— Arrête ! je vois... je ſens que je ſuis le plus coupable, le plus malheureux des hommes ! C'eſt Daminvile, c'eſt mon fils que j'ai retrouvé, & dans quelle ſituation !.. je ne puis plus marcher,

conduisez-moi... allons jusqu'à une voiture... mes chers enfants ! mes chers enfants ! & à ce mot, de nouveaux embrassements, & de nouvelles larmes.

Ils sont arrivés. Les domestiques marquent leur étonnement de revoir leur maître accompagné de deux personnes dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence. — Ces pauvres... eh bien ! ces pauvres... ce sont mes enfans ! (Béranger qui avoit entendu une espèce de rumeur, accourt) Béranger... voilà Daminvile, mon fils ! il se taît un instant, & reprend : voilà mon fils dont j'ai été le boureau, qui éxiste à peine... Béranger, il n'a plus de femme ; elle est morte ! &... c'est moi, c'est moi qui l'ai fait mourir ! Le vieillard succombe, agité de tant de mouvements divers. Béranger ne pouvoit se lasser de regarder Daminvile & le petit Eugène, de les serrer dans ses bras, & de s'abandonner à toute l'effusion de la sensibilité. Il rendoit graces au Ciel d'un si heureux événement ; il y reconnaissoit la bonté de cette Providence, qui soutient presque toujours la cause de l'infortuné. Monsorin se relève, & se précipitant sur Daminvile, & lui ôtant avec vivacité ses habits : — Qu'on me jette loin de la vûe ces misérables vêtements qui ne

ne me font que trop de reproches, & qu'on m'aille chercher ce que j'ai de mieux parmi les miens. Jusqu'au nécessaire qui manquoit à mon fils, quand l'abondance m'accabloit ! On obéit à Monsorin ; il habille lui-même son fils, en l'inondant de ses pleurs : non, continue le vieillard sanglottant, il n'est pas possible d'expier des torts si affreux ! ils sont irréparables ! infâme Darnicourt ! détestable Daligni ! ( se tournant vers Béranger ) hélas ! mon ami, c'est vous qui connaissez la nature & la religion : vous me parliez toujours en faveur de ce cher enfant... Daminvile, seras-tu assez généreux pour me pardonner ? pour moi, je ne me pardonnerai jamais, non jamais. La réponse de Daminvile étoit de baiser les mains de son père, & de les arroser de ses larmes. Quand il vient à faire le récit de ses malheurs, de quels traits Monsorin a l'ame percée ! il interrompoit, à chaque instant, son fils, pour s'accuser, pour se condamner hautement ; il redisoit sans cesse : je suis son assassin, l'assassin de sa malheureuse épouse !

Daminvile se montroit digne de sa nouvelle situa-

de la misère. Voilà l'école où le jeune Eugène apprenoit à devenir homme.

Ce plaisir si pur qui suit les bonnes actions, les entretiens touchants de Béranger, les marques de tendresse, dont le combloit Monsorin, ne rendoient point à Daminvile la gayeté, ni cette santé affermie dont son âge étoit encore susceptible; il traînoit par-tout la sombre mélancolie qui le dévoroit. Un de ses appartements rassembloit plusieurs portraits de sa femme, qu'il avoit fait représenter dans les diverses époques de leur adversité; il n'avoit point oublié dans cette gallerie de tableaux, de se faire peindre lui, & son fils sous l'extérieur de l'indigence, tels que l'un & l'autre sollicitoient la compassion publique; le peintre, qui sans doute pensoit flatter Daminvile, avoit voulu adoucir cette image: le fils de Monsorin l'obligea d'y retoucher: — Pourquoi ce ménagement qui blesse la vérité? J'ai été du nombre des pauvres: je veux, monsieur, que mon fils ait continuellement la vûe attachée sur cette peinture, & que tout le monde sache que j'ai connu les humiliations du besoin, que j'ai imploré de la pitié des hommes si

difficiles à émouvoir, si barbares, un morceau de pain trempé de mes larmes. Ensuite s'adressant à son fils : Eugène, apprends à pleurer avec moi ta mère : elle est offerte à tes yeux dans cette variété d'évènements cruels, qui ne doivent point s'effacer de ton souvenir; mon fils, regarde-la bien à son lit de mort : c'est-là qu'elle t'éleva dans ses bras, qu'elle te recommanda au ciel, & à ton malheureux père ! c'est là... qu'elle expira ! je ne la reverrai plus, cette chère Félicie, la compagne de mes peines, mon amie, mon unique amie ! elle ne nous sera point rendue ! hélas ! elle n'a partagé que nos malheurs !

Béranger toujours inspiré par une amitié ingénieuse, ne se rebutoit pas de présenter à Daminvile, des motifs de consolation ; nous avons observé que tous les efforts étoient inutiles, que rien ne pouvoit arracher cet époux si affligé, à la douleur ténébreuse dont il étoit consumé ; le nom de sa femme étoit le seul mot qui lui echappât ; il cherchoit avidemment la solitude ; on le trouvoit fondant en larmes dans cette lugubre retraite, consacrée, en quelque sorte, à la mémoire de Félicie ; son ami y pénètre,

—— Vous m'avez parlé plusieurs fois d'un créancier dont vous aimiez à vous ressouvenir ? de Robert, repart Daminvile ? —— De lui-même. Ah ! interrompt le fils de Monsorin, c'est encore un des coups que ma mauvaise fortune m'a portés : je n'ai jamais pu découvrir ce que ce domestique respectable étoit devenu, & je suis son débiteur. Il ne tient qu'à vous de vous acquitter, reprend Béranger en souriant : je le crois cependant plus empressé encore de vous revoir, que de solliciter le paiement de sa créance ; il ajoûte aussi-tôt : entrez, mon cher Robert. Daminvile, charmé de retrouver cet honnête serviteur, vole au-devant de lui, & l'embrassant avec transport : —— Le ciel semble se réconcilier avec moi ; il me permet de témoigner toute ma sensibilité à un homme (dit-il à Béranger) qui étoit bien digne de vous servir ; je ne pourrai jamais lui exprimer l'excès de ma reconnaissance ; mais par quelle fatalité, mon ami, vous avois-je perdu ? Robert ne se lassoit point de considérer le fils de Monsorin ; il vouloit parler, & il pleuroit ; il étoit aisé de voir qu'il avoit de la peine à reconnaître Daminvile

maître par l'intrigue la plus odieuse : dans la crainte que le domestique n'acquît quelques lumières sur cette perfidie si bien concertée, il avoit su s'assurer de lui, & le faire passer aux isles, comme un de ces êtres malfaisants, dont la sagesse de l'état débarrasse la société. La bonne conduite de cet homme estimable lui avoit r'ouvert le chemin de sa patrie : il venoit d'y rentrer : ses premières démarches l'avoient conduit chez Monsorin le père, où il s'étoit informé du fils.

Daminvile voyoit s'ouvrir le tombeau : il y descendoit avec une sorte de satisfaction, l'envisageant comme le terme d'une carrière trop longue : il n'y a point de courtes douleurs. Lorsque cet infortuné ne sortoit point, Rémond, vieux domestique qui lui avoit été attaché dès l'enfance, étoit chargé de conduire Eugène à la promenade ; cet homme aborde Daminvile, en montrant une espèce de trouble : — Monsieur, il vient de nous arriver une aventure assez singulière : j'accompagnois, suivant vos ordres, monsieur votre fils : une dame dont l'habillement annonçoit le peu de fortune, a passé plusieurs fois auprès de lui, & chaque fois elle a tourné la tête,

détails de cette aventure ; il reste plongé dans une rêverie profonde ; il prend ensuite la parole : Rémond, cette créature si attendrissante, sera du nombre de ces infortunés dont le temps ne guérit point les blessures ; hélas ! je l'ai appris par ma propre expérience : il est de ces douleurs qui s'irritent, au lieu de s'adoucir ! c'est une malheureuse mère qui aura perdu un fils auquel Eugène ressemble... & tu dis qu'elle ne pouvoit s'en séparer ? —— Ses bras défaillants me le disputoient encore, lorsque ses forces l'ont entièrement abandonnée, & qu'elle est venue à s'évanouir. On est accouru vers elle d'une maison voisine, de peu d'apparence ; il m'a paru que c'étoit la demeure de pauvres gens, & on s'est hâté de l'y transporter. —— Il faut, Rémond, s'informer quelle est cette femme ; si elle est dans l'adversité, comme tout le manifeste, je m'empresserai de la soulager ; elle me paraît sensible : elle est bien à plaindre ! pleure-t-elle un fils : je la consolerai sans doute : les peines que l'on partage, semblent perdre de leur amertume ; elle connaîtra en moi un malheureux qui souffre encore plus qu'elle ! Eh ! quelle perte approcheroit

manières honnêtes fait voir qu'elle est de naissance, & elle inspire les égards & le respect; elle leur demanda s'ils n'avoient pas une petite chambre à lui procurer, & elle en paya même le loyer d'avance. Ils m'ont rapporté qu'elle passoit les nuits entières à pleurer, & elle paraît être dans un besoin extrême; elle mange peu, soit que les moyens lui manquent, ou soit qu'elle succombe à l'excès de la douleur: — Rémond, je brûle de la connaître: allons... — Cette démarche, monsieur, feroit inutile; à peine revint-elle de son évanouissement, qu'elle paya à ses hôtes une bagatelle qu'elle leur devoit, & les pria de lui aller chercher un carosse. — Elle les auroit quittés? — Oui, monsieur, malgré leurs instances; elle leur a dit que des raisons indispensables l'obligeoient de changer d'asyle, & ils m'ont ajoûté qu'ils ne doutoient pas qu'elle ne mourût bientôt: elle étoit expirante, lorsqu'elle est sortie de leur logis. — Elle étoit expirante!.. Pas la moindre lueur... & ils ignorent où elle s'est retirée? — Ils n'en ont, monsieur, aucune connaissance. — Laisse-moi, Rémond, laisse-moi: la plus faible consolation

conduirai à ſa demeure ; ſur-tout qu'on ne vous ſuive point : on ne veut abſolument être connu que de vous ſeul. Daminvile fait des queſtions relatives à l'objet de cette entrevûe : on lui répond qu'on a promis de garder un ſilence inviolable, & que la perſonne s'eſt réſervé le ſoin d'éclaircir cette ſorte de myſtère ; le fils de Monſorin ne ſait à quelle idée ſe fixer : cependant il ne fait aucune difficulté de ſe remettre entre les mains de l'étranger.

Tandis qu'ils marchoient, il ſe haſarde de l'interroger, & il éprouve la même diſcrétion. Ils arrivent dans une rue détournée à une habitation qui paraiſſoit être l'humble refuge de la pauvreté ; ils montent au haut de la maiſon ; l'inconnu heurte doucement : la porte lui eſt ouverte ; il entre, & la referme ſur lui, laiſſant Daminvile dans l'incertitude & le trouble ; un moment après on vient le chercher ; on l'aide à traverſer une chambre obſcure, & il parvient à une autre chambre qui étoit une eſpèce de bouge. Le premier ſpectacle qui s'offre à ſes regards, eſt une femme âgée, debout, près d'un lit, d'où il entend ſortir ces mots entrecoupés : je vous revois enfin ! je meurs contente. Daminvile

répéter incessamment! j'ai retrouvé tout ce que j'aimois! est-il bien vrai? ma chère Félicie, tu es devant mes yeux, dans mon sein! & quel miracle t'a ressuscitée! —— Hélas! c'est pour peu de temps encore que je vis! je touche à ma fin; l'adversité m'a traînée jusques sur ce lit de mort; mais.... Daminvile, je t'ai revû; mon souvenir t'a été toujours cher! je mourrai dans tes bras. J'aurois donné la vie la plus longue pour cet heureux instant.

Daminvile éprouvoit que ses sens ne pouvoient suffire à une semblable situation; il quittoit les bras de son épouse pour y revoler avec plus de transport: —— Ce n'est point une erreur! ce n'est point une erreur! mais... dis moi donc, dis: quel prodige inconcevable te rend à mon amour? — Je te raconterai, autant que ma faiblesse me le permettra, quelle a été ma malheureuse éxistence, depuis le fatal moment où tu me fus enlevé. Tu te rappelles que j'exhalois le dernier soupir? Je reviens à la vie; mes premiers regards te cherchent, ne te retrouvent ni toi, ni mon enfant. On attend quelques jours, où je commençois à donner une espérance de guérison, pour m'annoncer que m'ayant cru

minvile, & notre cher Eugène. Je m'informe de monsieur Monsorin : qu'ai-je appris ? que vous & votre fils vous viviez, que vous étiez réconcilié avec votre père. Quels furent ma joie, mon saisissement ! d'abord... je voulois... j'allois... je me précipitois dans vos bras : la réflexion m'arrête : ce retour de la tendresse paternelle en votre faveur, ne pouvoit être, selon les apparences, que le fruit de l'erreur de monsieur Monsorin qui me croyoit dans le tombeau ; il avoit oublié ce mariage, la source de tous vos malheurs ; il falloit donc m'immoler, ne jamais rentrer dans votre sein, mourir encore plus de chagrin que de misère, & mourir sans vous avoir vû, sans avoir embrassé notre enfant. Mon parti est pris : mais je ne puis résister au desir d'attacher mes derniers regards sur un objet trop cher, qui me retraceroit mon époux ; Eugène étoit si jeune, quand il fut enlevé à ma tendresse : il lui étoit impossible de me reconnaître, & moi, moi sa mère, je retrouverois aisément des traits qui n'étoient point sortis de mon cœur. Je parcourois donc souvent les alentours de votre maison ; j'apperçois, un jour, accompagné d'un domes-

cher à la vie, si le Ciel ne se fût obstiné à nous poursuivre ! votre père vous feroit-il un crime de cette dernière entrevûe ? .. Daminvile, tous nos liens vont être brisés !

Chaque parole de Félicie se peignoit sur le visage de son époux ; & y produisoit différentes impressions ; il vouloit l'interrompre : sa voix restoit suspendue. Nos nœuds brisés, s'écrie-t-il ! les nœuds d'un amour si tendre, si éprouvé ! non, ma chère, non, mon adorable Félicie, nous n'aurons point été réunis, après tant de malheurs, pour ressentir davantage les horreurs d'une séparation... tu m'es rendue pour ne m'être plus ravie. Mon père, mon père sera le tien ; ce respectable ami, Béranger qui demeure avec nous, ton fils couvert encore de tes larmes, que de cœurs ouverts au plaisir de te retrouver ! je succombe à l'excès de mon ravissement ! — O Daminvile ! c'est moi qui ne puis soutenir une semblable révolution... pouvois-je l'espérer ? tant de joie après un malheur si constant ! le Ciel a donc daigné m'accorder quelque satisfaction !.. j'ose attendre de mon mari qu'il acquittera ma reconnaissance envers cet honnête-homme qui a bien voulu vous

